





ESSAI

DE

LITTÉRATURE MÉDICALE

Paris. — Typ. Lacrampe et comp. rue Damiette, 2.

ESSAI

DE

LITTÉRATURE MÉDICALE

CHOIX

DES MEILLEURS MORCEAUX EN PROSE ET EN VERS

Extraits des Auteurs les plus célèbres qui ont traité de la Médecine et de son application.

(NOTES ET OBSERVATIONS CRITIQUES)

PAR LE Dr L. H. BARATTE.

La médecine n'eût jamais été un art réduit en principes, sans les écrits des médecins dont le savoir a intéressé la postérité reconnaissante.

ZIMMERMANN.

Sans la philosophie, la médecine rentre presque toute entière dans le domaine de la comédie et de la satire, éternel et digne objet des plaisanteries les plus piquantes et des sarcasmes les plus amers.

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, — PAUL MASGANA,
LIBRAIRE, LIBRAIRE,
17, rue de l'École-de-Médecine. 12, galerie de l'Odéon.

éditeurs.

— 1846. —


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

AU

DOCTEUR QUESNEL,

MÉDECIN A ROUEN.

MON AMI,

L'œuvre que je viens vous dédier vous paraîtra bien modeste, et j'hésiterais à vous en faire hommage, si je n'étais certain que vous me tiendrez compte, avant tout, des sentiments d'affection que je suis heureux de pouvoir vous témoigner ici.

Je voulais d'abord, comme vous le savez, faire un livre ayant pour titre : *La Littérature médicale comparée ;* mais la gravité d'un tel sujet ne me permet de vous offrir quant à présent que des prémices ; car loin de moi la pensée de renoncer à mon premier dessein, c'est-à-dire à l'appréciation critique des progrès que la médecine a fait faire à la philosophie, comme guide ; à la morale, comme frein ; aux arts, comme règle ; à la jurisprudence, comme preuve.

Je ne soumets donc, dans ce recueil, à la sévère jeunesse de nos écoles qu'un choix, bien restreint sans doute, des auteurs qui me serviront plus tard de points de comparaison. Et cependant, qu'on ne m'impute pas à tort d'avoir épargné la matière. Je reviendrai bientôt (autant qu'il sera en moi) sur nos illustrations médicales, et ce sera en tâchant de les interpréter, que j'aborderai ces grands modèles : Galien, Sydenham, Boerhaave, Zimmermann, Bordeu, Grimaud, Vicq-d'Azir, Barthès, Portal, Bichat, Broussais, et tant d'autres, morts ou vivants, héros de l'humanité qui veulent un temple, monument dont je ne poserai que la première pierre, laissant à des mains plus habiles le soin de l'achever.

Un peu d'indulgence, mon ami, en faveur de l'intention, et recevez l'assurance de mes sentiments inaltérables de dévouement et de reconnaissance.

L. H. Baratte.

I

ÉLOGES DE LA MÉDECINE

ET DES MÉDECINS.

LE MÉDECIN.

STANCES A M. ***.

Lorsque l'antique foi, vers les cieux envolée,
Laisse veuve ici-bas notre âme inconsolée,
Et que l'encens s'élève aux autels du veau d'or ;
Lorsqu'au saint dévouement l'égoïsme succède,
Que le pauvre maudit le destin qui l'obsède,
Que l'amour est vénal, que l'amitié s'endort ;

Honneur à ces mortels dont le noble courage
Des fléaux destructeurs ose braver la rage,
Dont le bras toujours fort lutte avec le trépas !...
Gloire à ces demi-dieux !... Leur science profonde
Vaut mieux que la richesse où notre espoir se fonde :
Leur sourire est le seul qui ne trahisse pas.

Vous qui volez partout où gémit la souffrance,
A chaque désespoir donnant une espérance,
Ma muse vous préfère aux plus fameux guerriers.
Hommes aux doux regards, aux suaves paroles,

Anges qui sur vos fronts portez des auréoles,
Acceptez mon hommage et mes frêles lauriers.

Sous deux manteaux sacrés je vous vois apparaître :
Le manteau d'Hippocrate et la robe du prêtre
Entrelacent pour vous leurs replis fraternels ;
Car ainsi que nos corps vous sauverez nos âmes,
Et vous saurez mêler, mystérieuses flammes,
Aux secrets d'ici-bas les secrets éternels...

Ainsi lorsque Jésus au bord de la fontaine
Disait la parabole à la Samaritaine,
Quand d'une pécheresse il bénissait les pleurs
Ou portait au bercail la brebis qui s'égare,
Sa voix du froid cercueil ressuscitait Lazare
Et du paralytique apaisait les douleurs.

Fidèles au malheur, dont le cri vous réveille,
Vous visitez l'asile où la charité veille,
L'humble paille du pauvre et l'édredon des rois ;
De l'enfant au berceau, du vieillard qui chancelle,
Quand s'éteint par degrés la dernière étincelle,
De l'agonie en pleurs vous allégez la croix.

Quand l'horrible typhus, la peste au souffle immonde,
Va dévorant sa proie et décimant le monde,
Dans ses flancs ténébreux vous fouillez tour à tour,
Et le fléau terrible, aux ailes redoutables,
O prodige ! ô bonheur ! vous trouve invulnérables,
Et vous sortez vivants des ongles du vautour.

Oui ! de l'humanité vous êtes les apôtres ;
L'astre de votre gloire éclipse tous les autres ;

Au fond de tous les cœurs vous avez des autels!
Et je veux que bientôt le barde prophétique,
Évoquant de son luth la flamme poétique,
Divinise vos noms dans ses chants immortels!

Ami, vous êtes grand parmi ceux que je chante!
Grâce, bonté, génie, en vous tout nous enchante.
Un archange du ciel se plut à vous bénir,
Et sans doute une fée, agitant des corbeilles
Pleines de doux parfums et de blondes abeilles,
De mille talismans dora votre avenir.

Comme l'enfant coupable, en sa frayeur amère,
Dans les bras d'une sœur, sur le sein de sa mère
Va chercher un abri contre un juge en courroux;
Ainsi le malheureux que la douleur accable,
Pour conjurer du mal le fantôme implacable,
Se sauve sous votre aile et n'espère qu'en vous.

Il dit que sous vos pas vous semez des miracles,
Et que de votre bouche émanent des oracles
Dont la magie empêche une âme de partir.
Et vous, vous souriez, et plus le danger presse,
Plus douce est la liqueur, plus tendre est la caresse
Que votre main prodigue aux adieux du martyr.

Vous atteignez du front les plus sublimes têtes!
Dans les champs du progrès riches de vos conquêtes,
Vous creusez des sillons où naissent des primeurs.
Laissez des détracteurs les hordes fanatiques
Traiter tous vos efforts de rêves fantastiques.
Courage! des méchants méprisez les clameurs...

Sachez que la science est une forêt sombre
Où croissent sous les fleurs des épines sans nombre,
Où siffle un noir serpent qui jamais ne s'endort!
Ce serpent, c'est l'envie, hydre affreuse sans doute;
Mais pour qui veut franchir les dangers de la route,
Bientôt au fond des bois brille le rameau d'or...

P. Lachambeaudie.

ÉLOGE DES MÉDECINS.

Considérez à quelles études sévères, à quels travaux rebutants ils se dévouent! de quels sacrifices continuels leur vie se compose! quels importants services peuvent en recevoir les individus, la famille, la société [1]! Ce ne sont pas seulement des victimes arrachées à la mort ou à la douleur qui les rendent recommandables : ce sont les intérêts les plus chers au cœur de l'homme remis entre leurs mains; c'est l'espoir d'un mari, d'une épouse, d'un fils éploré, d'un père, d'un ami tendre; c'est le sort des infortunés qui craignent de survivre aux objets de leur attachement; ce sont les secrets des familles confiés à leur sagesse, à leur probité fidèle; ce sont enfin la paix et l'espérance portées dans les âmes, quand ils ne peuvent plus donner que cela; car tel est le charme de la vertu bienfaisante et courageuse, qu'elle n'a pas besoin de secourir le malheur pour le consoler, et que sa voix seule verse des douceurs sur toutes les plaies.

Mais, encore une fois, plus ils sont dignes de la reconnaissance publique, et mieux ils savent s'en passer : en faisant ce qu'il faut pour l'obtenir, ils établissent leur bonheur sur des fondements plus solides. Et, si j'ose le dire, ils doivent s'habituer à la dédaigner, puisqu'il est souvent de leur devoir de braver l'opinion qui la dispense. Ne pouvant être jugés par les autres, il faut qu'ils apprennent à se juger eux-mêmes; ne pouvant être surveillés ni par la loi, ni par l'œil du public, il faut que leur propre conscience les surveille sans cesse, qu'ils se créent une existence intérieure indépendante du blâme injuste et des vains applaudissements.

Ils aiment leurs semblables; ils aiment à les servir : mais ils ne sont pas révoltés de leur ingratitude; ils savent même y trouver des douceurs ignorées du vulgaire. Car de sentir profondément qu'elle ne peut refroidir leurs projets de bienfaisance, ni flétrir dans leurs cœurs les douces émotions de l'humanité, est sans doute bien au-dessus du plaisir que l'aspect de la reconnaissance procure.

A leurs yeux, comme à ceux du législateur, il n'y a que des hommes : la vie du puissant ou du riche ne leur est pas plus précieuse que celle du faible et de l'indigent. S'ils se permettent quelques acceptions de personnes, c'est en faveur des bienfaiteurs de la patrie, des sages qui l'éclairent, des grands artistes qui l'honorent; s'ils pensent quelquefois pouvoir refuser leurs secours, ce n'est qu'à des malfaiteurs publics, contre qui la vengeance de la société se trouve quelquefois impuissante. Non contents de faire le bien, ils emploient tout l'ascendant de leur ministère à le faire aimer aux autres; non contents de se nourrir des leçons de la sagesse, ils emploient la confiance intime dans laquelle ils sont admis à propager toutes les vérités utiles. Quand le devoir l'exige, ils savent braver les haines,

les dangers, les contagions et la mort. En les voyant entrer dans une ville pestiférée ou respirer les vapeurs pernicieuses d'une fièvre maligne, vous les plaignez peut-être ! Ah ! c'est vous sans doute qu'il faut plaindre si vous ne sentez pas que ce dévouement porte avec lui son salaire, et que l'état de l'âme qui l'inspire est accompagné des plus douces comme des plus nobles jouissances !

Enfin, quand le moment approche de payer eux-mêmes le tribut inévitable qu'ils ont vu payer à tant d'autres, reportant les yeux sur la carrière qu'ils ont parcourue, ils n'y voient rien qui ne les remplisse du plus pur contentement, et leurs dernières paroles sont encore des actions de grâces à l'arbitre éternel de la vie et de la mort, et l'expression touchante d'une vertueuse sécurité.

Tel fut jadis le grand Hippocrate ; tel était, à la fin du dernier siècle, le sage et bon Sydenham ; tels ont été de nos jours, les Van-Swiéten, les Dehaen, les Pringle, les Morgagni, les Rosen, les Antoine Petit, les Ribeiro Sanchez, les Dubrueil, etc., dont les travaux ont servi l'humanité, dont les noms sont la gloire de l'art et dont l'exemple, offert à l'émulation de la jeunesse, peut encore servir à former d'âge en âge des hommes dignes de les remplacer [2].

CABANIS.

LE DÉVOUEMENT

DES

MÉDECINS FRANÇAIS ET DES SOEURS DE SAINTE-CAMILLE

PENDANT LA PESTE DE BARCELONE.

C'est un jeune Barcelonais qui raconte les malheurs de la Catalogne.

FRAGMENT.

. . . .
Tranquille, au pied d'un mont que la mer environne,
Dans un riant vallon repose Barcelone.
L'Eurus est inconnu de ses bords parfumés,
Et ses toits aplanis, en jardins transformés,
De leurs fruits, dans les airs balançant la couronne,
Embellissent son front des trésors de Pomone.
La nature jamais, sous un ciel plus heureux,
Ne regarda nos champs d'un œil plus amoureux.
Les citronniers en fleur, sous leur ombre odorante,
Protégent des ruisseaux la course murmurante;
Le grenadier vermeil suspend son doux trésor,
Et l'oranger en voûte étale ses fruits d'or...
Mais dans l'air embaumé, c'est la mort qu'on respire :
La mort sous les parfums!... Telle, avec un sourire,
Circé de ses amants enivrait la raison
Et couronnait de fleurs la coupe de poison.

Ce peuple, hélas! n'est plus qu'un reste de lui-même.
Ces spectres animés, à l'œil creux, au front blême,

Craignent de l'amitié le doux épanchement,
Recherchent, par terreur, un triste isolement,
Et de leurs frères morts foulant aux pieds la cendre,
Habitent le cercueil même avant d'y descendre.
Atteints d'un feu secret dans l'humide chemin,
Quelquefois pour l'éteindre ils se couchent en vain :
Leur corps, loin d'y puiser la fraîcheur salutaire,
De ses propres ardeurs va dessécher la terre.

Soudain des cris de joie, lancés jusques aux cieux,
Interrompent les pleurs qui coulaient de leurs yeux.
De toutes parts bientôt j'entends bénir la France.
Cinq mortels, dont la vue est pour nous l'espérance,
Approchent, et, bravant le danger du trépas,
Fendent les flots du peuple assemblé sur leurs pas.
Ces étrangers, fuyant le ciel qui les vit naître,
Leurs amis, leurs parents, une mère peut-être,
Ont des fils de Pélage embrassé le malheur
Et volé vers ses murs qu'habite la douleur.
Des nouveaux Curtius la troupe magnanime
Descend, pour nous sauver, dans le fond d'un abîme.
Par des nœuds éternels au malheur enchaînés,
Leurs vrais concitoyens sont les infortunés,
Et ces bords, où la peste exerce sa furie,
A leurs cœurs généreux sont une autre patrie.

Plus loin, le front voilé, deux filles du Seigneur,
Qui de suivre leurs pas ont envié l'honneur,
Marchaient la croix en main, et la foule attirée
De pleurs mouillait leur voile et leur bure sacrée.
De la religion le céleste pouvoir
A changé l'héroïsme en un pieux devoir.
La gloire et son éclat ne les ont point touchées :

Fuyant le bruit du monde et sous le lin cachées,
Ici-bas, leur fortune est d'essuyer des pleurs,
Et leur gloire se borne à calmer nos douleurs.
Du haut du ciel, Camille à leurs vertus préside :
Du séjour de lumière où le martyr réside,
Il enflamme leur zèle, et son nom révéré
Par leur vertu sublime est encore illustré.

Les sauveurs que le ciel envoie à l'Ibérie
Ont ranimé l'espoir dans mon âme attendrie.
L'image de ma mère occupe mon esprit,
Et son salut, pour moi, sur leurs fronts semble écrit.
Au plus jeune héros ma prière s'adresse;
Je l'aborde; il m'écoute, à mes pleurs s'intéresse,
Me suit et vient s'asseoir au chevet maternel.
Pour un fils éperdu, quel moment solennel
Où, muet et tremblant, des lèvres d'Esculape
Il attend, l'œil en pleurs, que la sentence échappe!
Son arrêt consolant dissipa mon effroi.
O ma mère!... il semblait qu'assis auprès de toi,
De la mort repoussant les atteintes cruelles,
Un ange protecteur te couvrit de ses ailes :
« De l'amour filial que le tableau m'est doux!
« Dit le jeune étranger. Je me retrouve en vous :
« J'adore aussi ma mère, et ma plus chère envie
« Serait d'orner de fleurs les restes de sa vie.
« Trop heureux si le ciel assignait mon tombeau
« Sous le toit où sa main balança mon berceau! »
Une larme, à ces mots, roule sur son visage,
Par son cœur dérobée à son mâle courage.
Il part, et rejoignant ses amis généreux,
Au-devant du trépas il s'élance avec eux.

Par leur art toutefois, la peste combattue
Voit sous leurs premiers coups sa fureur abattue;
Mais relevant la tête en un dernier combat,
Sous leurs pieds courageux le monstre se débat.
En tourments prolongés que sa rage est féconde!
Les malheureux flétris de son haleine immonde
Chancellent aussitôt sur leurs genoux tremblants;
Leur haleine d'abord s'échauffe et bat leurs flancs;
Leur faible voix n'est plus qu'une plainte mourante.
Tourmentés par l'ardeur d'une soif dévorante,
Les fleuves que ses feux tenteraient d'épuiser
De leurs flots réunis ne sauraient l'apaiser.
Bientôt leur front rougit sous des tumeurs brûlantes,
Et leurs yeux obscurcis, par des larmes sanglantes,
Perdent avant la mort les clartés du soleil.
La nuit, qui leur versait le calme et le sommeil,
De leur délire ardent n'éteignant point la flamme,
N'entre plus dans leurs yeux, ne calme plus leur âme,
Et voisins du cercueil, leur mal semble s'aigrir
Pour leur faire acheter le bonheur de mourir...

Ils expirent enfin sur leur terre natale.
Sans cesse un vaste char, dans sa course fatale,
Ouvre à leurs corps glacés un mobile tombeau :
Un prêtre l'accompagne aux lueurs du flambeau.
Jamais il n'interrompt le cantique suprême...
A moins que dans sa marche il n'expire lui-même.
Près de ma mère alors je veillais assidu ;
Depuis quatre soleils, vainement attendu,
Notre jeune sauveur alarmait ma tendresse,
Et ce lit de douleur, témoin de sa promesse,
Réclamant de nouveau son secourable appui,
Accusait son absence et se plaignait de lui :

« Il faut qu'un nœud puissant loin de nous le retienne ;
« Pour oublier ma mère, il aimait trop la sienne,
« Disais-je ; il reviendra, je cours l'en supplier. »
J'interroge sa trace. A l'ombre d'un laurier,
A mes yeux se présente un marbre funéraire.
Je m'approche, et je lis sur l'urne cinéraire
Que la foule, à genoux, de ses pleurs arrosait,
Je lis son nom, le nom du généreux Mazet !...
« Ainsi dans le cercueil nous l'avons fait descendre !
« Mais nos malheurs du moins illustreront sa cendre.
« Couvert de leur mémoire, il bravera l'oubli,
« Et dans leur renommée il dort enseveli.
« Et toi, de la victime ô mère désolée,
« Même loin de tes pleurs sa cendre est exilée !
« Mais, va, son nom te reste à défaut d'un cercueil.
« Sa patrie affligée honorera ton deuil,
« Et, mêlant ses regrets à ta douleur amère,
« Montrera que la France était aussi sa mère. »
En achevant ces mots, j'entre au pieux séjour
Où, cherchant à rouvrir l'œil des mourants au jour,
Les amis du héros que Barcelone pleure
Visitaient de nos maux la publique demeure.
Dans ces lits de misère, alignés sur deux rangs,
Un peuple composé de fantômes souffrants
Réclame les arrêts de leurs lèvres savantes.
Debout et soutenant ces ruines vivantes,
L'immortel Pariset à la mort parle en roi :
La douleur qu'il gouverne obéit à sa loi.
Audouard, au péril insultant par l'audace,
Du toucher des mourants affronte la menace.
De sa marche, plus loin, le généreux François
Verse aux infortunés le baume de sa voix,
De leur effroi mortel sait bannir la souffrance,

Et devant le tombeau fait asseoir l'espérance.

Ministres assidus de leurs arrêts sacrés,
Ces épouses du Christ, ces anges révérés
Qui cachent la vertu dans l'ombre d'un hospice,
Au malade portaient le breuvage propice,
Et ces filles du ciel, qu'attristaient ses douleurs,
Dans le calice amer répandaient quelques pleurs.

Mais quel savant, armé d'un scalpel intrépide,
D'un mortel qui n'est plus ouvre le sein fétide?
C'est toi, docte Bally! Le trépas étonné
Dévoile son ravage à ton art obstiné.
Penché vers un cadavre, avec des yeux avides,
Tu sembles consulter ses entrailles livides,
Et chercher dans ses flancs qu'interroge l'acier,
Le secret de combattre un fléau meurtrier.

Dans la fleur de ses jours, un enfant d'Hippocrate,
Embrassant un péril dont la grandeur le flatte,
Seconde sans effroi ces travaux dangereux.
Émule et successeur d'un savant malheureux,
Il aspirait à suivre une si noble trace,
Et Mazet, dans vos rangs, lui léguait une place.
Barcelone l'admire, et le peuple attendri
Mêle à vos noms sacrés le nom de Jouarry.
Ainsi le dévouement renaît de sa ruine :
Ce fécond héroïsme est la tige divine
Dont, en France, jamais la séve ne tarit,
Et quand un rameau tombe, un autre y refleurit.

Les savants dont ma bouche implore l'assistance
A mes larmes bientôt cèdent sans résistance :

Du salut de ma mère ils acceptent le soin.
Aussi le roi du jour, de leurs bienfaits témoin,
Pour jamais éteindra les rayons de sa gloire
Plutôt que ces bienfaits meurent dans ma mémoire ;
Ils ont dans mon bonheur gravé leur souvenir.
Plus que ma mère encor j'aurais à les bénir :
Elle leur doit le jour ; moi, je leur dois ma mère !

. . . .

ÉDOUARD ALLETZ.

ELOGE DE LA MÉDECINE.

Ils sont enfin passés, ces temps de l'ignorance,
Ces siècles où notre art vieillissait dans l'enfance.
Les jours qui nous devaient son retour précieux
Déjà sont annoncés et vont luire à nos yeux :
Ces jours qui, du système éclairant le langage,
Vont rendre à la raison le plus brillant hommage.
Esprits alambiqués, sophistiques auteurs,
Loin d'ici vos écarts, vos sublimes erreurs !
Mes travaux consacrés à suivre la nature,
N'admettront désormais que la vérité pure.
Vous savants, distingués parmi tant de savants,
On vous demande ici compte de vos talents !
Tout entiers aux devoirs de l'état où nous sommes,
Le premier qu'il prescrit est d'être utile aux hommes.
C'est par des traits si chers à la postérité
Qu'on a droit de prétendre à l'immortalité.

Héros, fiers conquérants, vous, destructeurs du monde,
Vos noms, ensevelis dans une nuit profonde,
Devraient être à jamais dans l'oubli confondus.
Quel bien l'humanité dut-elle à vos vertus ?
Votre gloire est d'avoir désolé des provinces ;
La nôtre est de sauver des sujets à leurs princes.
Dans les champs de Bellone, entraînés sur vos pas,
Ciel ! que de citoyens, de généreux soldats,
Je vois de toutes parts moissonnés par la guerre !
L'un sur l'autre entassés, les morts couvrent la terre !
Mais combien plus encor dans la poudre étendus,
Mutilés, expirants, bientôt ne seront plus !
Déjà la mort s'apprête à saisir ses victimes.
Notre art, en les sauvant, va vous sauver des crimes.
Veut-on de nos succès un plus brillant tableau ?
Français, rappelez-vous ce jour où le tombeau
Était près d'engloutir votre roi, votre père.
Que de cris réclamaient une tête si chère !
Vos yeux étaient tournés vers le ciel et vers nous.
Dieu regarda vos pleurs et s'attendrit sur vous ;
Dieu voulut que par nous il revînt à la vie,
Le roi vit, et notre art le rend à la patrie.
Voilà par quels exploits on sert vraiment l'État[3].

. . . .

DUCLOS fils.

DETRACTEURS DE LA MÉDECINE.

Les sarcasmes et les brocards sans nombre dont la médecine fut de tout temps accablée lui ont été presque tous

lancées par des malades incurables qui, dans leur humeur injuste et chagrine, s'en prenaient à la médecine des torts de la nature, qui les traitait en marâtre. Montaigne était valétudinaire[4]; Molière était tourmenté par une mélancolie habituelle et par un crachement de sang qui lui devint fatal[5]. De là ils ont tiré ce fonds intarissable de plaisanteries excellentes sous leur plume : les répéter jusqu'à la nausée, c'est, si l'on veut, faire preuve de mémoire, mais non de bon goût et d'esprit. J. J. Rousseau était en proie à des douleurs continuelles de vessie. Ce dernier se repentit néanmoins, vers la fin de sa vie, de toutes ses déclamations contre une des professions les plus utiles à l'humanité. « Il me dit un jour, dit M. Bernardin de Saint-Pierre : Si je faisais une nouvelle édition de mes ouvrages, j'adoucirais ce que j'ai écrit sur les médecins : il n'y a pas d'état qui demande autant d'étude que le leur; par tout pays, ce sont les hommes le plus véritablement savants. » A cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il a été rendu dans le secret de l'intimité, je ne saurais rien ajouter de plus concluant, et surtout qui fût moins suspect de partialité.

A. RICHERAND.

MÊME SUJET.

Naguère il était du bel air, à Paris, de se moquer de la médecine, de traiter son pouvoir de chimère. Cette manière de voir était accréditée par quelques médecins de

réputation, qui pensaient peut-être donner une plus grande idée de la force de leur esprit, en foulant aux pieds le dieu même de leur temple. Des hommes de lettres dont les vues hardies avaient attaqué tous les préjugés, la propageaient avec d'autant plus d'empressement, qu'ils s'étaient peut-être un peu trop habitués à prendre l'incrédulité pour de la philosophie. Tous ceux qui voulaient passer pour être comme eux, au-dessus de toutes les superstitions, se croyaient obligés, en conscience, de répéter dans le monde les raisonnements de Montaigne, les plaisanteries de Molière ou les boutades de J. J. Rousseau. On entendait dire et redire chaque jour qu'il faut s'en rapporter, pour la guérison des maladies, à la nature, prévoyante et sage, par ceux mêmes qui ne lui reconnaissaient ni prévoyance ni plan raisonné. Ceux qui niaient absolument toutes les causes finales, qui considéraient l'existence humaine comme l'effet de hasards successifs ou du lent apprentissage de chaque organe, croyaient en même temps impossible de rien ajouter à ces hasards par des combinaisons réfléchies, de perfectionner cet apprentissage par des essais fondés sur l'observation.

Je n'examine point s'ils étaient en cela bien conséquents. Mais quel spectacle que de voir un médecin traitant sa profession de charlatanerie; les connaissances qu'elle exige, de frivole étalage; ses devoirs, de vaines simagrées! S'imaginerait-il inspirer une grande confiance dans la droiture de son esprit, que n'ont pas rebuté les études d'un art selon lui tout à fait trompeur? Croirait-il honorer son caractère, en affichant avec impudeur que, s'il pratique son art, c'est sans y croire, en se jouant avec cette audace de la crédulité des hommes? Non, sans doute. Le but unique de ce manége est d'attirer leur attention par des opinions singulières, de leur imposer par le mépris même qu'on

témoigne pour leur jugement. On veut se mettre au-dessus d'eux en dédaignant ce qu'ils estiment ; on croit se mettre au-dessus de tout en affectant de dépouiller l'esprit de corps et l'intérêt personnel. Mais, le public a pu le voir par expérience, plusieurs de ces médecins n'ont été ni les moins avides ni les moins adroits à profiter de ces caprices ; et quant à ceux dont l'âme n'est pas fermée aux sentiments de morale et d'humanité, n'ont-ils jamais songé que leurs maximes découragent les jeunes élèves [6] dans leurs travaux, les dégoûtent de leurs devoirs, les disposent presque toujours au charlatanisme le plus profond, le plus systématique et le plus coupable ? Ne sentent-ils pas que leurs plaisanteries attristent ou blessent un pauvre malade, dont elles attaquent les espérances les plus chères, et qui ne peut voir sans amertume combien il doit peu compter sur eux et sur l'assistance qu'il s'en promettait ?

CABANIS.

II.

DEVOIR. MORALE. PHILOSOPHIE.

LE SERMENT D'HIPPOCRATE.

TRADUCTION.

Je jure par Apollon, médecin ; par Esculape, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivants : Je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours ; je partagerai avec lui mon avoir, et, le cas échéant, je pourvoirai à ses besoins ; je tiendrai ses enfants pour des frères, et s'ils désirent apprendre la médecine, je la leur enseignerai sans salaire ni engagement. Je ferai part des préceptes, des leçons orales et du reste de l'enseignement à mes fils, à ceux de mon maître, et aux disciples liés par un engagement et un serment suivant la loi médicale, mais à nul autre. Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice. Je ne remettrai à personne du poison, si on m'en demande, ni ne prendrai l'initiative d'une pareille suggestion ; sem-

bablement, je ne remettrai à aucune un pessaire abortif. Je passerai ma vie et j'exercerai mon art dans l'innocence et la pureté. Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille ; je la laisserai aux gens qui s'en occupent. Dans quelque maison que j'entre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrupteur, et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves. Quoi que je voie ou entende dans la société, pendant l'exercice ou même hors de l'exercice de ma profession, je tairai ce qui n'a jamais besoin d'être divulgué, regardant la discrétion comme un devoir en pareil cas. Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes ; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire[7] !

E. LITTRÉ.

SERMENT D'UN MÉDECIN.

Grand Dieu, dont la bonté surpasse la puissance,
Toi qui cherches l'amour et la reconnaissance,
Qui, répandant partout la vie et les bienfaits,
Composes ta grandeur des heureux que tu fais,
Et qui, du haut des cieux, sollicitant l'hommage
Des cœurs tendres et bons, ta plus vivante image,
D'un regard paternel dois voir tous les travaux
D'un art consolateur qui soulage les maux ;
C'est devant ce lieu saint rempli de ta présence,

Refuge où les remords retrouvent l'espérance ;
C'est près de cet asile offert à la douleur,
Temple plus saint encore et plus cher à ton cœur,
Où ton culte sacré n'est que la bienfaisance,
Où nos yeux attendris vont, avec complaisance,
Voir, à côté des maux dont l'homme est accablé,
A combien de vertus l'homme fut appelé,
C'est devant ce sénat de savants dont la vie
S'ennoblit des travaux où leur choix m'associe,
Que je jure (Dieu bon, tourne vers moi les yeux ;
Écoute mes serments, écris-les dans les cieux),
Je jure qu'à mon art obstinément livrée,
Ma vie aux passions n'offrira nulle entrée ;
Qu'il remplira mes jours ; que, pour l'approfondir,
L'embrasser tout entier, peut-être l'agrandir,
Mon âme à cet objet sans repos attachée,
Poursuivant sans repos la vérité cachée,
Formera, nourrira par des efforts constants
Sa lente expérience et ses trésors savants.

Je jure que jamais l'intérêt ni l'envie
Par leurs lâches conseils ne souilleront ma vie ;
Que partout mes respects chercheront les talents ;
Que ma tendre pitié, que mes soins consolants
Appartiendront surtout au malheur solitaire,
Et du pauvre d'abord trouveront la chaumière ;
Que mes jours, dont mon cœur lui réserve l'emploi,
Pour conserver les siens ne seront rien pour moi ;
Qu'il me deviendra cher autant que respectable ;
Qu'enfin le citoyen dont la vie équitable,
Dans le sein du travail et de l'obscurité
Paye un tribut utile à la société ;
Que le sage éloquent, dont la voix tutélaire

Combat pour la vertu qui le charme et l'éclaire,
Et contre les flatteurs qui trahissent les rois,
Le front calme, l'œil fixe, ose plaider nos droits ;
Que tous ceux dont le bras, digne d'une patrie,
S'arme pour rajeunir la liberté flétrie ;
Que surtout la vertu, dont les pudiques mains
Se cachent aux regards en servant les humains,
Ranimeront toujours mes efforts et mon zèle ;
Mais que le corrupteur dont l'adresse cruelle
Enhardit des tyrans la sombre autorité,
Et qui met sous leurs pieds la sainte humanité ;
Que l'avare instrument de leurs projets iniques ;
Que du faible et des lois ces fléaux tyranniques
Qui, pour les opprimer, vont ramper dans les cours,
Ne trouveront en moi ni pitié ni secours.

Libre de vains égards ou d'un orgueil coupable,
Je jure que ma voix, de détours incapable,
Montrera sans faiblesse, ainsi qu'avec candeur,
Et l'erreur étrangère et surtout mon erreur.

Je jure encor, fidèle à mon saint ministère,
Je jure, au nom des mœurs, que mon respect austère
Ne laissera jamais mes désirs ni mon cœur
S'égarer hors des lois que chérit la pudeur.

Et lorsqu'un jour enfin, l'âge et l'expérience,
Qui, cultivant les sens, mûrissent la science,
M'auront ouvert de l'art les sentiers ténébreux,
Quand de cet art divin le jeune homme amoureux
Cherchera près de moi quelque clarté nouvelle
Et viendra recueillir ma dernière étincelle,
Je jure aussi, grand Dieu ! je jure devant toi,

Que je serai pour lui ce qu'est *Dubreuil* pour moi,
Et qu'en tout, d'un tel maître imitateur fidèle,
J'approcherai du moins de mon digne modèle.

Ah! si mon cœur jamais, dans de honteux moments,
Abjurait sans pudeur ses vertueux serments,
Attache à tous mes pas le remords et le blâme,
Dieu vengeur qui m'entends ; qu'en me fermant son âme,
La sévère amitié me laisse en un désert.
Dans ce cœur maintenant aux goûts simples ouvert,
Flétris les vrais désirs, étouffe la nature ;
Frappe-le des terreurs que nourrit l'imposture ;
Et que, plein de l'effroi d'un obscur avenir,
Je meure sans laisser aucun doux souvenir.

Mais si de la vertu, dont l'image m'enflamme,
La sévère beauté toujours parle à mon âme ;
Si, malgré tant de maux dont les assauts constants
Ont flétri mes beaux jours et glacé mon printemps,
A mes devoirs livré, moi-même je m'oublie
Pour ne songer qu'aux maux qu'un autre me confie ;
Si toujours mes serments sont présents à mon cœur,
Dieu juste, sur mes jours répands quelque douceur ;
Veille sur les amis qui consolent ma vie ;
Nourris les sentiments dont tu l'as embellie ;
Chéri du malheureux, du puissant révéré,
Que mon nom soit béni plutôt que célébré ;
Que les devoirs pieux dont je fais mon étude,
Des bienfaisants travaux que l'heureuse habitude
A tes yeux indulgents dérobent mes erreurs ;
Vers les jours éternels, qu'entraîné sans terreurs,
Dans l'espoir de mourir je trouve encor des charmes,
Et que ma tombe au moins reçoive quelques larmes.

CABANIS.

LA LOI D'HIPPOCRATE.

TRADUCTION.

I. La médecine est, de toutes les professions, la plus noble; et cependant, par l'ignorance et de ceux qui l'exercent et de ceux qui la jugent à la légère, elle est dès à présent reléguée au dernier rang. Un aussi faux jugement me semble provenir principalement de ce que la profession médicale seule n'est, dans les cités, soumise à aucune autre peine qu'à celle de la déconsidération; or, la déconsidération ne blesse pas des gens qui en vivent. Ces gens ressemblent beaucoup aux figurants qu'on fait paraître dans les tragédies: de même que les figurants ont l'apparence, l'habit et le masque d'acteurs sans être acteurs, de même, parmi les médecins, beaucoup le sont par le titre, bien que peu le soient par le fait [8].

II. Celui qui est destiné à acquérir des connaissances en médecine, a besoin de réunir les conditions suivantes : dispositions naturelles; enseignement; lieu favorable; instruction dès l'enfance; amour du travail; longue application. Avant tout, il est besoin de dispositions naturelles. Tout est vain quand on veut forcer la nature; mais quand elle met elle-même dans la meilleure voie, alors commence l'enseignement de l'art, que l'élève doit s'approprier par la réflexion, l'élève pris dès l'enfance et placé dans un lieu propre à l'instruction. Il faut en outre consacrer au travail un long temps, afin que l'enseignement, jetant de profondes racines, porte des fruits heureux et abondants.

III. Telle, en effet, est la nature des plantes, tel l'enseignement de la médecine. Notre disposition naturelle, c'est le sol; les préceptes des maîtres, c'est la semence; l'instruction commencée dès l'enfance, c'est l'enseignement fait en saison convenable; le lieu où se donne l'instruction, c'est l'air ambiant où les végétaux puisent leur nourriture; l'étude diligente, c'est la main-d'œuvre; enfin, le temps fortifie tout jusqu'à maturité.

IV. Voilà les conditions qu'il importe de réunir pour étudier la médecine; voilà la connaissance approfondie qu'il faut en acquérir, si l'on veut (pour y pratiquer) être réputé non-seulement médecin de nom, mais encore médecin de fait. L'impéritie est un mauvais avoir, un mauvais fonds pour ceux qui la portent jour et nuit avec eux; étrangère à la confiance et au contentement, elle nourrit la timidité et la témérité: la timidité qui décèle l'impuissance, la témérité qui décèle l'inexpérience [9].

V. Mais les choses sacrées ne se révèlent qu'aux hommes sacrés, et il est interdit de les communiquer aux profanes tant qu'ils n'ont pas été initiés aux mystères de la science.

E. Littré.

MÊME SUJET.

TRADUCTION EN VERS.

L'art de la médecine est de tous le plus grand;
Mais les préventions d'un public ignorant,

Mais des praticiens la honteuse impuissance,
Ont depuis trop longtemps marqué sa déchéance.
C'est que pour toute faute, en cet art seulement,
Le mépris des cités est le seul châtiment.
Eh ! qu'importe la honte à ces gens dont la vie
N'est qu'un sale manteau tissu d'ignominie ?
Stupides figurants qui n'ont des vrais acteurs
Que le maintien, l'habit et les masques trompeurs,
Mais jamais le talent... Singes en médecine,
Combien se font docteurs, qui n'en ont que la mine !

Si tu veux de cet art conquérir les secrets,
Qu'un penchant naturel présage tes progrès ;
Choisis bien le séjour aux études propice ;
Que l'amour du travail à tes efforts s'unisse ;
Que dès l'enfance appris, et prêt pour le début,
Tu veuilles fortement ne t'arrêter qu'au but.
La nature avant tout... Qu'elle soit indocile,
Et l'étude n'est plus qu'un effort inutile ;
Mais qu'elle aide à la marche, et toujours, tôt ou tard,
L'adepte peut atteindre aux sommités de l'art.
Dans un séjour propice essayer son enfance,
Est le plus sûr moyen d'aider l'intelligence.
Un zèle soutenu, la ferme volonté
Changent le germe en fruit par la maturité.
La culture des fleurs s'applique à la science :
La nature est le champ que le maître ensemence.
Au jeune âge, l'étude est comme la saison
Où l'on confie au sol l'espoir de la moisson.
Le séjour aux lieux même où la règle est présente
Est l'air qui vivifie et fait croître la plante.
Le zèle est le labeur qui prépare l'esprit.
Vient ensuite le temps qui féconde et mûrit.

C'est alors seulement que, dans le sein des villes,
Le médecin, portant des notions utiles,
Peut aussi bien qu'au titre aspirer à l'honneur.
Qu'est l'inexpérience? un fonds semé d'erreur;
Vision du sommeil et veille mensongère,
Elle marche sans foi, timide ou téméraire.
L'impuissance toujours suit la timidité,
Et l'ignorance est sœur de la témérité.
Pour les saints seulement l'art a de saints arcanes :
L'accès doit s'en fermer à tous regards profanes.

ÉDOUARD NEVEU.

TROISIÈME ÉPITRE A FORLIS.

DE LA RECONNAISSANCE ENVERS LES MÉDECINS.

FRAGMENT.

L'airain avait du jour sonné la dernière heure;
Le doux sommeil, touchant le seuil de ma demeure,
Avait autour de moi répandu ses pavots.
Seul, je me refusais aux douceurs du repos :
Dans le recueillement d'un examen sévère,
Du bien que j'avais fait ou que j'aurais pu faire,
Ma main sur le papier, fixant le souvenir,
Préparait des fanaux pour l'obscur avenir;
On frappe à coups pressés... J'entends l'airain sonore;
A coups plus redoublés on frappe, on frappe encore;

On entre... Le front pâle et la mort dans les yeux :
« Venez, sans différer, venez, au nom des cieux, »
Me dit un malheureux presque mourant lui-même,
« Ma femme, mon amie... hélas! tout ce que j'aime...
« En ce moment peut-être... excusez mes douleurs,
« Je n'ai d'espoir qu'en vous... si je la perds, je meurs!
« Au trépas, par vos soins, elle sera ravie...
« Venez... J'attends de vous le bonheur et la vie... »
Il me priait encore... et déjà je le suis.
L'hiver régnait alors : la plus sombre des nuits
Avait autour de nous épaissi tous ses voiles,
Et sous un crêpe obscur nous cachait ses étoiles ;
L'eau du ciel sous nos pas se roulait en torrents,
Ou, comme un vent glacé, frappait nos fronts tremblants.
Malgré l'obscurité, les vents, le froid, l'orage,
L'espace disparaît devant notre courage ;
Nous arrivons. Au sein d'une famille en pleurs,
Le dieu du mal avait transporté les douleurs ;
Il les accumulait sur une infortunée,
Sans chaleur étendue et dans son sang baignée,
Paraissant vivre encor dans d'affreux tremblements
Suspendus par l'effet de longs gémissements.
Aux tourments dont le poids accablait son courage,
Elle n'opposait plus que la force de l'âge,
Celle de vingt printemps, et les élans d'un cœur
Que n'avait point encore épuisé le bonheur.
L'amitié généreuse, empressée autour d'elle,
Lui prodiguait des soins aussi vains que son zèle,
Et de tous les secours, prompts à désespérer,
Ne savait déjà plus que la plaindre et pleurer.
Mon aspect, un moment, suspendit ses alarmes,
Et l'espoir vint mêler un sourire à ses larmes.
J'approchai la victime, et, pour premier secours,

De l'air trop concentré je rétablis le cours.
Sur son corps dépouillé l'onde à flots est jetée,
L'onde succède à l'onde, et la glace ajoutée,
Aux vaisseaux sans ressort donnant quelque vigueur,
Retient le sang qui fuit et le reporte au cœur.
La chaleur naît partout sous le froid de la glace :
Sur le duvet alors avec soin je la place ;
Dans des voiles légers j'enveloppe son corps,
De ses membres roidis j'agite les ressorts,
Je réchauffe son sein par le feu d'un breuvage,
Au sentiment partout j'ouvre un libre passage ;
Pour aller jusqu'à lui, j'invoque la douleur,
J'allume en vingt endroits son feu conservateur,
J'éveille chaque sens au gré de mon envie,
Et les appelle tous au secours de la vie.
Enfin, de mes travaux je reçois l'heureux prix :
L'infortunée est calme et reprend ses esprits ;
Son front est plus serein, son œil est moins farouche,
Et de pâles souris renaissent sur sa bouche.
Elle voit, elle entend, elle parle ; son cœur,
Palpitant sans effort, sent déjà son bonheur.
La vie est dans son sein, et j'ai répondu d'elle.

« Comment puis-je jamais acquitter votre zèle ? »
Me dit son jeune époux : aurai-je assez de biens
« Pour vous payer des jours aussi chers que les siens ?
« Ah ! parlez, demandez, et ma reconnaissance
« Ne se plaindra de rien, que de trop d'impuissance. »

Sans m'arrêter, Forlis, à de touchants discours,
J'achevai de donner quelque utile secours
Et les derniers conseils que doit la prévoyance.
Je partis en laissant après moi l'espérance.

Mais l'espoir, trop souvent, est un bien précieux
Qui se montre à la terre et qui retourne aux cieux.
Le mien fut un vain songe, et mon âme trompée
S'affligea d'avoir cru la victime échappée.
Je lui prodiguai tout, soins, zèle ardent, secours :
Les nuits en la servant étaient pour moi des jours.
Inutiles moyens! peine trop tôt perdue!
Dans son sein affaibli la mort est descendue!
D'un sang réparateur ses vaisseaux épuisés
Ne peuvent plus nourrir des organes usés.
Leur chaleur s'évapore, et la vie y chancelle ;
Chaque jour, chaque instant en pâlit l'étincelle,
Et, malgré mes efforts, mes tourments, mes regrets,
Elle s'éteint, Forlis, pour ne briller jamais!
Je l'avoûrai, ce coup accabla mon courage ;
Car je n'ai point acquis le coupable avantage
De rester insensible à de pareils malheurs,
Et mes yeux ont toujours versé les premiers pleurs.
D'une si belle vie, éteinte à son aurore,
Le souvenir amer me poursuivait encore,
Lorsque l'on m'instruisit qu'injuste avec éclats,
L'époux infortuné m'imputait ce trépas.
Hélas! même en ses torts le malheur est auguste,
Et le cœur qui perd tout a le droit d'être injuste !
Je ne m'en plaignis pas ; je pensai que le temps
Pourrait le rappeler à d'autres sentiments ;
Qu'il se rappellerait mes peines, ma constance,
Les serments échappés à sa reconnaissance ;
Qu'il rougirait enfin d'accuser un mortel
Des malheurs que sur lui fit descendre le ciel.
Je me trompai, Forlis ; aveugle dans sa haine.
De mes chagrins cruels il aggrava la chaîne,
Et, d'un tel procédé pour se justifier,

Jusqu'à la calomnie il osa s'oublier.
Devant moi-même, un jour, il parla son langage.
Je l'écoutai, peut-être avec quelque courage,
Avec calme du moins, et ce fut sans chaleur
Que le discours suivant s'échappa de mon cœur :

« Je vous ai plaint, monsieur, vous méritiez de l'être :
« Vous perdiez tout alors ; et moi-même, peut-être,
« Du ciel en ce moment j'éprouvai le courroux.
« Mais, pour m'accuser, moi, de quoi vous plaignez-vous ?
« Ai-je pu, pour sauver les jours de votre amie,
« Arrêter dans son cours la fortune ennemie ?
« Avais-je avec la mort passé quelque traité ?
« Et disposé-je enfin de l'immortalité ?
« Je lui devais mes soins, mes secours et mon zèle ;
« Eh bien ! à ces devoirs ne fus-je pas fidèle ?
« Pour la mieux secourir n'ai-je pas tout quitté ?
« Tout ce que l'art pouvait, ne l'ai-je pas tenté ?
« Elle meurt ! dites-vous. Eh quoi ! sur cette terre,
« La mort, avant la sienne, était-elle étrangère ?
« Pouvait-elle échapper à la commune loi ?
« Et ses jours pour finir n'attendaient-ils que moi ?
« Elle meurt ! Mais le deuil, dans toutes les familles,
« N'enveloppe-t-il pas les mères et les filles ?
« De son crêpe fatal peut-on se préserver ?
« Elle meurt ! quand un autre aurait pu la sauver !...
« Qui te l'a dit ? Pourquoi, par un lâche blasphème,
« Outrager, plus que moi, la nature et Dieu même ?
« Homme injuste !... as-tu lu les éternels décrets ?
« Ou veux-tu me punir de mes propres bienfaits ?
« Peut-être, j'en conviens, il eût été facile
« D'invoquer les secours d'un talent plus habile,
« Que ne le faisiez-vous ?... Et pourquoi de vos maux

« Venir charger ma vie et troubler mon repos ?
« Ingrat ! j'ai partagé vos peines, vos alarmes,
« Et vous me demandez un compte de vos larmes !
« Dieu ! qui voudrait jamais secourir le malheur,
« S'il fallait en répondre à d'autres qu'à son cœur ?
« Si les soins d'une main que l'on tend comme amie
« Pouvaient vous mériter la honte ou l'infamie ?
« Soyez ingrat, monsieur, soyez-le sans rougir ;
« Mais ne vous flattez pas de vous faire haïr,
« Ni de fermer mon âme aux cris de la nature :
« L'humanité, plus forte encor que votre injure,
« Crie au fond de mon cœur, et ne me permet pas
« De craindre, en la servant, de trouver des ingrats [10] »

Forlis, de nos travaux voici la récompense !
L'homme qui sait guérir est un dieu qu'on encense.
Lorsque de la douleur le brûlant aiguillon
Sur des traits altérés trace un affreux sillon,
L'âme au-devant de lui se porte tout entière ;
Les promesses, les vœux, les larmes, la prière,
On ne rougit de rien ; on promet tout alors :
La prodigue frayeur ouvre tous les trésors.
Mais du temps destructeur la main toujours glacée
Du service bientôt efface la pensée.
Ce ne sont plus des jours que l'art a conservés ;
Ce sont de vains périls facilement bravés ;
Ce que vous avez fait un autre eût pu le faire,
Et la dette s'éteint en offrant le salaire.

QUATRIÈME ÉPITRE A FORLIS.

DE LA DOULEUR.

FRAGMENT.

Forlis, le ciel le veut ; errante et vagabonde,
En tyran furieux la douleur court le monde,
Les cheveux hérissés, le front décoloré,
L'œil en feu, le regard longuement égaré,
L'empreinte des tourments sillonnant son visage,
Affreuse d'un souris qui ne peint que la rage,
Opposant avec peine une débile main
A l'horrible maigreur qui dévore son sein.
Tantôt morne et gardant un silence farouche,
A la plainte, au reproche elle ferme sa bouche ;
Et tantôt, accusant le ciel et les enfers,
D'épouvantables cris elle remplit les airs,
De ses doigts tout sanglants se déchire elle-même
En invoquant la mort par les cris du blasphème,
En maudissant le jour et la fatalité
D'un sort qui la condamne à l'immortalité.
Quelquefois douce et tendre au milieu des alarmes,
Et cherchant dans ses yeux quelques restes de larmes,
Au Dieu puissant qui tient l'univers sous sa loi,
Elle offre ses tourments, son courage et sa foi,
Bénit ses volontés, s'y livre tout entière,
Et du nom de ce Dieu fait toute sa prière.

Il semblerait alors qu'avec ce nom sacré
Le calme dans son cœur sans obstacle est entré;
Chargés par le sommeil ses yeux s'appesantissent
Et ses serpents rongeurs un moment s'assoupissent;
Elle dort... ou plutôt elle rêve un tourment :
L'angoisse est dans son sein ; le frisson la reprend ;
Et, d'un calme trompeur cruellement punie,
Elle s'éveille aux cris de l'horrible insomnie.
Sa fureur recommence, et, s'agitant toujours,
De ses calamités, elle poursuit le cours,
Marche sans s'arrêter, et, mère trop féconde,
D'innombrables douleurs elle remplit le monde.
Oh! qui pourra calmer ses horribles tourments?

Approchons, cher Forlis, entrons, il en est temps;
Tu vas voir un vieillard achevant sa carrière :
La douleur a touché le seuil de sa chaumière ;
Et depuis quatre mois, dans cet obscur réduit,
La misère en secret chaque jour le nourrit ;
L'impérieux besoin entretient ses alarmes,
Et les privations lui fournissent des larmes.
Tu le vois, abusé par un calme trompeur,
D'un moment de repos il goûte la douceur.
Taisons-nous ; le sommeil auquel il s'abandonne
Est le premier des vœux de l'art qui le lui donne;
Réservons ses secours pour l'instant du réveil ;
Purifions ces lieux ; offrons à son sommeil
D'un air moins concentré la fraîcheur bienfaisante.

. . . .
. . . .
. . . .

Le vieillard qu'en ces lieux nous venons secourir

Touche peut-être au jour qui doit le voir mourir :
Dans la nuit des tombeaux l'éternité l'appelle ;
Mais à tous ses devoirs notre art toujours fidèle,
A ses pas chancelants présentant un appui,
Doit tendre un bras propice entre la mort et lui,
A ses yeux presque éteints offrir un jour moins sombre,
Et d'espérance encore entretenir son ombre.
Il s'éveille, Forlis ; approchons... « Bon vieillard,
« Donnez à vos amis votre premier regard ;
« Avec quelque plaisir revoyez la lumière :
« Ce jour doit enfanter votre douleur dernière ;
« Vous allez être heureux. Nous avons préparé
« Des secours plus puissants, dont l'effet assuré
« Va prendre sur vos maux un salutaire empire.
« Il est bien temps enfin que votre âme respire ;
« Vous avez tant souffert ! Ah ! nos soins empressés
« Se reprochaient souvent de ne point faire assez ;
« Mais quand de la nature, observateur fidèle,
« Son ministre ne voit et n'agit que par elle,
« Pour attendre un succès, il faut qu'elle ait parlé.
« Aujourd'hui son secret nous est mieux révélé :
« Le temps qui détruit tout fait parler la nature.
« Nous allons soulager votre horrible blessure ;
« Le sommeil qui fuyait vos yeux baignés de pleurs
« Vous rendra son repos et ses douces erreurs.
« D'un mal trop tard vaincu, victime déplorable,
« Vous ne languirez plus sur ce lit misérable,
« Et vous retrouverez, au mouvement rendu,
« Un reste de bonheur que vous croyiez perdu.
« Allons, avec courage embrassez l'espérance ;
« Nous ne vous demandons qu'un peu de confiance,
« Et vous verrez bientôt, par l'espoir affermi,
« Tout ce que peut notre art et la main d'un ami. »

Approche-toi, Forlis, soulève avec adresse
Ce bras qu'ont engourdis les maux et la vieillesse ;
De ses voiles épars cherche à le dégager ;
Mais que ta main soit sûre et ton effort léger.
Si dans ses longs replis, la toile est arrêtée,
Goutte à goutte par l'eau qu'elle soit humectée ;
Ne presse point le temps ; agis avec lenteur :
La patience est faite, hélas ! pour la douleur.
Enlève ces débris d'un remède inutile ;
La nuit a consommé sa vertu trop stérile :
Le succès est à naître, et de nouveaux besoins,
Avec d'autres conseils, réclament d'autres soins !
Tu vois ce sang dissous, cette chair pâlissante,
Ces vaisseaux sans ressorts, cette chaleur mourante,
Ce pouls qui dit aux doigts qu'un sang bientôt glacé
Est déjà loin du cœur avec peine élancé...
Ah ! contre un tel état notre art est sans miracles ;
La mort va triompher de nos faibles obstacles.
N'importe, poursuivons un rigoureux devoir.
Dans ce moment fatal où s'arrête l'espoir,
Le songe fatigant qu'un noir sommeil enfante,
Au souffle d'un air pur s'éclipse sans retour,
Comme une ombre légère à la clarté du jour.
Que des plus doux parfums l'atmosphère embaumée
Éteigne la chaleur dans son sein allumée.
Le zéphyr, qui revient d'errer parmi les fleurs,
Sèche plus tendrement des yeux mouillés de pleurs.
En fils souples et doux que la toile changée,
Soit d'un baume onctueux légèrement chargée.
En tissu protecteur dispose ses lambeaux,
Et fixe en longs rubans chacun de ses faisceaux ;
Étends-en les contours avec délicatesse ;
Efface chaque pli, tranche le nœud qui blesse ;

Car, il n'est que trop vrai, le seul pli d'une fleur
Blesse en réalité le sein de la douleur.
Le contact le plus doux avec le temps irrite,
Et tout homme souffrant devient un sybarite.

Il est des végétaux dont les sucs protecteurs,
Avec art préparés, enchantent les douleurs,
Et qui, grâces au feu, dans des ondes propices,
Répandent les vertus qu'enferment leurs calices.
Bienfait de tous les jours, heureux trésor des champs,
De la bonté d'un Dieu témoignages touchants.
Ils croissent sous nos pas sans soins et sans culture,
Et fleurissent pour nous plus que pour la nature.
J'ai préparé, Forlis, leur secours précieux :
Ici la mauve douce et le lin onctueux,
En sucs rafraîchissants la guimauve féconde,
De toutes leurs vertus ont enrichi cette onde.
Par l'esprit le plus pur ce vin est animé :
La rose en s'y baignant l'a sans peine embaumé ;
Et, par cette union, son parfum y déguise
L'écorce qu'au Pérou l'Espagnol a conquise ;
Trésor plus précieux, plus utile cent fois
Que l'or qu'un sol esclave enfante pour ses rois.
Là, d'un froment léger la graine fermentée
Concentre la chaleur dans sa pâte humectée.
Et d'un membre souffrant, par un contact heureux,
Va calmer la douleur et tempérer les feux.
Là, non moins beau qu'eux tous, et plus utile encore,
Pâle amant de la nuit, peu caressé de Flore,
Le pavot a versé son suc assoupissant :
Indomptable poison, ou remède puissant,
Que la main qui le donne en soit toujours avare :
Du repos à la mort une goutte sépare.

Je n'ai point rassemblé, Forlis, d'autres secours
Pour calmer la douleur et conserver nos jours.
Par un dieu bienfaisant la médecine armée
Offre sans doute encore, à la vie alarmée,
Des appuis non moins sûrs et de puissants bienfaits.
Mais tous les dons heureux que sa main nous a faits
Aux douleurs des vieillards ne sont pas salutaires ;
En vain dans sa sagesse elle unit les contraires ;
Les temps sont écoulés : ses efforts superflus
Cherchent en vain des feux qu'on ne ranime plus ;
Par le songe dernier où l'âme est poursuivie,
Qui, sans être la mort, n'est déjà plus la vie,
L'homme qui sent encore a droit à nos bienfaits,
Et ce n'est pas à nous à douter du succès.

Approchons ce brasier ; sa chaleur bienfaisante
Ranimera peut-être une force expirante :
Le froid blesse, Forlis ; une douce chaleur
Plaît aux membres souffrants, en chasse la douleur,
Épanouit la vie au sein d'une blessure,
Comme l'astre du jour dans toute la nature.
C'est elle, c'est ce feu doux et conservateur
Que cache et que retient ce voile protecteur,
Que ce froment nourrit dans sa pâte humectée,
Par qui, dans ce vin même, est encore augmentée
La vertu de porter au sein de nos vaisseaux
Une plus forte vie et des esprits nouveaux.
Ah ! de tous ces moyens, prescrits par un art sage,
Pour la dernière fois tentons encor l'usage.
En filets adoucis faisons couler ce vin ;
Qu'il épanche les feux concentrés dans son sein ;
Qu'il réchauffe ce bras : à cette chair flétrie
Qu'il rende la couleur que doit donner la vie ;

Que ce froment propice, arrêtant la chaleur,
Au gré de nos désirs fermente avec douceur,
Et qu'aliment léger, sa vapeur nutritive,
Au sein de ces vaisseaux facilement arrive.
Fixons ce dernier voile et ces derniers liens ;
Faisons porter ce bras sur de plus doux soutiens.
A défaut de duvet, cette paille légère
Plaît à l'infortuné, réchauffe sa misère :
Le bras sur ces coussins pèse avec moins d'effort,
Et la douleur, Forlis, plus aisément s'endort.

« Là cessent les devoirs de notre ministère,
« Bon vieillard ; l'art a fait tout ce qu'il pouvait faire :
« Le repos de la nuit, la nature, le temps,
« Vous mèneront encore à d'heureux changements.
« On peut longtemps souffrir, mais non souffrir sans cesse :
« La douleur, comme nous, arrive à la vieillesse,
« Et la bonté du ciel, par deux bienfaits égaux,
« Ainsi que des plaisirs marqua la fin des maux.
« Les vôtres finiront ; ils touchent à leur terme ;
« A ce qui vous en reste opposez un cœur ferme :
« Avec plus de courage on a moins à souffrir,
« Et braver la douleur, c'est presque la guérir.
« Conservez du repos l'attitude immobile ;
« Que votre esprit soit calme et votre corps tranquille ;
« Le temps ramène en vain le silence et la nuit,
« Sans la tranquillité le doux sommeil s'enfuit.
« Demain nous nous verrons au lever de l'aurore ;
« Vous serez moins souffrant et plus heureux encore :
« Une nuit sans douleur promet un plus beau jour.
« Reposez-vous ; comptez sur notre prompt retour.
« A des secours nouveaux nous penserons d'avance.
« Adieu ; dormez en paix et vivez d'espérance. »

MARC-ANTOINE PETIT.

L'ART D'ÉCOUTER

CONSIDÉRÉ RELATIVEMENT A LA MÉDECINE.

L'art de bien entendre est peut-être plus rare que celui de bien parler : « Personne ne sait écouter comme il faut, » a dit La Bruyère dans un chapitre de ses caractères ; et le sage Fontenelle, dans un âge avancé, disait aussi : « Ce qui me console de quitter la vie, c'est qu'il n'y a plus personne qui sache écouter. » Notre Montaigne, qui a sondé avec tant de finesse les plus profonds replis du cœur humain, soutenait que dans les écoles de son temps on négligeait trop de donner aux enfants des préceptes sur l'art difficile, comme il l'appelle lui-même, *de bien ouïr son voisin dans un dialogue.*

Il semble véritablement que cette obligation d'écouter est une loi sociale qu'on blesse pour ainsi dire sans cesse : l'inattention, l'impatience, l'air distrait, l'envie de dominer, le tort si grand de prétendre toujours avoir raison, se montrent trop souvent dans le cours de la vie ; on ne songe pas assez que l'instinct mutuel d'affections bienveillantes, ce respect qu'inspirent les uns aux autres les hommes réunis et le besoin d'être bien ensemble, doivent faire naître l'équilibre de prétentions opposées et de vanités rivales, d'où résulte un accord harmonieux, le désir de se revoir, et l'art heureux de semer la veille, les jouissances du lendemain.

Sans prétendre en aucune manière à faire l'éloge de ceux qui exercent l'art de guérir, ne peut-on point avan-

cer que les médecins, en général, savent mieux écouter que les autres hommes? Environnés de bonne heure, dans les hôpitaux et dans le monde, de toutes les douleurs de l'humanité souffrante, ils apprennent, chaque jour, à prêter une oreille attentive et à compatir aux maux de leurs semblables. De grands praticiens ont même fait de cette science d'écouter un précepte exprès que nous trouvons consigné dans leurs écrits. Hippocrate en recommandait l'étude à ses disciples. Valsava dit, en termes formels, au célèbre Morgagni : « Mon fils, je vous ai enseigné la médecine ; mais, ne l'oubliez jamais, tout l'art ne consiste pas dans les livres et l'expérience, il vous faut encore apprendre à chaque instant une infinité de détails minutieux qui ne sont rien pour le génie, qui semblent même l'exclure : je veux parler de cette patience que j'appellerais volontiers usuelle et quotidienne, de cette attention stante qui dirige l'oreille du médecin vers les interrogations sans cesse renaissantes d'un être sacré, c'est-à-dire du malade. Barthez, dans sa Science de l'homme ; Zimmermann, dans son fameux Traité sur l'expérience, tiennent le même langage. Petit, de Lyon, que la mort a enlevé trop tôt aux lettres et à la médecine, dit, en faisant l'éloge du fameux médecin de Lausanne, Tissot : « Ce peuple sentait qu'il était bon, le pauvre apprit qu'il était bienfaisant. » Aucun médecin n'écoutait ses malades avec une attention plus réfléchie, et ce ne fut peut-être qu'à elle qu'il dut les succès brillants qu'il obtint dans le traitement des maladies chroniques. Plutarque, auquel nous sommes redevables de tant de détails précieux sur la vie domestique des anciens, a composé un court traité sur *l'art de bien ouïr*, et il y recommande à un médecin de ses amis, Latzez, de bien écouter ses malades. « Car, dit-il, les bien écouter, souvent c'est les guérir ou du moins les soulager. » On connait plus d'une

preuve de cette vérité, mais nous n'en citerons qu'un exemple. Le traducteur de Virgile et de Milton, Delille, que la France vient de perdre, éprouvait, il y a quelques années, les violentes douleurs d'un accès de goutte. Il invita le docteur Portal à venir le voir. Le médecin, homme d'esprit et de sens, s'entretient d'abord avec le poëte, non de la goutte, mais des auteurs de l'antiquité ; il lui demande quelques explications sur des passages de l'*Iliade* et de l'*Énéide*. Delille n'a jamais entendu, sans un certain frémissement de joie, prononcer les noms d'Homère et de Virgile. Il traduit, il commente les morceaux dont le docteur Portal vient de lui parler ; il développe le sens et le génie qu'ils renferment avec cette clarté, cette finesse qui le caractérisent. Il récite ensuite avec enthousiasme les vers où le chantre d'Énée peint Cacus saisi, enlacé, étouffé par Hercule. Après une déclamation pleine de vie et de feu, Delille se repose quelques instants ; il est tout surpris de trouver, comme il le dit lui-même, sa douleur absente. Le médecin alors lui explique ce phénomène, et peut-être que le plaisir d'être écouté avec attention sur un sujet qu'on aime, d'en parler à son aise en présence de personnes dignes de l'entendre et de le juger, contribua beaucoup à faire disparaître la douleur.

Le médecin est donc obligé, dans certaines circonstances, en écoutant quelques-uns de ses malades, de se prêter avec complaisance à leurs goûts dominants et à la formation de tableaux qui peuvent émouvoir leur âme. Eh ! qui mérite, en effet, de la part du praticien, plus de condescendance, je dirais presque de respect, que celui qui souffre? Si le malade veut être plaint, il veut surtout être écouté : à l'entendre, personne n'a souffert comme lui, personne n'a été, comme lui, pressé par de douloureux aiguillons. Il accuse la nature entière ; le temps, pour l'accabler, ne

vole plus, il se traîne avec lenteur sur de longues minutes et d'éternelles heures. Dans le récit des maux que l'homme malade éprouve, il n'oublie aucune circonstance, il s'appesantit sur tous les mots, et ceux qui connaissent le cœur humain et toutes les chimères dont aiment à se repaître les malades, ne sont point étonnés que celui dont parle Molière regrette aussi vivement d'avoir oublié de demander à son médecin s'il devait se promener en long ou en large. Le malade, en effet, observe tout, craint toujours un malentendu, redoute une méprise, compte les incidents de point en point, entre sans miséricorde dans tous les détails, et se fait centre unique de toutes les affections. On ne voit que soi quand on souffre ; alors nous comparons, nous rapportons tout à nous-mêmes. L'art de raconter les choses en substance n'est point un art à l'usage d'un malade ; il est tour à tour égoïste, curieux, défiant, flatteur, susceptible, ombrageux ; parler de ses souffrances est son premier besoin, sa suprême loi. O vous qui l'écoutez, gardez-vous de l'interrompre et de le troubler dans cette jouissance, quelquefois l'unique pour lui ! Quelle joie il goûte quand il peut, en présence de son médecin, s'étendre complaisamment sur l'origine et les causes de son mal, qu'il croit souvent connaître si bien ! O combien d'expédients n'imagine-t-il pas pour vous forcer à l'entendre ! L'oreille au guet, l'esprit tendu, il tourne autour de chaque phrase, double sans pitié la longueur du texte par la longueur du commentaire. Le moi est toujours dans sa bouche ; sa conversation est un miroir qui représente toujours sa figure ; il est enfin de sa vie, de ses pensées, de ses rêves, perpétuellement le citateur, le sujet et le journal. Pour la plupart des hommes, ce personnage serait insupportable ; mais à côté de son médecin, il a droit à tous les égards, puisqu'il est malade.

Tous ces traits que nous venons de rassembler pour composer un tableau pourraient-ils étonner ceux qui, par état, sont habitués à juger des effets de la douleur? N'amène-t-elle pas avec elle l'inquiétude, l'impatience, la morosité, le désir d'occuper de soi, la crainte, la terreur, le délire, la perte de toute espérance, l'oubli cruel de tout ce que le cœur sait aimer? J'ai connu un malade qui, jusque dans ses rêves, rêvait encore qu'il souffrait. Ils sont donc tous dignes de compassion et de bienveillance : qui les écoute avec aménité fait toujours à leurs maux une diversion salutaire. L'homme sensible se plaît à les voir : cela ne suffit point; on doit encore se plaire à les entendre. Ah ! si c'est un vieillard qui vient réclamer vos soins, songez qu'il est au terme d'une longue et pénible carrière. Permettez-lui d'épancher son âme dans la vôtre ; en rejetant ses regards en arrière, vers les jours brillants de son enfance, de vous parler longuement; car il aime à discourir de ses travaux, de ses premiers succès, et des lieux qui l'ont vu naître, et du présent qu'il ne peut louer, et du passé qu'il regrette. Écoutez aussi avec cet air d'intérêt qui produit la consolante espérance, cette mère affligée qui remet en vos mains ce qu'elle a de plus cher au monde. Voyez comme tout est pour elle, crainte, danger ou souffrance. Ses yeux, en vous parlant, interrogent vos yeux ; elle interprète votre air, elle sonde votre langage. Vous veniez pour parler peut-être, il faut vous résoudre à écouter. L'amour maternel, le plus noble et le plus pur de tous les sentiments qui viennent du cœur, inspire toujours des récits prolixes. Quand il s'agit d'un fils, une mère a tant de choses à dire ! Au risque de fatiguer votre attention, elle se complaît à conter encore ce qu'elle a déjà raconté ; elle craint d'oublier la plus légère circonstance, les détails les plus minutieux ; un mot terminait son récit, un

mot le renouvelle. Mais que ne doit-on point pardonner à ceux qui craignent et qui souffrent, à ceux sur qui la douleur semble épuiser ses traits les plus aigus? Certes ils ont le droit d'oublier que peu dit beaucoup à qui sait écouter; que l'art d'être exact engendre quelquefois l'ennui, et qu'en disant moins, souvent on dit mieux.

J. M. CAILLAU.

L'ALLAITEMENT MATERNEL.

TRADUCTION DU PREMIER CHAPITRE DES NUITS ATTIQUES D'AULU-GELLE. Liv. 12.

Un jour, en ma présence, on vint annoncer au philosophe Favorinus que la femme d'un sénateur admis au nombre de ses élèves venait d'accoucher d'un fils. « Allons, me dit Favorinus, voir l'enfant et féliciter son père. »

Nous arrivons et nous entrons ensemble chez le sénateur, dont la famille était comptée parmi les plus illustres... D'abord Favorinus embrasse l'époux, le félicite, demande, avec l'expression de l'intérêt et de la sollicitude, si l'accouchement s'est promptement terminé, ou si les douleurs de l'enfantement se sont longuement prolongées.

Lorsque le sénateur eut répondu à ces différentes questions, Favorinus mit plus de détail et d'abandon dans son entretien. « Je ne doute point, dit-il à son disciple, que votre épouse n'allaite son fils. » Mais la mère de la jeune femme répondit qu'il fallait ménager la santé de sa

fille, et qu'une nourrice déjà retenue et préparée devait la soustraire à l'ennui et aux soins pénibles de l'allaitement.

Alors Favorinus : « Femme, dites-moi, je vous prie, est-on entièrement la mère de son enfant, en suivant la conduite que vous conseillez? Mettre au jour un fils et l'exiler ensuite ; le repousser loin du sein maternel, c'est outrager la nature, c'est ne remplir qu'à demi les devoirs sacrés de la maternité.

« Une femme porte, nourrit de son propre sang un être qu'elle ne voit point encore, et le chasse, lui refuse son lait lorsqu'elle jouit du bonheur de le voir, lorsque son fils, plus vivant et déjà compté parmi les hommes, réclame les soins et la tendresse de sa mère! Pensez-vous donc que le sein de la femme n'est pas destiné pour nourrir l'enfant, et le regarderiez-vous comme un ornement stérile, une beauté sans résultats?

« Ainsi, pour conserver leurs charmes, les dames romaines osent tarir, avec danger, les premières sources où le nouveau-né doit puiser la vie!

« Mais, direz-vous, qu'importe que l'enfant soit allaité par sa mère ou par une autre nourrice? Ah! que vous savez mal observer les actes et les lois de la nature!

« Le sang qu'elle employait pour le développement du germe, vous le méconnaissez dans les mamelles, parce qu'il a changé de couleur, et vous n'apercevez pas que, dès l'approche de l'accouchement, ce sang est déjà porté dans le sein de la mère, afin que l'enfant y trouve, aussitôt après sa naissance, un aliment auquel il est déjà accoutumé. De plus, si, dès la conception, le père donne une primitive empreinte au moral et au physique de son enfant, pourquoi la mère, à son tour, n'aurait-elle point, par l'allaitement, l'influence la plus active et la mieux prononcée?

« Ces effets, ces modifications importantes que produit l'allaitement s'observent chez les animaux comme dans l'homme. Si la jeune brebis est nourrie du lait de la chèvre, sa laine devient plus dure, et la toison de la chèvre devient plus souple et s'adoucit par l'influence de la brebis qui lui donne son lait. Les plantes elles-mêmes ne préfèrent-elles pas un sol particulier, ne paraissent-elles pas adopter une patrie? Souvent un arbre qui brillait de tout l'éclat de la vie et de la santé, se dessèche et meurt si on l'arrache de la terre natale pour le transporter dans une terre étrangère. »

« Quel mal ne ferez-vous donc pas au rejeton d'une famille illustre, si, par l'influence d'un aliment dégénéré et impur, vous dégradez à la fois son corps et son esprit ? Quelles altérations profondes, quelles déformations n'auront pas lieu, si la nourrice est une vile esclave, ou, comme il arrive si souvent, une femme aussi repoussante par ses formes physiques que par les vices de son âme? Cependant, on choisit à peine ; on accepte la première mercenaire dont les mamelles sont remplies de lait, et l'enfant se trouve exposé à la double contagion de la dépravation morale et des difformités de sa nourrice. Alors si, sous aucun rapport, les enfants ne ressemblent à leurs parents, devons-nous en être surpris, puisqu'ils reçoivent, avec un lait étranger, des formes et un caractère dont le type se chercherait en vain dans leur famille.

« Mais si tous ces motifs ne sont point encore assez puissants, que la mère qui veut éloigner son fils et le confier aux soins d'une étrangère, pense, au moins, qu'elle use et détruit pour jamais les nœuds sacrés d'amour et de tendresse qui unissent l'enfant à ses parents lorsque les lois de la nature n'ont pas été violées.

« En effet, lorsqu'un enfant n'est plus près de sa mère,

la tendresse maternelle décroît insensiblement, le murmure d'une inquiétante sollicitude se fait à peine entendre, et si la mort venait moissonner l'enfant dans son exil, la mère serait peut-être plus prompte à se consoler que la nourrice.

« L'enfant, de son côté, fait de celle qui le nourrit l'objet de ses premières affections; et n'ayant pas besoin de la mère qui le délaisse, il ne sait ni la désirer, ni la chérir.

« Ainsi, par l'oubli et le mépris des devoirs de la maternité, la tendresse et la piété filiale sont étouffées, et on met à leur place des sentiments factices que déterminent l'usage et l'opinion. »

J. L. MOREAU.

RELATIONS DE LA MÉDECINE AVEC LA MORALE.

On commence à reconnaître aujourd'hui que la médecine et la morale sont deux branches de la même science, qui, réunies, composent *la science de l'homme*. L'une et l'autre reposent sur une base commune : sur la connaissance physique de la nature humaine. C'est dans la physiologie qu'elles doivent chercher la solution de tous leurs problèmes, le point d'appui de toutes leurs vérités spéculatives et pratiques. De la sensibilité physique, ou de l'organisation qui la détermine et la modifie, découlent, en effet, les idées, les sentiments, les passions, les vertus et les vices. Les mouvements, désordonnés ou réguliers de haine, ont la même source que les maladies ou la santé du corps : cette

véritable source de la morale est dans l'organisation humaine, dont dépendent et notre faculté et notre manière de sentir. Là, sont écrits en caractères ineffaçables, des mains même de la nature, ces principes éternels, seul fondement solide de nos droits et de nos devoirs. L'égalité, la liberté, la vertu, le bonheur, enchaînés étroitement l'un à l'autre, se confondent, en quelque sorte, avec notre existence. L'oppression, les préférences iniques, le vice, le malheur, également inséparables et liés, comme dans un invincible et fatal système, dépendent toujours d'atteintes évidentes et directes portées à notre nature, de la subversion des rapports qu'établit entre l'homme et ses semblables leur commune organisation.

Au bon usage de nos facultés, au respect de cette voix intérieure, qui parle toujours assez haut quand on veut l'entendre ; à l'observation scrupuleuse et réfléchie de cette direction spontanée que prennent, sur les objets les plus simples, nos impulsions natives immédiates ; en un mot, à l'habitude de l'attention et de la réflexion sur soi-même et sur les autres, sur ses propres sensations et sur leurs objets, se lient les sentiments généreux, les idées grandes et les idées justes, la raison et la vertu. Au mépris de cette voix, véritablement divine ; à l'abus des dons de la nature ; à l'oubli stupide des lois éternelles qui régissent et l'univers et nous-mêmes, tiennent aussi toutes les erreurs, tous les vices, tous les forfaits. Il est important, il est nécessaire de faire sentir ce rapport constant des différents états physiques avec les différents états moraux. C'est en montrant comment les sensations s'aiguisent ou s'émoussent ; comment les idées s'élèvent et s'agrandissent, ou rampent et s'éteignent ; comment les passions naissent, se développent, acquièrent une énergie qui renverse tous les obstacles, ou restent dans l'engourdissement, ou y retombent,

après en être sortis par quelques secousses impuissantes, et se glacent sans retour ; c'est en saisissant, pour ainsi dire, toutes ces rênes invisibles de la nature humaine, qu'on peut se flatter de la conduire, par des routes sûres, vers le bonheur : c'est par ce moyen que, non-seulement on transforme sans peine le bon sens en habitude, la morale en besoin, mais qu'on peut agrandir toutes les facultés de l'homme, épurer et multiplier toutes ses jouissances, et satisfaire, sur des objets réels, cet instinct inquiet qui l'entraîne sans cesse hors de lui-même, ce désir insatiable d'impressions nouvelles, qu'effrayent les bornes de l'espace et de la durée. C'est ainsi que dans son étroite et courte existence, l'idée et la certitude d'un perfectionnement, toujours progressif, toujours illimité, peuvent lui faire embrasser, en quelque sorte, l'infini.

La nécessité de chercher, dans la connaissance de l'homme physique, les moyens de diriger et de perfectionner la nature humaine devient évidente par la considération des rapports qui lient au développement de certains organes la formation, souvent presque subite, de certains penchants et du genre d'idées qui s'y rapportent ; par l'étude approfondie des effets moraux de certaines habitudes de régime, de certaines maladies, de certaines dispositions primitives de l'organisation, ou de certains états accidentels du système vivant.

Voyez cet enfant, que la légèreté de ses goûts fait passer rapidement par toutes les impressions, qu'elle emporte sans cesse d'objets en objets : ses mœurs incertaines, ses idées vives, mais sans suite, ne sont-elles pas, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'image fidèle de la manière dont la nature ébauche en lui la vie ? de ces digestions promptes, mais imparfaites ? de ce pouls vif, inégal, irrégulier ? L'empreinte de l'enfance physique ne se trouve-t-elle pas

dans tous les traits de l'enfance morale? et celle-ci peut-elle être modifiée par des moyens qui n'agissent point directement sur les fonctions des organes et sur la marche des mouvements vitaux?

Cet adolescent, poursuivi par une vague inquiétude, sans cesse plongé dans des rêveries sans objet, ému jusqu'aux larmes par les moindres impressions, commence à trouver dans son imagination des tableaux, et dans son cœur des penchants inconnus. En même temps que le foyer des passions s'allume dans son sein, que son âme, s'attachant à tout ce qui l'entoure, s'élance encore vers des objets ignorés, sa stature, ses traits, son air, ses regards, le son de sa voix, prennent un autre caractère; sa démarche est plus ferme, plus impétueuse, sa physionomie, presque aussi mobile, devient plus animée; ses joues se peignent rapidement d'un vif incarnat; ses yeux expriment à la fois et les désirs et l'ignorance, ou l'incertitude de leur but. C'est alors seulement que la nature le rend sensible aux accents passionnés; qu'en les faisant retentir dans son cœur, elle lui en enseigne l'art et l'usage. Ses penchants, ses idées, ses dispositions physiques, tout n'est-il pas d'accord? et les grands changements qui viennent d'en faire un être si nouveau ne dépendent-ils pas uniquement de la maturité d'un système d'organes presque inertes jusqu'alors, et qui, presque toujours, avaient à peine attiré son attention?

Peut-être cette époque a-t-elle quelque chose de plus imposant et de plus décisif encore chez les filles. Les rapports du moral avec le physique sont marqués chez elles par des traits plus légers et plus fins en apparence, mais, en effet, plus caractérisés et plus profonds. Une jeune fille, dont les organes commencent à secouer le sommeil du premier âge, ne fait pas un mouvement, ne dit pas un mot, ne lance

pas un regard qui conserve le caractère de l'enfance. Les observateurs attentifs en sont toujours frappés. De la timidité, de l'embarras, des caprices qui se déguisent vainement ; l'incertitude et le vague des regards, remplacés par une expression qui veut n'être pas aperçue, par une flamme qui éclate d'autant plus qu'elle se déguise et se voile avec plus d'effort et de soin : toutes ces circonstances réunies ne laissent aucun doute sur la révolution qui vient de s'opérer, sur cet acte important de la nature, qui présage et prépare des changements et des actes plus importants encore et plus nécessaires à l'accomplissement de son plan total. Ce sein, dont les ondulations peignent souvent les mouvements du cœur, et qui ne paraît d'abord que l'objet de doux désirs, se trouve déjà disposé, d'après les lois admirables des choses, à préparer l'aliment du nouvel être que ces mêmes désirs ont pour but d'appeler à la vie. Un système entier d'organes, foyer des penchants les plus vifs, et dont l'influence ne modifie pas seulement toute l'économie animale, mais développe, en outre, tant d'idées nouvelles, tant de sentiments moraux ignorés, n'est, pour la nature, que le moyen par lequel elle assure la durée infinie du genre humain.

Voyez également comme, dans l'âge mûr, la régularité du pouls, l'énergie constante des fonctions, l'opiniâtreté des maladies, correspondent avec des goûts plus uniformes, avec des idées plus fixes, avec des passions moins vives, mais plus profondes et plus ineffaçables.

Voyez enfin si le corps glacé du vieillard, cette circulation régulière, mais lente, ces sensations émoussées et comme enfantines, ces maladies presque toujours pituiteuses et pour lesquelles la nature semble n'oser entreprendre de crises, ne sont pas l'emblème fidèle de cet esprit tardif et sans chaleur, de ces goûts puérils et sans

énergie, de cette répugnance à former des entreprises que l'individu n'espère pas de pouvoir terminer. En un mot, l'état physique du vieillard n'est-il pas l'annonce et l'image d'une âme qui, se concentrant par degrés en elle-même, se prépare à cesser d'être, par le plus funeste de tous les sacrifices, le détachement de ses affections.

C'est d'après ces considérations qu'on peut tracer avec certitude le tableau d'une prospérité toujours croissante, dont les penseurs et les philanthropes n'ont peut-être fait encore qu'entrevoir la possibilité, sans se faire une idée complète des moyens qui doivent y conduire la race humaine.

PHILOSOPHIE. MORALE.

Nous avons déjà reconnu précédemment [1] que toutes les sciences morales doivent être fondées sur la connaissance physique de l'homme. Mais on n'aurait qu'une connaissance incomplète de l'homme physique, si l'on négligeait d'étudier les fonctions organiques qui concourent à la formation de la pensée et de la volonté, et l'influence que l'une et l'autre exercent sur l'ensemble ou sur les diverses parties du corps vivant. Ainsi, la philosophie rationnelle et la morale sont également nécessaires au médecin. Quant à la morale, comme elle s'identifie à chaque instant avec tous les détails de la médecine pratique, il semble qu'elle soit pour elle moins une compagne qu'une sœur. Les erreurs de l'imagination, ou celles des penchants et des désirs, sont évidemment la cause de presque tous

1 Voyez, page 53, relations de la médecine avec la morale.

les malheurs de l'homme. Ses maladies elles-mêmes dépendent presque toujours de ses propres erreurs ou de celles de la société, et toujours elles peuvent être aggravées par l'état déréglé du moral. Combien les jugements faux et les penchants égarés ne peuvent-ils pas troubler l'action des organes! Combien d'habitudes vicieuses n'impriment-ils pas à toutes les fonctions! Et s'il est vrai que le crime n'est souvent, comme la folie, qu'une maladie physique, combien de fois, à leur tour, les maladies ne sont-elles pas le produit ou de la folie, qui, prise en général, peut porter le désordre dans tous les mouvements vitaux, ou du crime, qui, véritablement, n'est qu'une de ses variétés!

Malheur, sans doute, au médecin qui n'a point appris à lire dans le cœur de l'homme, aussi bien qu'à reconnaître l'état fébrile! qui, soignant un corps malade, ne sait pas distinguer dans les traits, dans les regards, dans les paroles, les signes d'un esprit en désordre ou d'un cœur blessé! Comment pourrait-il saisir le vrai caractère de ces maladies qui se cachent sous les affections morales? de ces altérations morales qui présentent tout l'aspect de certaines maladies? Comment rendrait-il le calme à cet esprit agité, à cette âme consumée d'une mélancolie intarissable, s'il ignore quelles lésions organiques peuvent occasionner ces désordres moraux? à quels désordres des fonctions ils sont liés? Comment pourrait-il ranimer la flamme de la vie dans un corps défaillant, ou dévoré par les angoisses, s'il ignore quelles peines il est nécessaire d'assoupir avant tout, quelles chimères il faut dissiper?

Sans doute c'est au médecin qu'il appartient de porter près du malade, couché sur le lit de douleur, les plus douces et les plus sages consolations ; c'est lui qui peut pénétrer le plus avant dans la confiance de l'infortune et de la faiblesse ; c'est lui, par conséquent, qui peut verser sur

leurs plaies le baume le plus salutaire. Mais, par la même raison, c'est à lui qu'il n'est pas permis d'ignorer la nature et la destinée des malheureux et trop faibles humains : il ne lui est pas permis d'être sans pitié pour des misères ou pour des erreurs qui peuvent devenir si facilement le partage de chacun; de n'être pas indulgent et bon, autant que circonspect et raisonnable. Tout autre peut haïr les vices, être révolté des folies ; mais le médecin, du moins, s'il sait voir et juger, s'il a du bon sens, s'il est équitable, ne peut que plaindre les uns et les autres ; il ne peut que redoubler de zèle pour les créatures dégradées, pour ces malades qui doivent d'autant plus exciter sa compassion qu'ils méconnaissent davantage leur malheureux état.

Qui n'a pas vu des infortunés, victimes des passions funestes, se traîner languissamment vers la tombe, en demandant plutôt quelques signes d'intérêt que la vie ? Qui n'a pas eu l'occasion d'observer les agitations cruelles de ces imaginations effarouchées, qui se tourmentent au milieu de leurs propres fantômes, mêlent quelquefois à ce délire les sentiments de la plus sublime vertu ? Est-il de plus douce jouissance que d'apaiser ces douleurs sans motif, ces terreurs sans objet ? de faire entendre la voix de la raison au sein de tant de perplexités ? Les êtres chez qui la faculté de sentir et de compatir est portée au plus haut degré (et ceux-là même sont les plus voisins de tous ces écarts) ne méritent-ils pas un intérêt particulier de la part d'un médecin vertueux et sensible ? Quiconque n'est point étranger aux sentiments qui constituent véritablement l'homme, pourrait-il n'être pas profondément ému des douleurs de ceux qui n'ont jamais eux-mêmes vu la douleur sans vouloir la secourir ? Pourrait-il ne pas prodiguer les soins les plus affectueux à ceux qui ne vivent que par leurs affections ?

III.

PORTRAITS ET PARALLÈLES

BIOGRAPHIE.

HIPPOCRATE, OU LE VRAI MÉDECIN.

Hippocrate naquit dans l'île de Cos, la première année de la quatre-vingtième olympiade. Il était de la famille des Asclépiades, qui, depuis plusieurs siècles, conserve la doctrine d'Esculape, auquel elle rapporte son origine. Elle a formé trois écoles, établies, l'une à Rhodes, la seconde à Gnide, la troisième à Cos. Il reçut de son père Héraclide les éléments des sciences, et convaincu bientôt que, pour connaître l'essence de chaque corps en particulier, il faudrait remonter aux principes constitutifs de l'univers, il s'appliqua tellement à la physique générale, qu'il tient un rang honorable parmi ceux qui s'y sont le plus distingués.

Les intérêts de la médecine se trouvaient alors entre les mains de deux classes d'hommes qui travaillaient, à l'insu l'une de l'autre, à lui ménager un triomphe éclatant : d'un côté, les philosophes ne pouvaient s'occuper du système général de la nature, sans laisser tomber quelques regards sur le corps humain, sans assigner à certaines causes les vicissitudes qu'il éprouve souvent ; d'un autre côté, les descendants d'Esculape traitaient les maladies suivant des règles confirmées par de nombreuses guérisons, et leurs

trois écoles se félicitaient à l'envi de plusieurs excellentes découvertes. Les philosophes discouraient, les Asclépiades agissaient. Hippocrate, enrichi des connaissances des uns et des autres, conçut une de ces grandes et importantes idées qui servent d'époque à l'histoire du génie : ce fut d'éclairer l'expérience par le raisonnement, et de rectifier la théorie par la pratique. Dans cette théorie, néanmoins, il n'admit que les principes relatifs aux divers phénomènes que présente le corps humain, considéré dans les rapports de maladie et de santé.

A la faveur de cette méthode, l'art, élevé à la dignité de la science, marcha d'un pas plus ferme dans la route qui venait de s'ouvrir, et Hippocrate acheva paisiblement une révolution qui a changé la face de la médecine.

Ni l'amour du gain, ni le désir de la célébrité, n'animèrent ses travaux. On ne vit jamais dans son âme qu'un sentiment, l'amour du bien ; et, dans le cours de sa longue vie, qu'un seul fait, le soulagement des malades.

Il a laissé plusieurs ouvrages. Les uns ne sont que les journaux des maladies qu'il avait suivies ; les autres contiennent les résultats de son expérience et de celle des siècles antérieurs ; d'autres, enfin, traitent des devoirs du médecin, et de plusieurs parties de la médecine ou de la physique : tous doivent être médités avec attention, parce que l'auteur se contente souvent d'y jeter les semences de sa doctrine, et que son style est toujours concis ; mais il dit beaucoup de choses en peu de mots, ne s'écarte jamais de son but, et, pendant qu'il y court, il laisse sur sa route des traces de lumière plus ou moins aperçues, suivant que le lecteur est plus ou moins éclairé. C'était la méthode des anciens philosophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves que de s'appesantir sur des idées communes.

Ce grand homme s'est peint dans ses écrits. Rien de si touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ses malheurs et de ses fautes. Ici, vous lisez les listes de ses malades qu'il avait traités pendant une épidémie, et dont la plupart étaient morts entre ses bras; là, vous le verrez auprès d'un Thessalien blessé d'un coup de pierre à la tête. Il ne s'aperçut pas d'abord qu'il fallait recourir à la voie du trépan. Des signes funestes l'avertirent enfin de sa méprise. L'opération fut faite le quinzième jour, et le malade mourut le lendemain. C'est de lui-même que l'on tient ces aveux; c'est lui qui, supérieur à toute espèce d'amour-propre, voulut que ses erreurs mêmes fussent des leçons.

Peu content d'avoir consacré ses jours au soulagement des malheureux, et déposé dans ses écrits les principes d'une science dont il fut le créateur, il laissa, pour l'instruction du médecin, des règles importantes et précieuses.

« Voulez-vous, dit-il, former un élève, assurez-vous lentement de sa vocation. A-t-il reçu de la nature un discernement exquis, un jugement sain, un caractère mêlé de douceur et de fermeté, le goût du travail, et du penchant pour les choses honnêtes, concevez des espérances; souffre-t-il des souffrances des autres, son âme compatissante aime-t-elle à s'attendrir sur les maux de l'humanité, concluez-en qu'il se passionnera pour un art qui apprend à secourir l'humanité.

« Quand vous l'adoptâtes pour disciple, ajoute-t-il, il jura de conserver dans ses mœurs et dans ses fonctions une pureté inaltérable. Qu'il ne se contente pas d'en avoir fait le serment. Sans les vertus de son état, il n'en remplira jamais les devoirs. Quelles sont ces vertus? Je n'en excepte presque aucune, puisque son ministère a cela

d'honorable, qu'il exige presque toutes les qualités de l'esprit et du cœur; et, en effet, si l'on n'était assuré de sa discrétion et de sa sagesse, quel chef de famille ne craindrait pas, en l'appelant, d'introduire un espion ou un intrigant dans sa maison, un corrupteur auprès de sa femme et de ses filles? Comment compter sur son humanité, s'il n'aborde ses malades qu'avec une gaieté révoltante, ou qu'avec une humeur brusque ou chagrine? sur sa fermeté, si, par une servile adulation, il ménage leur dégoût et cède à leurs caprices? sur sa prudence, si, toujours occupé de sa parure, toujours couvert d'essences et d'habits magnifiques, on le voit errer de ville en ville, pour y promener en faveur de son art des discours étayés du témoignage des poëtes? sur ses lumières, si, outre cette justice générale que l'honnête homme observe à l'égard de tout le monde, il ne possède pas celle que le sage exerce sur lui-même, et qui lui apprend qu'au milieu du plus grand savoir se trouve encore plus de disette que d'abondance? sur ses intentions, s'il est dominé par un fol orgueil et par cette basse envie qui ne fut jamais le partage de l'homme supérieur; si, sacrifiant toutes les considérations à sa fortune, il ne se dévoue qu'au service des gens riches; si, autorisé par l'usage à régler ses honoraires dès le commencement de la maladie, il s'obstine à terminer le marché quoique le malade empire d'un moment à l'autre?

« Ces vices et ces défauts caractérisent surtout ces hommes ignorants et présomptueux qui dégradent le plus noble des arts, en trafiquant de la vie et de la mort des hommes; imposteurs d'autant plus dangereux que les lois ne sauraient les atteindre, et que l'ignominie ne peut les humilier.

« Quel est donc le médecin qui honore sa profession? celui qui a mérité l'estime publique par un savoir profond,

une longue expérience, une exacte probité et une vie sans reproche; celui aux yeux duquel tous les malheureux sont égaux, comme tous les hommes le sont aux yeux de la Divinité; qui accourt avec empressement à leur voix sans acception des personnes, leur parle avec douceur, les écoute avec attention, supporte leurs impatiences, et leur inspire cette confiance qui suffit quelquefois pour les rendre à la vie; qui, pénétré de leurs maux, en étudie avec opiniâtreté la cause et les progrès, n'est jamais troublé par des incidents imprévus, se fait un devoir d'appeler, au besoin, quelques-uns de ses confrères pour s'éclairer de leurs conseils; celui enfin qui, après avoir lutté de toutes ses forces contre la maladie, est heureux et modeste dans le succès, et peut, du moins, se féliciter dans les revers d'avoir suspendu des douleurs et donné des consolations. »

Tel est le médecin-philosophe qu'Hippocrate comparait à un dieu, sans s'apercevoir qu'il le retraçait en lui-même. Les médecins le regarderont toujours comme le premier et le plus habile de leurs législateurs; et sa doctrine, adoptée de toutes les nations, opérera encore des milliers de guérisons après des milliers d'années. Les plus vastes empires ne pourront pas disputer à la petite île de Cos la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité; et, aux yeux des sages, les noms des plus grands conquérants s'abaisseront devant celui d'Hippocrate.

BARTHÉLEMY.

CARACTÈRE DE BICHAT.

Bichat ne connut d'autres excès que ceux du travail. Avec un autre genre de vie, il aurait affligé le cœur d'une

autre mère qui s'occupait incessamment de ses besoins. Son respect était trop grand pour la veuve de son ancien maître, pour madame Desault, qu'il n'avait pas quittée, dont il partageait la demeure et la vie domestique, et qui recueillit son dernier soupir.

Bien que l'orgueil et la présomption ne soient jamais excusables, on les tolère, on les comprend jusqu'à un certain point chez les hommes supérieurs. Ces sentiments, contre lesquels il est peut-être bien difficile de se prémunir, ils étaient complétement étrangers à Bichat. Jamais il ne parlait de lui. Il s'occupait à peine du sort d'un ouvrage qu'il avait terminé, de l'impression que cet ouvrage avait pu faire naître ; et quand en sa présence des conversations s'engageaient à ce sujet, avec quelle bonhomie, quelle urbanité, il entendait les observations critiques qui lui étaient présentées ; avec quelle simplicité il défendait ses vues, ses opinions ! Et pourtant il avait la confiance de ses forces, mais il fallait la deviner ; du moins la voyait-on percer dans les communications intimes, au milieu d'un entretien plaisant et sans objet, plutôt qu'elle n'éclatait au grand jour et dans de graves circonstances. « J'irai loin, je crois, » me dit-il un jour. Nous étions en tête-à-tête. C'est la seule fois que, dans nos si longs rapports, de telles paroles soient sorties de sa bouche.

A l'époque où vivait Bichat, époque qui fut si féconde en hommes remarquables et en grandes choses, il n'y avait point cette ardeur à faire parler de soi; on ne connaissait guère non plus, j'en conviens, cet amour pour la polémique scientifique qui imprime à notre temps, il faut le dire, un triste caractère [12]. Les hommes travaillaient pour la science bien plus que dans leur intérêt personnel, et sans songer beaucoup à la fortune. En eût-il été autrement, Bichat serait resté pur de tout sentiment haineux et de tout penchant à la récrimi-

nation. La preuve en est dans sa belle conduite lors d'une critique qui fut faite de son *Traité des membranes*. C'était la critique la plus acerbe, la plus injuste, j'ai presque dit la plus injurieuse, la plus malintentionnée. Elle s'adressait à Bichat lui-même presque autant qu'à son livre, et cependant l'auteur de cette critique, qui excita l'indignation générale, avait avec Bichat des relations scientifiques ; il en avait reçu des témoignages d'amitié ; tous deux étaient originaires du même département : l'un était de Belley, l'autre de Poncin, et cet Aristarque si sévère, si injuste, était l'auteur des *Nouveaux éléments de physiologie*, qui, à chaque édition nouvelle, se sont agrandis, et jusqu'à un certain point perfectionnés ou enrichis, mais silencieusement, de tout ce que Bichat avait introduit de nouveau dans la science.

Bichat se tait, ne se plaint en aucune manière de cette agression qu'il ne prévoyait pas, de cet oubli des saints devoirs de l'amitié. Il prépare ses *Recherches physiologiques* sur la vie et la mort, attend la publication de cet ouvrage, et, pour toute vengeance ou pour toute réponse à ce qui avait été écrit contre lui, consigne dans la préface ces belles et simples paroles, qu'on lit encore sans doute maintenant sans en bien saisir le sens et l'application.

« J'ai reproduit avec beaucoup d'extension quelques divisions déjà énoncées dans mon *Traité des membranes*, et je les ai reproduites comme étant de moi, quoiqu'on les ait attribuées à Buffon, à Bordeu, à Grimaud. Ces auteurs sont si connus, que j'ai cru inutile de relever l'inexactitude des citations critiques. C'est ainsi que je n'ai point essayé de dissiper des doutes mis en avant sur quelques faits anatomiques que j'ai publiés. Je renvoie à l'inspection cadavérique ceux à qui on a fait naître ces doutes. Quant à ceux qui les ont fait naître, cette inspection leur est inu-

tile; ils ne peuvent avoir oublié que j'ai disséqué avec eux, et que je leur ai montré ce qu'ils me reprochent de croire avoir trouvé et de n'établir que sur des conjectures. »

Une telle conduite n'est-elle pas significative du plus noble caractère?

Ce qu'on ne saurait trop priser dans la vie d'un homme, c'est la constance en amitié, c'est le sentiment de reconnaissance; Bichat possédait l'un et l'autre à un haut degré. Dans la maladie qui a terminé si promptement ses jours, maladie dont on n'a pas bien connu dans le temps certaines circonstances : c'était la fièvre ataxique d'alors la plus violente; presque dès le début, Bichat désira qu'un médecin fût appelé près de lui : il en eut deux, Corvisart et M. Lepreux, qui était son chef à l'Hôtel-Dieu. Sa confiance eût été en Pinel, dont l'esprit se rapprochait tant du sien, dont la science lui plaisait, et qu'il considérait comme le plus éminent d'alors en médecine pratique comme en médecine philosophique. Telle était du moins sa conviction profonde. «Si jamais je tombais malade un peu gravement, m'avait-il dit cent fois, je voudrais que ce fût M. Pinel qui me traitât.» Mais il vivait plus avec Corvisart qu'avec Pinel; mais Corvisart avait été l'ami intime de Desault, qui, sous quelques rapports, avait formé Bichat, et Bichat lui-même en recevait de grands témoignages d'intérêt. Mais une commensalité fréquente existait entre Corvisart, la veuve de Desault et Bichat, et malheureusement, faut-il le dire, il y avait incompatibilité d'humeur et de vues médicales entre Corvisart et Pinel : on ne pouvait pas invoquer leur concours; il fallait opter entre les deux, et Bichat, étant tombé malade, n'hésita pas : la conviction de l'esprit fut sacrifiée aux sentiments du cœur; les devoirs imposés par l'amitié dirigèrent Bichat. Ce fut Corvisart qui fut appelé près de lui, Corvisart, dont on

n'eut d'ailleurs qu'à admirer la tendre sollicitude et le dévouement.....

La nature avait merveilleusement associé chez Bichat le plus heureux caractère, les plus nobles qualités de l'âme à une des plus belles intelligences qui puissent être. C'était un homme bon par excellence : il était doux, affectueux, expansif, simple dans son ton, dans ses manières, sans vanité, sans orgueil aucun comme sans envie.

Roux.

SABATIER.

On pourrait dire de Sabatier ce qu'on a dit de l'orateur Thomas, qu'il travailla toute sa vie à sa statue. Le jour où il vint nous faire don du dernier fruit de ses méditations, de la nouvelle édition de son *Traité de chirurgie*, il vit son buste placé dans notre salle principale, vis-à-vis son portrait en grand costume, qui y était exposé depuis quelque temps, et que lui seul avait été étonné d'y trouver. C'était, en quelque façon, assister à son apothéose ; c'était être témoin, au déclin de ses jours, de l'espèce de culte qui l'attendait après sa mort. Nos soins pieux, nos attentions filiales, nos acclamations, nos actions de grâces, devancèrent pour lui le langage de la postérité. Hélas ! en acquittant une dette si sacrée, nous ne prévoyions point que l'ombre du trépas dût sitôt encore obscurcir la couronne que nous posions sur sa tête patriarcale.

Cette tête était la plus belle partie de lui-même : droite, sur un corps de moyenne taille, mais régulier, que l'âge

n'avait pu courber, elle rappelait ces modèles antiques que le ciseau grec nous a transmis ; ses yeux vifs quoique un peu enfoncés sous un sourcil saillant, n'avaient eu que très-tard besoin des secours de l'optique ; son front était large et découvert ; l'ensemble des traits, sans être beau, avait de la noblesse et de la dignité ; il annonçait la sérénité de l'âme et le recueillement de l'esprit : on n'y remarquait pas l'empreinte de ce génie bouillant qui rendit Lecat, Hunter, Louis, si célèbres et si malheureux ; il montrait plutôt le calme imperturbable de Fontenelle, auquel Sabatier ressemblait sous tant d'autres rapports.

Tout en lui retraçait cet ordre, cette propreté qu'il a portée jusque dans ses écrits : il avait les formes et l'urbanité des grands de son temps, auprès desquels il avait été si souvent appelé ; sa démarche était grave, sa conversation spirituelle et attachante, son langage pur et facile, son abord réservé, mais plein de bienveillance. Il régnait dans toute sa personne quelque chose de si distingué, de si soigné, qu'on aimait à le voir, et que le respect et l'admiration l'accompagnaient partout.

Son émulation ne fut jamais que ce sentiment louable et généreux qui, sans étouffer le plaisir de voir de belles actions, inspire le désir de les imiter, et souvent donne la force de les surpasser.

Sa modestie tenait à cette connaissance de soi-même qui rappelle à l'homme de mérite qu'il sait encore trop peu en comparaison de ce qu'il devrait savoir, et le met toujours en garde contre les piéges que l'orgueil tend à l'ignorance.

Sa politesse pouvait être étudiée, ou, du moins, appartenir autant aux manières qu'au sentiment ; mais il ne connut jamais les malins vouloirs de l'envie, ni les dépits jaloux de la rivalité : seulement, il s'était de bonne heure

aperçu qu'on risque bien moins à donner quelques louanges, quoique peu méritées, qu'à hasarder la critique même la plus juste et la plus indulgente.

Les étrangers qui allaient le voir, non pour dire qu'ils l'avaient vu, mais pour connaître et saluer le savant que la renommée leur avait désigné avant de sortir de leur pays, ne s'en séparaient qu'à regret, tant il avait adroitement flatté en eux l'amour-propre national, et su louer leurs ouvrages ou ceux de leurs compatriotes, sans souffrir qu'ils lui parlassent même des siens.

Combien il leur paraissait vénérable dans cet auguste conservatoire où sont rassemblés et les monuments vivants de la guerre et les trophées glorieux de la victoire! Au milieu de ces braves émérites, de ces vétérans, dont les nobles cicatrices attestent la valeur et les services, émerite et vétéran lui-même d'une profession non moins honorable, ses cheveux blancs leur rappelaient de nombreuses conquêtes sur la mort et une courageuse persévérance dans de longs et utiles travaux. Ils croyaient reconnaître son ouvrage dans chacun des anciens guerriers qu'ils rencontraient. En effet, si ceux-ci avaient eu le bonheur de survivre à de dangereuses blessures, n'étaient-ils pas en partie redevables de ce bienfait aux secours que ses leçons et ses écrits avaient perfectionnés?

Il ne lui restait plus qu'à consacrer à un noble repos les dernières années de sa vie, que ses enfants des deux lits et son épouse se disputaient le plaisir d'embellir et de rendre heureuses; mais quand il se livrait avec le plus de satisfaction à ce riant projet, déjà la mort étendait sur lui son invisible bras; et les apprêts de ces promenades, de ces parties champêtres, dont il aimait tant à s'occuper, n'étaient plus que le sinistre présage de ce voyage sans retour dans un monde sans fin, auquel la nature a indistinc-

tement condamné et ceux qui l'ont honorée par leurs vertus et ceux qui l'ont outragée par leurs vices.

Sabatier fut attaqué, dans les premiers jours de juin 1811, d'une fièvre qui, dès son début, donna de justes alarmes à ses médecins, à ses amis, à sa famille. Un moment on crut que la science, dirigée par d'habiles mains, triompherait de la maladie et de l'âge. Vain espoir! l'une était mortelle, et l'autre avait usé les ressorts de la vie.

L'art de guérir est pour celui qui l'étudie un long apprentissage de la mort; il lui rappelle sans cesse que sous le ciel tout se succède, tout périt, tout se renouvelle; il lui enseigne à humilier sa pensée devant cette terrible vérité, et à se préparer lui-même à subir à son tour cette inévitable loi.

Sabatier ne brava point le trépas; il l'attendit sans le craindre, toujours conservant quelques lueurs de cette espérance qui est chez l'homme ce qui meurt le dernier, et s'affectant moins de la nécessité de quitter la vie que de la dégradation physique qui ouvrait lentement la tombe sous ses pas.

On venait de le rappeler d'une longue syncope, dont son fils éploré avait été le triste témoin. « Profitez, lui dit-il, mon fils, de cette dernière leçon, et que ce soit encore votre père qui vous apprenne à mourir. »

Le baron Percy.

DESAULT ET SABATIER.

Desault, génie inculte et sublime, s'était, sans guide et

sans modèle, élancé comme un géant dans la carrière; chaque jour il y imprimait des pas rapides, profonds et inégaux.

Sabatier, esprit orné et réfléchi, s'y était présenté au milieu des bons exemples ; il avait cherché les vestiges de ses prédécesseurs, et il y laissait à son tour des traces mesurées, durables et régulières.

L'un avait élevé une sorte de culte dont il s'était fait le prophète; il faisait passer dans l'âme de ses nombreux sectateurs cette chaleur, ce fanatisme qui dévorent la science, et dont il était lui-même dévoré ; il brisait devant lui les barrières qui gênaient son indépendance ; forçait la confiance lors même que la raison et l'expérience lui résistaient, et, toujours impatient de se frayer de nouvelles routes, il découvrait, comme par inspiration, les vérités les plus étonnantes, auxquelles, à son insu, se mêlaient quelquefois les erreurs les plus singulières.

L'autre, soumis à la règle et docile aux préceptes consacrés par le temps et par l'usage, n'avait pour missionnaires de sa doctrine que des ouvrages muets et des auditeurs qu'il ne savait pas enflammer. Plus porté à perfectionner qu'à innover, il s'arrêtait aux bornes du possible ; il marchait lentement d'une vérité à l'autre, les fécondant par ses méditations, et y ajoutant de temps en temps des conceptions neuves et utiles.

Celui-là, se nourrissant de son ardeur, toujours poursuivi par le sentiment de ses forces, souvent, faute d'érudition, croyant avoir inventé lorsqu'il n'avait eu que des idées déjà connues ; avide d'attacher son nom aux méthodes qu'il adoptait ; se faisant de quelques rivaux jaloux autant d'ennemis qu'il accablait de sa célébrité, ou qu'il épouvantait de toute la distance qu'il mettait entre eux et lui.

Celui-ci, mesurant son zèle sur ses moyens, trop versé

dans l'histoire de l'art pour perdre son temps à chercher ce qui avait déjà été découvert; moins empressé de s'attribuer des procédés utiles qu'à en conseiller l'application; prévenant ou désarmant l'envie par ses condescendances et sa modération; jouissant d'une renommée exempte d'amertume, et se mettant sans trop d'affectation à la portée de chacun de ses confrères.

S'il fallait dire quel est celui qui a imprimé le plus de mouvement et qui a donné la plus forte impulsion à la chirurgie, on ne balancerait pas à nommer Desault; mais s'il s'agissait de décider lequel des deux lui a attiré le plus de considération, peut-être prononcerait-on en faveur de Sabatier: car si une grande habileté et des talents supérieurs font rechercher le chirurgien, c'est l'heureux accord de ces qualités et d'un esprit cultivé et poli, qui donne du lustre à la chirurgie, et qui attire ces égards et ces distinctions qui, tout étrangers qu'ils paraissent à ses progrès, n'en contribuent pas moins à les hâter, en appelant dans son sein les hommes les plus propres, par leur éducation et leurs bonnes études, à la rendre florissante.

Le baron PERCY.

CARACTÈRE DE CORVISART.

Trop sincère avec lui-même pour faire sentir ses avantages, il était naturel et simple, peu affirmatif, respectant l'opinion d'autrui, ne renonçant point à la sienne, et, dans l'occasion, prenant son parti et le suivant avec fermeté.

L'envie, la médisance, les basses passions de ceux qui n'ont qu'elles au défaut de mérite, il ne les comprenait pas, et si elles se montraient à lui, il les méprisait. Voilà ce qu'il était avec ses confrères; voilà ce qu'il était dans le monde; d'ailleurs, d'une probité rigoureuse et d'une discrétion à toute épreuve, incapable de trahir le secret même d'un ennemi. Jamais homme ne fut plus fidèle à l'amitié. Il choisissait ses amis surtout parmi les hommes qu'il avait obligés, tant il croyait à la gratitude, à cette vertu qu'il possédait au plus haut point ! et soit qu'enfin il ouvrît quelquefois l'oreille à la voix secrète de sa supériorité, soit que, se donnant tout à ses amis, il voulût qu'ils se donnassent tout à lui, la vérité, cette vérité dont le culte était sa religion, la vérité veut que je déclare ici qu'environné de ses amis, il se considérait comme un chef mis à leur tête pour maintenir entre eux la discipline et l'union. Vice de cœur ? non ! mais effet nécessaire et peut-être caché d'une raison trop forte pour apercevoir et ménager de petites convenances et de petits égards. Cet homme, du reste, cet homme dont le monde avait une si fausse idée, que l'on a figuré comme un homme livré aux dissipations et aux emportements de la joie, cet homme était d'un naturel morose et mélancolique. « Le Mesrour de Voltaire, disait-« il, avait perdu l'œil qui voit le mauvais côté des choses ; « je suis borgne comme lui, mais c'est l'autre œil que j'ai « perdu. » Cette complexion triste et nébuleuse le portait à dédaigner les hommes, à mépriser les louanges et les honneurs; mais, par un retour de cet amour-propre dont la chair de l'homme est comme pétrie, les hommages des hommes, les louanges, les honneurs, il les recevait ; il les recevait, moins pour s'enivrer d'un vain encens, que pour honorer sa place et appuyer son crédit ; c'était une satisfaction, ce n'était plus un piége. Sans doute que l'ataraxie

des philosophes n'a jamais été qu'une chimère. On conçoit qu'avec les dispositions chagrines de Corvisart, il se peut qu'un mouvement d'impatience et d'humeur (eh ! qui peut s'en défendre ?) lui ait quelquefois arraché des torts, et quelquefois étouffé sa sensibilité, cette sensibilité contre les surprises de laquelle, d'ailleurs, la sévérité de sa raison le tenait en garde. Mais sa justice, qui n'était encore que sa raison, ne tardait pas à se réveiller et à le ramener, dirai-je à sa bonté, dirai-je à sa rectitude naturelle? Aussi cet homme, qui avait ressenti si longtemps les horreurs de l'indigence, n'hésitait point à soulager celle des autres, et, encore une fois, soit sensibilité, soit justice, il rendait les bienfaits qu'il avait reçus, et les rendait avec usure. Mais sa bienfaisance était cachée ; elle le serait encore, si nombre de quittances trouvées parmi ses papiers n'en avaient révélé non-seulement le secret, mais encore toute l'étendue.

Quelle étrange opposition ! Cet homme habituellement si peu expansif, cet homme naturellement si triste et si concentré, Corvisart était passionné pour Virgile, pour Voltaire, pour Molière. Il savait par cœur presque tout Virgile, Virgile, le plus pathétique et le plus harmonieux des poëtes ; et pour se délasser de ses ennuis et de ses fatigues, il lisait presque journellement les deux autres. Peut-être avait-il puisé dans le premier de ces deux écrivains, dans Voltaire, cette promptitude et cette agilité de l'esprit qui tourne si vivement autour des questions, cette subtilité qui les pénètre, les dénoue, et met à nu l'idée qui en est le fond ; ce goût pour l'ironie, en un mot, cette gymnastique prompte et souple que Corvisart portait dans la dispute, et qui, par des reparties piquantes, brusques, inattendues, lui donnait presque toujours l'avantage ; habile toutefois à faire retraite quand il ne l'avait pas. Quant à Molière,

qui jugeait de si haut la médecine, outre ce premier trait de ressemblance qu'avait avec lui Corvisart, il en eut encore un second fort singulier : le mélancolique Molière avait une gaieté intérieure qu'il jetait dans ses écrits : Corvisart, dans ses épanchements familiers avec ses amis, laissait échapper la sienne par des explosions vives, soutenues, brillantes, pleines de verve, où son esprit, jaillissant par éclairs, frappait et saisissait tout ensemble. Mais, au milieu de ces éclats, un visage nouveau venait-il à paraître, sur-le-champ tout ce feu s'éteignait : Corvisart reprenait toute la gravité de son naturel et de sa profession. Défiance des hommes? oui, sans doute : défiance, et défiance légitime, moins de leur méchanceté peut-être, que de la légèreté de leurs jugements, presque toujours faux et iniques, parce qu'ils sont précipités et superficiels.

Pour peindre des derniers traits le caractère de Corvisart, suivons-le sur un autre théâtre, dans ce palais, dans cette cour où se pressent tant de respects et tant d'obéissances. Quand il aurait eu moins de droiture et moins de fermeté naturelle, Corvisart eût bientôt compris que la faiblesse, une complaisance servile, et d'autres soins que ceux de ses devoirs, l'eussent mal soutenu dans sa place, et le sentiment de son intérêt l'eût conduit comme l'a fait celui de sa propre dignité. Libre avec le maître, mais de cette liberté qui impose le respect par celui qu'elle sait garder elle-même, il contestait avec lui, s'il était nécessaire, et cédait, non au pouvoir, mais à la vérité. Lorsqu'il fallut organiser le service médical de la cour, Corvisart n'accorda rien à la faveur ; il ne porta dans ce service que des caractères et des talents qu'il avait éprouvés ; et, chose décisive dans cette question si délicate, les choix qu'il fit furent ratifiés par l'assentiment public. L'antipathie que le maître marquait contre les amis de Corvisart n'altéra ja-

mais son attachement pour eux : il les défendait, au contraire; il s'appliquait à dissiper ces ombrages, et il y parvenait. Dans la pompe de cette cour qui imposait par le faste, jamais sa convoitise ne fut émue, ni son désintéressement affaibli. Il ne voulait rien ni pour lui, ni pour les siens, aux dépens de l'équité. Un jour, et il était loin de s'y attendre, il reçut des mains de l'Empereur le brevet d'une place à laquelle son frère était nommé. « Permettez, s'écria-t-il, « que je refuse pour mon frère. La place exige une capa- « cité qu'il n'a pas. Je sais qu'il est pauvre, mais c'est « mon affaire. » Le ministre qui avait fait le travail était présent. Bonaparte se tourna vers lui et lui dit ces paroles : « En connaissez-vous beaucoup comme celui-là ? »

Corvisart était assurément de ceux que la bonne fortune rend meilleurs. Bonaparte le sentait : il eut une occasion de s'expliquer sur Corvisart : « Honnête et habile homme, » dit-il. Et il ajouta pour correctif : « Seulement un peu « brusque [13]. » Brusque avec l'Empereur ! qu'en conclure? C'est que dans cette cour si soumise et si craintive, et, pour parler avec plus de vérité, dans cet abîme de servitude où presque personne ne conservait une ombre même de liberté, Corvisart avait gardé la sienne. Le jour qu'il fut premier médecin, il croyait l'avoir perdue, et il en soupirait de douleur.

PARISET.

ANTOINE DUBOIS.

(PAROLES PRONONCÉES SUR SA TOMBE.)

Dans le trouble de mon âme, dans ce tumulte de senti-

ments et d'idées où me jette une mort si imprévue, si douloureuse, si cruelle pour vous et pour moi, que vous dirai-je? et par où se fera jour l'explosion de tant de justes regrets? Que de rares qualités anéanties! que de lumières éteintes! quel vide dans l'Académie! et quelle source intarissable de sages conseils et d'heureux secours à jamais tarie pour le public! pour ce public, pour ce peuple qui, déjà instruit de nos peines, les partage, et, dans la perte d'un si excellent homme, déplore une calamité qui lui est personnelle. Éloge éloquent et mérité! éloge digne d'Antoine Dubois, que cette affliction générale qui éclata avec la nôtre!...

L'étroite fortune de ses parents lui fit sentir de bonne heure la nécessité du travail. Il choisit une profession, celle de la chirurgie, profession difficile, carrière épineuse et longue qu'allait lui fermer son indigence, lorsqu'à force d'application et de soins, il se fit répétiteur de dissection et d'anatomie. Le modique produit de ses leçons lui permit du moins de vivre et de poursuivre ses études. Étrange, mais honorable conformité avec les premiers hommes de son temps, Portal, Corvisart, Pinel, Fourcroy, Chaussier, qui, nés pauvres, mais laborieux, infatigables et pleins de génie, s'ouvrirent enfin la voie des richesses et de la célébrité! Dès qu'il eut quelques économies, Dubois, à l'exemple de Pott, fit venir près de lui sa mère et ses sœurs; c'est la mort seule qui les a séparés. Il ne vivait que pour sa famille et ses amis, qui étaient encore sa famille. En 1786, il était prévôt de l'illustre Desault, et l'élève favori du savant Peyrilhe. En 1790, il fut nommé professeur au collége de chirurgie. En 1794, il eut, à l'armée des Pyrénées-Orientales, l'inspection générale de la santé. Bientôt l'enseignement, qu'on avait détruit, fut retiré de ses décombres; on créa l'école de Santé. Dubois y eut une chaire, et c'est dans ces temps d'agitation que j'eus le

bonheur de le connaître et de m'attacher à lui par la gratitude et l'admiration. Il était mon maître ; il était plus, il était mon ami. En 1798, je le vis partir pour l'Égypte. Il entra dans la gloire de cette expédition, qui a laissé dans l'Orient ses impressions ineffaçables. Il m'en avait confié le projet. Nous nous en entretenions sans cesse avec l'intérêt et la chaleur d'une curiosité passionnée, et ce fut peut-être ma vivacité qui le décida. Mais l'échec qu'en reçut sa santé le ramena bientôt parmi nous. Heureux retour qui me rendit à moi-même ! car je me reprochais nuit et jour la hardiesse de ce périlleux voyage. Transporté à mon tour, trente ans plus tard, sur les lieux qu'il avait parcourus, je recherchais, pour ainsi dire, sans cesse les traces qu'il y avait laissées. Que de fois, plein de son image et de sa bonté pour moi, je traversai les champs ruinés et déserts d'Alexandrie, pour me rendre au pied de la colonne de Pompée, au point qu'il m'avait indiqué lui-même, et où, nouveau Machaon d'un nouvel Ajax, il avait pansé les blessures de l'héroïque Kléber ! Son active amitié me suivait partout. Sa dernière lettre me fut remise sur le sommet du Liban ; il l'avait écrite le jour anniversaire de sa soixante-treizième année ; il y avait épanché tout le feu de son âme bienveillante. Il me semblait que c'était lui-même qui venait à moi dans ces belles solitudes, pour m'éclairer dans mes recherches et tendre avec moi la main à tant de malheureux que les secours d'un roi de France me permettaient de soulager. Mais que mon art était impuissant ! et que le sien eût enfanté de prodiges dans ces montagnes peuplées, pour ainsi parler, de maladies organiques ! Le génie d'un Antoine Dubois, ce génie plein de lumière et d'humanité renouvellerait, dans ces contrées encore toutes nourries de fables, ces temps merveilleux où des puissances surnaturelles venaient se mêler aux hom-

mes pour rendre leurs maux plus légers. Pardonnez-moi cette digression, messieurs; elle peint l'âme de Dubois; elle associe mon nom au nom de mon ami; c'est le plus grand honneur que je puisse jamais recevoir. Ce qu'il n'a pu faire en Orient, Dubois l'a fait au milieu de nous. Avec quelle supériorité il professa, dans l'hospice de l'école, cette clinique de perfectionnement qu'il reprit à son retour, et qui demandait, avec une grande dextérité manuelle, avec une expérience consommée, cette finesse de jugement qui la prépare et la devance, cette profondeur de vue, ce tact délicat, prompt et sûr dont il a donné tant de preuves, et qui formaient le caractère de son talent. Barthès, mourant de la pierre, le fit appeler auprès de lui. J'assistai à la conférence. Que ne puis-je reproduire devant vous les traits vifs de logique et de bonté qui étincelaient dans les paroles de Dubois, et qui firent plier tous les arguments du malade! Ces éminentes qualités d'esprit, que rehaussait encore un grand fonds de tendresse et de pitié pour la douleur, ont brillé du même éclat dans ses leçons sur l'art des accouchements, art qu'il a délivré d'une foule de pratiques dangereuses, qu'il a dégagé des vaines superfluités sous lesquelles l'étouffait l'amour-propre et la petite envie de se singulariser; art qu'il a ramené à la simplicité de quelques points fondamentaux, et rendu, par cette simplicité même, accessible à l'intelligence des élèves sages-femmes qu'il formait à la Maternité, et qui, dispersées dans toute la France, y ont répandu ces instructions conservatrices des familles, ces précieuses parcelles d'un génie ferme et lucide qui veille autour des mères et des enfants pour les protéger. En 1811, Napoléon cherchait une main qui remît sain et sauf dans les siennes le trésor que portait l'Impératrice, cet héritier de tant de trônes, qui devait, imitateur de son père, en continuer

l'œuvre, et changer la face de l'Europe et peut-être du monde. L'opinion publique, le suffrage déclaré de Corvisart, lui désignaient Dubois : Dubois fut accepté... Cent coups de canon apprirent à la France et les transports du monarque et le triomphe de l'homme qu'il avait choisi ! Quelle sollicitude, quelle tendresse et quel respect mit Dubois dans les soins qu'il rendait à l'auguste mère ! et avec quelle chaleur s'en exprimait l'auguste banni sur le rocher de Sainte-Hélène ! Le charme d'un tel souvenir tempérait du moins l'amertume de sa chute, et semblait lui promettre quelque avenir. Tristes jouets d'une destinée inexplicable ! De ces trois êtres liés si étroitement l'un à l'autre, deux ont déjà disparu du monde, et le troisième, notre illustre maître, notre guide, notre ami, le voilà devant nous ! inanimé ! il n'est plus, comme eux, que cendre et que poussière ; la terre nous le demande, et nous allons nous en séparer pour jamais. Lui-même fut enveloppé dans les revers de la politique. Il eut à se plaindre de la persécution et de l'iniquité des hommes. Au lieu des justes récompenses qu'il méritait, il eut à gémir d'une disgrâce ; mais il m'est doux de pouvoir déclarer en ce moment que si la fermeté de son indépendance inspira quelque ombrage, en revanche, jamais la noblesse, jamais la loyauté de son caractère ne fut méconnue ; que, conduite par l'estime profonde qu'il avait universellement inspirée, une main amie lui fut tendue et lui ménagea du moins une consolation, faible il est vrai, mais la seule dont cette main pût disposer. Je ne vous parlerai point des titres dont il fut revêtu : le plus honorable est celui de baron, que lui avait conféré l'Empereur ; et l'Empereur y avait attaché une dotation en Illyrie. Je crois savoir que cette dotation a été conservée à Dubois par l'empereur d'Autriche. Lorsque les rois sont justes, lorsqu'ils sont re-

connaissants et généreux, que nos hommages soient le prix de leurs vertus. Honorer la vertu dans les rois, c'est la rendre plus sainte pour le reste des hommes.

PARISET.

CARACTÈRE DE DUPUYTREN.

Comme homme, que dire du caractère de Dupuytren : le caractère! cette empreinte innée des âmes, que l'éducation corrige, développe, améliore, perfectionne, mais n'efface jamais? c'est là le côté difficile et délicat de ma tâche; je ne reculerai pas devant ce qu'elle a de pénible. La vie des hommes célèbres n'appartient ni à leur famille, ni à leurs amis, mais à l'histoire, à l'exemple.

Dupuytren, si haut et si grand par l'intelligence, avait une organisation morale des plus malheureuses. Il était naturellement triste et mélancolique : je crois même savoir que, dès sa jeunesse, le dégoût de la vie s'était emparé de lui, et qu'une pensée terrible, mais qu'il a toujours repoussée avec courage, avait souvent troublé son repos. Il n'avait pas la gaieté du cœur. Il n'avait que celle de l'esprit, factice, passagère comme les circonstances extérieures qui la font naître. De là une bizarrerie, une inégalité d'humeur qui ont fait porter sur lui, par les gens du monde, des jugements si contradictoires. Aujourd'hui, poli jusqu'à l'excès, aimable, enjoué, communicatif, bonhomme, généreux; demain, morose, impoli, inabordable, brusque jusqu'à la grossièreté, emporté jusqu'à la colère, intéressé jusqu'à l'avarice [14].

Dupuytren n'était pas naturellement bienveillant, et pourtant il a fait beaucoup de bien ; mais il le faisait par occasion, par réflexion, peut-être quelquefois par amour-propre, rarement sous l'empire de cet attrait irrésistible d'un cœur aimant qui trouve son bonheur dans le bonheur des autres.

Dupuytren ne connaissait pas l'amour du pays natal qui parle à l'âme un langage si doux et si impérieux à la fois. On dit qu'il accueillait avec froideur, et quelquefois avec dédain, ses compatriotes, lors même qu'ils arrivaient avec des lettres de recommandation. Aussi Dupuytren s'étant présenté pour la députation dans la province où il était né, ne put réunir qu'un petit nombre de voix, et vit sa candidature échouer devant celle d'un médecin de campagne. Jamais l'amour-propre de Dupuytren n'a été mis à une plus rude épreuve.

On lui reproche d'avoir eu de l'ambition ; mais l'ambition fut-elle jamais mieux justifiée? s'il voulait être le premier de sa profession, il en avait le droit, et personne n'était plus digne de porter le sceptre de la chirurgie française. Combien son orgueil dut être satisfait, combien il fut vengé des préséances d'étiquette surannée que le malin médecin Portal se plaisait à faire revivre à la cour de Charles X, en faveur de la médecine contre la chirurgie, le jour où, prêt à partir pour un voyage, venant faire sa cour à Charles X, un dimanche, les salons de Saint-Cloud étant remplis des grands dignitaires de l'État, Dupuytren, arrivé le dernier, fut reçu le premier !

Combien Dupuytren dut être heureux des hommages qu'il reçut dans son voyage en Italie et surtout à Naples, où, à la sollicitation du chirurgien en chef de l'hopital, il fit deux opérations de taille, et une leçon sur la lithotomie qui produisit la plus grande sensation !

Comme le misanthrope philosophe de Genève, Dupuytren connut la méfiance, ce venin de l'âme qui empoisonne toute joie, qui prévoit un traître dans l'ami qui vient vous serrer la main, qui ôte aux relations sociales la confiance, à l'intimité son charme et ses épanchements. Toutes ses peines domestiques, c'est la méfiance qui les a forgées, en donnant un corps à de vaines apparences.

De la méfiance naît l'isolement. Dupuytren vivait seul ; pas un confrère dans le sein duquel il pût déposer les peines inséparables de notre profession. Ses élèves les plus dévoués eux-mêmes n'échappaient point à cette susceptibilité jalouse. On l'a vu rompre impitoyablement, pour un caprice, avec des hommes dont la vie avait été un long dévouement à sa personne et au culte de sa gloire. S'éloigner et le plaindre, tel était le seul rôle de l'homme qui voulait conserver son indépendance. Il respectait d'ailleurs les caractères indépendants, et lorsqu'on lui résistait avec une noble fierté, soudain à un langage impérieux succédaient des paroles mesurées, quelquefois douces et bienveillantes. Avec un pareil caractère on peut avoir des familiers, on n'a pas d'amis.

La pénurie dans laquelle Dupuytren avait passé sa jeunesse lui avait fait désirer la fortune ; en quelques années il devint riche, et finit par posséder quatre millions ; je ne sais toutefois si ses désirs ont été complétement satisfaits. A la manière dont il parlait des six cent mille livres de rente de sir A. Cooper, le plus célèbre chirurgien de Londres, on serait tenté de croire que, s'il eût vécu, il aurait aspiré à l'égaler en richesses, comme il l'égalait, s'il ne le surpassait, en mérite et en célébrité.

Cet homme que l'on rencontrait tous les matins, vers les onze heures, revenant de l'Hôtel-Dieu, sur le quai des Orfévres ou sur le pont Neuf, avec un habit vert râpé, un

mauvais chapeau, ses chaussettes tombant sur les talons, un petit pain de deux sols à la main, ou sortant à moitié de sa poche, Dupuytren, ami de l'ordre et de l'économie, ennemi du faste, actif, tempérant, n'avait pas besoin de fortune : il ne désirait l'opulence que pour sa fille unique, l'objet de toutes ses affections, dont il avait la vanité de vouloir faire l'une des plus riches héritières de France.

Dupuytren, esclave des devoirs de sa profession, n'a pas manqué une seule fois, pendant trente ans, à sa visite de l'Hôtel-Dieu. Ce service lui paraissait son grand devoir, et, pour le remplir, il aurait négligé toutes ses autres occupations. Il s'arrachait le soir à sa campagne de Courbevoie et revenait coucher à Paris, pour être le matin à six heures à l'hôpital. Personne n'a mené une vie plus laborieuse, plus austère, plus rigoureusement dominée par les devoirs, plus étrangère à ce qu'on appelle les plaisirs. Il savait s'imposer toute espèce de sacrifices. Il aimait beaucoup la chasse; un des rêves de sa jeunesse avait été de posséder un parc pour jouir en toute liberté de cet exercice. Eh bien, il ne s'y est jamais livré. Un jour qu'il parlait avec enthousiasme du plaisir de la chasse, on lui demanda pourquoi il ne prenait pas un fusil pendant le peu d'heures qu'il passait tous les dimanches à Courbevoie. « Si je tou« chais seulement un fusil, répondit-il, mes ennemis ne « manqueraient pas de dire que je vais à la chasse tous les « jours, que je néglige tout pour la chasse. »

Ses ennemis! voilà le secret de sa malheureuse vie; il les voyait partout se coalisant pour lui nuire, éloignant de lui jusqu'à ses élèves les plus chers; il les voyait organisant l'espionnage, pénétrant dans son amphithéâtre, s'emparant de toutes ses paroles pour les dénaturer, empoisonnant ses succès, exagérant ses fautes et ses revers; il les voyait jusque dans le silence que gardaient sur ses découvertes et

sur ses travaux, les candidats au doctorat dans leur dissertation inaugurale.

Notre profession est peut-être celle qui soumet l'âme aux plus rudes épreuves : si nous avons quelques instants de satisfaction et de joie, par quels chagrins ces rapides moments de bonheur ne sont-ils pas rachetés ! L'issue fâcheuse d'une maladie nous afflige quelquefois au point, qu'on a vu plus d'un médecin souhaiter, avec Vésale, d'être à la place du cadavre qu'il avait sous les yeux. L'amour de l'humanité, le soin légitime de sa réputation, le regret de n'avoir pas fait peut-être tout ce qu'il aurait été possible de faire, la douleur des familles, toutes ces impressions, comme autant de pointes aiguës, percent le cœur ; supplice inouï, qu'on pourrait appeler *la douleur du médecin*. Cette douleur, Dupuytren l'éprouvait au suprême degré. Un revers l'affligeait bien plus que ne le réjouissaient vingt succès ; ou plutôt il n'était sensible qu'aux revers. Avait-il un malade opéré en danger, même à l'hôpital, son front se couvrait d'un nuage, le sommeil fuyait sa paupière, il ne retrouvait la liberté d'esprit et le repos que lorsque le danger était conjuré. L'isolement où il vivait, l'idée qu'il s'était faite qu'un monde d'ennemis le suivait des yeux, épiait ses moindres actions, expliquent ce qu'il y avait d'exagéré dans ses préoccupations, et les soins minutieux dont il entourait tous ses malades, sans exception, avant et après l'opération.

Plein de dévouement pour ses malades, Dupuytren exigeait d'eux une confiance aveugle, exclusive ; il ne leur pardonnait pas d'hésiter lorsqu'il avait donné son avis, encore moins d'aller consulter un autre chirurgien, surtout un de ceux qu'il considérait comme ses ennemis personnels. Il crut savoir qu'une jeune dame à laquelle il portait le plus vif intérêt, avait demandé l'avis d'un autre homme

de l'art; il cessa de la voir, et ce ne fut qu'après les sollicitations les plus pressantes en présence d'accidents graves, qu'il consentit à lui continuer ses soins; les premières paroles qu'il lui adressa furent celles-ci : « Puisque vous avez « confiance en cette personne, permettez-moi, madame, « d'aller moi-même lui rendre compte de votre état. »

Jamais, quand il s'est agi des devoirs de sa profession, Dupuytren n'a reculé ni devant les fatigues, ni devant le danger. Le 30 mars 1814, lors du combat à la suite duquel Paris tomba au pouvoir de l'Europe coalisée, il conçoit le projet d'aller aux avant-postes porter des secours aux blessés. Il fait un appel aux élèves internes de l'Hôtel-Dieu; six se présentent pour l'accompagner, j'étais du nombre. Nous traversons Paris, Dupuytren à notre tête, suivis de brancards chargés de linges à pansement et d'instruments de chirurgie; nous arrivons à la Villette, au voisinage de la butte Chaumont qu'occupaient nos troupes, en face des plus vives attaques de l'ennemi. Les chirurgiens militaires de l'ambulance la plus rapprochée du lieu du combat reconnaissent Dupuytren! Où allez-vous? lui crie-t-on.—Un peu plus loin.—Mais il y a du danger.—Ne craignez rien. Il s'établit dans une cour, où bientôt les blessés sont apportés en foule.

Nous étions là depuis cinq heures : le bruit de la fusillade se rapprochait de plus en plus; absorbés par les soins que nous donnions aux blessés, nous n'entendions rien, nous ne voyions rien. Tout à coup on nous crie : *Sauvez-vous, sauvez-vous, voici l'ennemi!* Dupuytren termine l'opération qu'il avait commencée, et nous nous arrachons d'auprès de ces braves. Nous sommes entraînés par la foule des fuyards qui se dirigeaient vers Paris. Notre petite phalange se disperse; je reste seul avec Dupuytren; nous arrivons à la barrière, mais les portes sont fermées, et ce n'est qu'en montrant

nos mains ensanglantées et nos instruments de chirurgie qu'il nous est permis de sauter par-dessus le mur. Nous nous rendons à l'Hôtel-Dieu, où avaient été dirigés un très-grand nombre de blessés et où Dupuytren acquiert de nouveaux titres à la reconnaissance publique. La croix d'honneur lui aurait été donnée par l'empereur Napoléon ; l'empereur Alexandre lui donna la croix de Saint-Wladimir.

Tel était Dupuytren : généreux soldat de la science et de l'humanité, il se trouvait toujours au poste du devoir. La révolution de 1830 le vit à l'Hôtel-Dieu, comme l'invasion de 1814. Pendant les trois journées, il se multiplia en quelque sorte par son activité et son dévouement. Un rapport public signala cette belle conduite à la reconnaissance de la France et de la postérité. Tel encore il s'est montré dans toutes les émeutes qui ont ensanglanté Paris depuis 1830.

CRUVEILHIER.

DUPUYTREN

CONSIDÉRÉ COMME CHIRURGIEN.

Quelle que soit l'habileté du plus grand chirurgien, les affections dont le traitement lui est livré prennent quelquefois des masques si étranges, qu'il doit toujours s'attendre à des mécomptes, à des erreurs, à des revers. La perspicacité de Dupuytren ne l'exempta point de cette loi générale ; mais il savait qu'il ne reste alors au chirurgien, non pour

cacher sa faute, mais pour la réparer, qu'un imperturbable sang-froid. Il le savait, et dans l'occasion il s'en ressouvint. Une tumeur se présente : c'est un anévrisme. Dupuytren n'y pense pas : il ouvre. Un rapide jet de sang artériel l'avertit trop tard de sa méprise. Trop tard ; non. Maitre de ses mouvemens, il pourvoit, s'en s'émouvoir, aux premiers accidents, et se met tranquillement à l'opération que, dans tous les cas, la tumeur rendait nécessaire : admirable présence d'esprit qui, peut-être, sauva les jours du malade ; car au moindre cri de surprise, à la moindre altération dans les traits de l'opérateur, qui peut répondre que, saisi de crainte, le malade n'eût expiré? Ici, Dupuytren eut à lutter contre lui-même, car le mal, il l'avait fait. Ce fut, dans le cas suivant, contre cette mauvaise fortune qui s'attache à toutes les professions, et spécialement à la chirurgie. Une jeune fille avait sous l'aisselle une tumeur volumineuse qui soulevait le bras, comprimait les vaisseaux et les nerfs, et gênait les mouvements et la respiration : il fallait l'enlever. Dupuytren l'enlève avec son adresse accoutumée ; des veines sont ouvertes ; la malade affaiblie fait une grande inspiration ; les vaisseaux vides et béants aspirent l'air ; l'air s'engage dans les veines ; il court jusqu'au cœur, jusqu'aux poumons, on le suit de l'oreille au bruit qu'il fait. La malade tombe en syncope et meurt. On s'étonne, on s'afflige, on se déconcerte. Dupuytren est jeté dans une méditation profonde. Ce malheur, justifié, contredit par tant d'observations, par tant d'expériences, devient pour lui le texte d'une des plus belles leçons qu'on ait jamais entendues. L'à-propos l'inspirait ; le sujet avait saisi les esprits ; et, surmontant ainsi son propre trouble pour expliquer ce tragique événement, il rejette sur les capricieuses lois de la nature ce que la malignité eût imputé à son imprudence. L'oserait-on blâmer du soin qu'il prit

alors de lui-même et de ses élèves? Et que serait-il résulté d'un mouvement de cette sensibilité molle qui, au moment où l'énergie de l'art est si nécessaire, la brise et l'entraîne dans des émotions communes? La chirurgie veut, comme le champ de bataille, un courage froid, sans fougue et sans faiblesse.

Quel contraste, du reste, entre le trait d'inadvertance que je viens de rapporter, entre cet oubli d'un moment et cette merveilleuse subtilité que portait Dupuytren dans le discernement ou le diagnostic des maladies! Quelle vive pénétration! quelle audace! Un homme se plaint d'un engorgement de la cuisse : on examine, on discute, on conjecture, on hésite. Dupuytren touche, prend, sans mot dire, un bistouri, le plonge jusqu'à l'os et fait jaillir un ruisseau de pus : jusqu'à l'os, tant le foyer était profond; mais caché pour les autres, il est visible pour Dupuytren. Une tête est frappée. Le choc n'a pas de suite immédiate. Plus tard des accidents nerveux se développent, Dupuytren trépane. L'os enlevé, la membrane extérieure vue, incisée, rien n'annonce un abcès; mais l'abcès existe, les signes l'ont dit. Dupuytren fait pour le cerveau ce qu'il a fait pour la cuisse : un flot de pus s'échappe de la substance cérébrale... Hardiesse inouïe peut-être dans les fastes de l'art. Lapeyronie n'osa se la permettre; et quand J. L. Petit l'osa, il y était autorisé par des indications plus manifestes. Que ne révèlent pas à qui sait les écouter, les délicates impressions du toucher, de l'odorat, de l'ouie, de la vue, seules ou combinées? Mais était-ce par le toucher qu'il reconnaissait les abcès cachés dans la fosse iliaque, abcès si enveloppés et si profonds, qu'il reconnaissait néanmoins avec la même justesse?

On jugera par le fait suivant de la foi qu'il avait lui-même dans son diagnostic. Un homme éprouve des symp-

tômes qui supposent un obstacle dans les intestins : on ouvre l'abdomen d'un côté : l'obstacle se montre, on le fait disparaître. Les symptômes persistent, l'obstacle est double, dit Dupuytren ; ouvrez du côté opposé. » On ouvre, on guérit. Il avait surpris dans l'organisation des distributions d'êtres parasites, et, par suite, des sympathies, des communautés d'affections, d'où il tirait des éléments de diagnostic inconnus jusque-là, et des prévisions qui, venant à se réaliser, donnaient à ses paroles quelque chose de celles des prophètes. Une malade se présente avec une amygdale très-gonflée. On croit à une inflammation simple. « On se trompe, dit Dupuytren ; il y a là une vésicule animée, une hydatide, un kyste qu'il faut enlever ; mais des vésicules analogues peuvent exister dans des points plus éloignés ; celle-ci ôtée, les autres pourront bien s'enflammer. » Cela dit, il opère. Ce qu'il enlève est en effet une hydatide. Le lendemain un érysipèle éclate à la face, et de la douleur se déclare dans un rein. Ce rein recèle un second kyste, reprend Dupuytren, il s'enflamme, il peut emporter la malade. » La malade meurt ; on ouvre, et l'ouverture montre, pour ainsi dire, les paroles de Dupuytren écrites sur l'organe enflammé. Toute sa pratique est semée de traits semblables. Talma périssait : il périssait dans les plus habiles mains. Depuis vingt jours les selles sont supprimées. Pourquoi ? paralysie, spasme, volvulus ? On appelle Dupuytren. D'un doigt et d'une main, il interroge l'abdomen et l'extrémité du canal digestif. Il découvre le rétrécissement : il en marque les limites au delà desquelles il sent, il voit l'intestin dilaté ; il laisse son opinion, non pas écrite, mais dessinée, et ce dessin est l'exacte image des objets. Dans une autre circonstance, on discutait sur un déplacement du fémur. Dupuytren arrive ; on découvre la cuisse du malade : « Luxation en arrière ! » s'écrie-t-il

avec dédain, et il avait raison. La langueur même de ses derniers moments n'avait ni émoussé cette finesse, ni ralenti cette promptitude. Une luxation du coude avait été méconnue d'un habile chirurgien. Dupuytren mourant la reconnaît d'un regard. Corvisart et Franck avaient excellé dans le diagnostic : Sont-ils allés jusque-là ?

E. PARISET.

BROUSSAIS.

Dans tous ses ouvrages, comme aussi dans ses cours, Broussais fit toujours preuve d'une indépendance et d'une intrépidité parfaites. L'agitation était pour ainsi dire son élément, et l'on pourrait le considérer comme l'O'Connell de notre époque médicale. Sans doute ce grand agitateur médical possédait encore à un plus haut degré peut-être le génie révolutionnaire proprement dit, ce génie de combativité qui se plaît à renverser les mauvais systèmes, à faire justice des doctrines erronées. Homme politique, il eût marché sur les traces de Mirabeau, plutôt que sur celles de Napoléon ; et puisque je trouve ici une occasion favorable de toucher un mot de ses opinions politiques, je dirai que le pays ne comptait pas un citoyen plus dévoué, plus jaloux de toutes ses libertés, plus fier de toutes ses gloires. Ceux qui ne l'ont pas connu sous ce nouveau rapport n'auront pas de peine à me croire, quand ils sauront que Broussais fut l'un des meilleurs amis de cet illustre général Foy, avec lequel il s'était lié pendant la trop funeste guerre d'Espagne.

Fondateur d'une ère médicale nouvelle, Broussais fut à la fois grand et profond observateur, grand philosophe, grand écrivain, professeur plein de feu, de mouvement et d'énergie. Assemblage extraordinaire et privilégié de tant et de si puissantes facultés morales et intellectuelles, Broussais avait été doué, par la nature, d'une organisation vigoureuse et fortement trempée. Ainsi, sous le double rapport du moral et du physique, il appartenait à cette race d'hommes qui semblent nés pour changer la face du monde... Le sceau du génie le plus mâle et le plus hardi n'était pas moins empreint sur sa physionomie que sur son large front. Son œil était vif, perçant comme celui de l'aigle. Que si l'expression de la physionomie de Broussais était belle, sévère, imposante dans l'état de calme, elle devenait vraiment magnifique lorsqu'il était agité d'un de ces emportements qu'excitaient dans son âme irritable et fière les injustes attaques de quelques-uns de ses adversaires. C'est alors qu'il y avait dans Broussais quelque chose qui rappelait la grande figure de Mirabeau; son regard étincelait, lançait en quelque sorte la foudre, et possédait je ne sais quel pouvoir *fascinateur*.

Il ne fallait à Broussais rien moins qu'une robuste organisation, pour résister aux immenses travaux qu'il a accomplis et aux secousses morales qu'il a essuyées. Toutefois, il est mort avant d'avoir atteint l'âge auquel il aurait pu parvenir, si, comptant sur la vigueur de sa constitution, il n'eût, dans les premiers temps, négligé au dernier point la fatale et douloureuse maladie qui l'a conduit au tombeau. Il n'avait pas encore, en effet, terminé sa soixante-sixième année, et, jusqu'au dernier moment, il a conservé l'intelligence la plus virile.

J. Bouillaud.

MÊME SUJET.

Il est des hommes d'une trempe d'esprit originale et vigoureuse, que la nature semble jeter de temps en temps parmi les hommes, pour les arracher au joug des préjugés et à la léthargie des habitudes. Tel a été Broussais. Engagé dans la médecine et plein de foi dans ses premiers maîtres, il en adopta sur parole les vues et les sentiments. Transporté bientôt de la capitale dans les hôpitaux militaires, et parcourant, avec nos victoires, presque toutes les contrées de l'Europe, il rencontra sur ce grand théâtre un autre maître, la nature; et ce nouveau maître, l'éclairant sur les doctrines qu'il avait reçues, lui en fit sentir, je ne dirai pas le vide et la fausseté, mais la faiblesse et l'imperfection. Une fois ébranlé dans ses premières croyances, rien ne put arrêter l'impétuosité de son génie. Il renversa tout pour reconstruire, et, semblable à Minerve qui sortit tout armée du cerveau de Jupiter, on vit sortir tout à coup du sien une médecine toute nouvelle. Je n'examinerai point ici l'édifice qu'éleva son audace. Quelque opinion qu'en prenne la postérité, ce qu'il convient de rappeler dans ce moment, c'est qu'il sera toujours glorieux pour Broussais d'être associé, dans le souvenir des hommes, à ces génies supérieurs qui, frappés comme lui de la caducité de la médecine, ont tenté plus d'une fois d'en raffermir les fondements; c'est que jamais fondateur de secte ne porta dans son langage un ton plus ferme, un accent plus pénétrant et plus vif, cet accent, je ne dis pas de vérité, mais de conviction profonde, qui, tranchant le doute et

l'hésitation, désarme et soumet les esprits. Écrivain ou professeur, Broussais avait le même ascendant ; la même force lui donnait la même autorité. Lisez ses ouvrages, il n'en est pas un qui ne soit empreint de cette énergie singulière, variée, toujours nouvelle, qui, avec la souplesse d'un habile athlète, se replie sur elle-même et se contraint, pour s'élancer ensuite comme la flèche de Mérion.

E. PARISET.

LARREY.

FRAGMENT.

Napoléon, ayant placé la couronne impériale sur sa tête, voulut enchaîner à sa fortune tous ceux dont il avait apprécié le zèle et le dévouement, et Larrey ne fut point oublié ; il eut donc des grades, des honneurs, de la richesse ; mais il n'en fut ni étonné, ni ébloui, ni séduit : de pareils hommes attachent plus de prix encore à l'honneur et à la reconnaissance. Toutefois, profitant des loisirs d'une paix de courte durée, il publia son ouvrage : *Relations chirurgicales de l'armée d'Égypte*, livre excellent, plein de faits et de choses, écrit avec une grande simplicité de style qui, n'ôtant rien au charme de la lecture, à l'intérêt du sujet, rappelle la manière des anciens maîtres. C'est dans cet ouvrage qu'il émet certains principes de chirurgie que, dans la suite, il eut de trop fréquentes occasions d'appliquer. En effet, la guerre ne tarda pas à se rallumer avec fureur. Napoléon avait mis son épée pour contre-poids à toutes les couronnes ; mais s'il soutint la lutte avec gran-

deur, ce ne fut pas sans répandre des torrents de sang français. Larrey se trouva partout où nos soldats avaient besoin de secours : il avait été à la prise du Caire, il assista à celle de Madrid, à celle de Berlin, de Moscou, et deux fois à celle de Vienne ; depuis la bataille des Pyramides jusqu'à celle de Waterloo, aucune grande bataille n'a lieu qu'il ne soit présent, administrant et dirigeant les secours de la chirurgie. L'étonnante vigueur de sa constitution lui permettait de pareilles épreuves sans succomber ; c'était une de ces natures auxquelles la Providence jette libéralement les principes d'une existence qui suffirait à plusieurs. Aussi, toujours le même, toujours prêt, toujours prompt et ardent, jamais il ne se démentit un instant, et, comme il arriva à Ambroise Paré au siége de Metz, les soldats avaient plus de confiance en leur courage quand ils le savaient à l'armée. S'il y a des héros de destruction, de tout temps couronnés dans le temple de la gloire, pourquoi n'y aurait-il pas des héros de conservation également couronnés dans le temple de l'humanité? Certes, notre illustre chirurgien eût obtenu dans ce dernier une place des plus distinguées ; car lui aussi *était beau* un jour de bataille. Il est en effet difficile de se faire une idée de sa vigueur, de son élan, de son infatigable activité dans ces graves circonstances ; il était partout, il était à tout ; par ses ordres, par sa voix, par ses conseils et surtout par son exemple, il encourageait, il excitait, il animait ses collègues. Le jour, la nuit, à chaque heure, à chaque moment, on le voyait à l'œuvre ; quelques instants de repos lui eussent paru un vol fait à son devoir, une tache à sa conscience. A la bataille d'Eylau, il resta trente heures sans manger ; il était si empressé, si ardent à panser les blessés et à donner des ordres, qu'il fut menacé d'une paralysie de la vessie. Amis, ennemis, tous avaient droit à ses soins ; il ne voyait que des êtres souf-

frants qui imploraient les secours de son art. Les grades plus ou moins élevés ne décidaient nullement ses prédilections ; sous l'épaulette à torsades, sous l'épaulette de laine ou le simple chevron, il ne reconnaissait que le blessé, dont le sang versé pour la patrie était également noble et précieux. Après avoir opéré le maréchal Lannes, après avoir donné ses soins à Duroc, l'ami intime de Napoléon, il pansait avec le même empressement le dernier des soldats, le conscrit de la veille. Ses collaborateurs les chirurgiens, toujours ses plus chers amis, n'avaient pas plus de préférence. Notre honorable confrère, M. Tanchou, nous apprend que, blessé à la bataille de Montmirail, il fut porté à l'ambulance où était Larrey. « Votre blessure est légère, lui dit-il, nous n'avons ici de *place* et de *paille* que pour les grands blessés; cependant on va vous mettre dans cette *écurie.* » La différence dans la gravité des blessures méritait seule à ses yeux une attention, une préférence marquée ; la vie des blessés en dépendait, et à cette époque de combats de géants, où se décidait l'empire du monde, le sang du soldat comptait pour beaucoup dans la balance. Toutefois, les pansements terminés, les opérations pratiquées, les ambulances organisées, le célèbre chirurgien se reposait à peine, car ses vives sollicitudes reparaissaient sous une autre forme. Il fallait procurer aux blessés tous les adoucissements que les circonstances permettaient d'obtenir, et Larrey ne s'y épargnait pas; alors il excitait, il gourmandait, il harcelait l'administration, les généraux, les chefs de service, puis les magistrats, les habitants des villes ou des villages où l'on se trouvait; il importunait même l'Empereur [15] quand la circonstance l'exigeait, s'en prenant à tout le monde si ses pauvres malades étaient privés des premières nécessités; son front devenait soucieux, son air inquiet, son humeur intraitable. « *Le bouillon manque aux blessés,* se disait-on à l'oreille,

notre chirurgien n'est pas abordable. » Un jour il ordonna qu'on abattît ses chevaux pour remplacer les rations de viande qu'on attendait ; une autre fois, dénué de tout, manquant d'ustensiles, il fit faire à l'ambulance de la soupe dans des cuirasses ramassées çà et là sur le champ de bataille. Plus l'affaire était grave et douteuse, plus ce grand chirurgien semblait se multiplier dans son activité ; sa première et son unique pensée était les secours à porter aux blessés. Au plus fort de la bataille de Waterloo, quand le feu était aussi vif que meurtrier, l'auteur de cette esquisse et Larrey se rencontrèrent ; or, voici ses paroles : *Mon cher collègue, songez à vos blessés, ne faites attention qu'à eux*. Cependant il ajouta : *L'affaire est chaude, mais que chacun fasse son devoir et tout ira bien*. Le dé de la fortune en décida autrement, et le malheur se montra aussi inflexible que la première avait été prodigue autrefois. Le soir même de la bataille, Larrey fut fait prisonnier et conduit devant le général Blücher, qui le traita en ennemi généreux ; mais son impatience, son irritation, son désespoir, se reportaient sans cesse sur nos soldats blessés ; le champ de bataille en était couvert, il le savait, et ne pouvait les secourir, préoccupation qui le tourmentait bien davantage que la triste position où il se trouvait lui-même.

RÉVEILLÉ-PARISE.

CARACTÈRE DE CHERVIN (NICOLAS).

FRAGMENT.

Un sage de l'antiquité a dit : *Celui qui s'est fait un caractère, sait tout ce qui lui arrivera*, et ces prophétiques

paroles sont en tout applicables à Chervin. Dans les diverses circonstances de sa vie, il en a éprouvé les bons et les dangereux effets. Or, le trait le plus distinct, le mieux prononcé de son caractère, était la fermeté, c'est-à-dire une énergie à l'épreuve de tous les labeurs, de toutes les fatigues, de toutes les injustices. Juste, honnête, bienveillant, Chervin montrait, dans les actes ordinaires de la vie, cette tranquillité, cette sérénité stoïque qui annonce une probité pour ainsi dire innée, et la longue habitude de vivre en paix avec ce démon familier qu'on appelle la *conscience*. Il n'est peut-être pas d'homme qui ait plus scrupuleusement réglé ses actions d'après ses principes, et ils étaient sévères. Aussi, quel caractère simple et ferme! quelle mâle allure de cœur et d'esprit! quelle vaillance, quelle liberté de la pensée! De là cette modestie fière, cet orgueil plein de candeur, bien différent de l'orgueil de ceux dont l'amour-propre s'entoure de précautions et de raffinements...

..... Chervin fut réellement un de ces modèles du vieux temps des mœurs sévères; il eut une organisation morale tout à fait en dehors des types ordinaires. On peut dire que ce fut un honnête homme dans toute la grandeur et la magnificence de la chose; car il eut cette fleur d'or de bonne foi, de droiture et de raison qui en est la base et la racine. Quand on le voyait agir, demander, solliciter, intriguer même, n'épargner ni pas, ni démarches, ni écrits, ni dépenses, qui n'aurait pensé qu'il s'agissait de lui et de ses propres affaires, d'une récompense, d'un emploi lucratif à obtenir? Nullement : le but de tant de soins était le bien public; il s'agissait de faire avancer la science, d'éclairer l'autorité, de ménager les finances de l'État, d'épargner des millions au commerce; et lui manquait de tout! Aussi sa vie et sa mort seront toujours un grand en-

seignement pour les hommes qui se vouent pleinement au bien de l'humanité, au culte de la science ; on y trouvera un exemple de dévouement d'autant plus frappant qu'il est original, et pour ainsi dire *sui generis*.

..... En aucun temps il n'eut de jalousie ou d'envie contre un de ses confrères ; jamais il ne jeta un regard de convoitise sur les positions opulentes ; jamais il ne fut exposé au tourment de cette bile médicale si âcre, si corrosive dans certains cas. Hors le point scientifique de la non-contagion de la fièvre jaune, il savait souffrir et se taire sans effort, sans jactance philosophique, comme s'il était prédestiné aux vertus crucifiantes, comme si c'eût été son lot, son destin à accepter. Est-il rien de plus élevé, de plus digne, de plus sacré qu'une semblable pauvreté, fière et silencieuse avec les indifférents, ou qui confie dans le sein d'un ami des privations courageusement quoique douloureusement souffertes ? Sa vie, bien que calme à la surface, égale en apparence, décrite par le dehors, fut néanmoins tout un drame douloureux accompli dans les profondeurs intimes de l'âme. N'est-ce pas pour de tels hommes qu'on a des souvenirs, des regrets qui durent toute la vie ? Et Chervin est de ce petit nombre d'élite. Qui pourrait, en effet, oublier cet illustre médecin, quand on l'a vu, dans son *petit garni*, avec son triste foyer, ses meubles plus que modestes, sa bibliothèque composée de deux planches, sa vaste malle poudreuse renfermant ses trésors, c'est-à-dire ses documents recueillis au prix de sa fortune, de son repos, de sa santé, de sa vie, sur une infinité de points du globe ? Et pourtant cette existence si modeste, si humble, si précaire, qui s'achemine péniblement de douleur en douleur, d'obstacle en obstacle, a je ne sais quoi d'héroïque et de touchant qui vaut bien le bruit théâtral des plus brillantes destinées[16].

..... Chervin mourut le 4 août 1843. Il vit sa fin approcher sans faiblesse de cœur, sans trouble de raison ; il répondit à l'appel de la mort avec calme et sérénité, comme il faisait toute autre chose... N'ayant ni richesse, ni pouvoir, ni places, ni dignités, il sut néanmoins acquérir un nom européen, l'estime unanime de ses confrères, une réputation d'honneur, de loyauté, d'élévation de sentiments admirés de tous. Oui, il est beau de mourir ainsi, de se coucher dans la tombe sans que rien pèse à la tête et au cœur ; c'est la fin d'un bienfaiteur de l'humanité, c'est véritablement le soir de la vie d'un sage.

RÉVEILLÉ-PARISE.

IV.

PHYSIOLOGIE.

TEMPÉRAMENT MÉLANCOLIQUE.

Il est extrêmement difficile de peindre ce tempérament d'une manière générale ou abstraite. Quoique le fond du tableau reste toujours le même, les traits excessivement nombreux sont susceptibles d'une infinité de variations ; il vaut donc mieux recourir à l'histoire des hommes illustres qui l'ont offert dans toute sa vérité. Le Tasse, Pascal, J. J. Rousseau, Gilbert, Zimmermann, se présentent parmi plusieurs autres, et méritent, par leur juste célébrité, de fixer plus particulièrement nos regards. Le premier, né sous le climat heureux de l'Italie, proscrit et malheureux dès l'enfance ; auteur, à vingt-deux ans, du plus beau poëme épique dont puissent se glorifier les modernes ; atteint, au milieu des jouissances d'une célébrité précoce, de l'amour le plus violent et le plus infortuné pour la sœur du duc de Ferrare, dont il habitait la cour ; passion excessive, qui fut le prétexte des plus affreuses persécutions, et le suivit jusqu'à sa mort, arrivée vers la cinquante et unième année de son âge, la veille d'une pompe triomphale qui lui était préparée au Capitole.

L'auteur des *Lettres provinciales* et des *Pensées*, jouissant, comme le Tasse, d'une grande célébrité presque au sortir de l'enfance, fut conduit à la mélancolie, non point, comme celui-ci, par les traverses d'un amour malheureux, mais par une frayeur vive et profonde qui lui laissa l'idée d'un abîme ouvert sans cesse à ses côtés, idée qui ne le quitta qu'à sa mort, arrivée huit ans après cet accident funeste.

Personne peut-être n'a présenté le tempérament mélancolique à un plus haut degré d'énergie que le philosophe de Genève ; il suffit, pour s'en convaincre, de lire avec quelque attention certains endroits de ses immortels écrits, et surtout les deux dernières parties de ses *Confessions* et les *Rêveries du promeneur solitaire*. Tourmenté par des défiances et des craintes continuelles, son imagination si féconde lui présente sans cesse tous les hommes comme des ennemis. A l'entendre, tout le genre humain est ligué pour lui nuire : *Les rois et les peuples se sont réunis contre le fils d'un pauvre horloger;* les enfants, les invalides, entrent comme exécuteurs de ces complots affreux. Mais laissons parler lui-même l'homme du dix-huitième siècle qui fut le plus éloquent et le plus malheureux : « Me voici « donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de pro- « chain, d'ami, de société que moi-même : le plus socia- « ble et le plus aimant des humains en a été proscrit par « un accord unanime. » Tel est le début de sa première promenade. Plus loin il ajoute : « Pouvais-je croire que je « serais tenu, sans le moindre doute, pour un monstre, un « empoisonneur, un assassin ; que je deviendrais l'horreur « de la race humaine et le jouet de la canaille ; que toute « salutation que me feraient les passants serait de cracher « sur moi ; qu'une génération tout entière s'amuserait, « d'un accord unanime, à m'enterrer tout vivant ? » Il est

inutile de multiplier les citations quand il s'agit des ouvrages d'un philosophe qui, malgré ses erreurs, fera éternellement les délices de tous ceux qui aiment à lire et à penser.

L'histoire de J. J. Rousseau, comme celle de presque tous les mélancoliques qui se sont illustrés dans la carrière des lettres, nous présente le génie aux prises avec l'infortune, et luttant péniblement contre l'adversité ; une âme forte, logée dans un corps débile, d'abord douce, affectueuse, expansive et tendre, aigrie par le sentiment d'une condition malheureuse et de l'injustice des hommes, jusqu'au moment où, tourmenté du désir de la célébrité, Rousseau s'élança dans la carrière épineuse des lettres. Doué d'un tempérament sanguin, on le voit, présentant toutes les qualités propres à ce tempérament, doux, aimant, généreux et sensible, quoique inconstant ; son imagination féconde ne lui présente que des images riantes ; et, dans cette illusion du bonheur, il vit d'agréables chimères. Mais graduellement détrompé par les dures leçons de l'expérience, profondément affligé de sa misère et des torts de ses semblables, son physique s'use, se mine, s'épuise ; avec lui le moral change ; et son exemple peut être donné comme preuve la plus frappante de l'influence réciproque du moral sur le physique, et du physique sur le moral. Il prouve sans réplique que le tempérament mélancolique est moins une constitution particulière du corps qu'une véritable maladie, dont les degrés peuvent varier à l'infini, depuis une certaine originalité dans le caractère jusqu'à la manie la plus décidée.

Gilbert vient à Paris avec les germes d'un talent fait pour ce grand théâtre. Pauvre, et rebuté par ceux en qui il avait fondé son espoir, il se mêle aux rangs de leurs détracteurs, et se signale bientôt parmi les plus redoutables,

par une vigueur digne d'une meilleure cause. Poursuivi sans relâche par la misère, le spectacle désespérant dont jouissaient ses ennemis, et auquel il se croyait appelé, le conduisit à un état de démence complète. Il se croyait poursuivi par les philosophes, qui veulent lui enlever ses papiers ; pour les soustraire à leur prétendue rapacité, il serre ses manuscrits dans une armoire dont il avale la clef. Cet instrument s'arrête à l'entrée du larynx, gêne l'entrée de l'air, et suffoque le malade, qui meurt à l'Hôtel-Dieu, après trois jours des plus cruelles souffrances [17].

Zimmermann, usé de bonne heure par l'étude, médecin déjà célèbre à un âge peu avancé, vit dans la solitude avec une imagination ardente, jointe à la plus grande susceptibilité. Abandonné à lui-même, dévoré de la soif de la gloire, il se livre au travail jusqu'à l'excès, donne le *Traité de l'expérience,* et l'ouvrage sur *la solitude,* qui offre si bien la teinte de son âme. Forcé d'abandonner cette solitude qu'il aime, il porte dans les cours, où sa réputation l'appelle, un fonds inépuisable d'amertume et de tristesse que les événements politiques viennent encore augmenter. Arrivé par degré au dernier terme de l'hypocondrie, il meurt assiégé de terreurs pusillanimes, digne de tous les éloges et de tous les regrets.

A. Richerand.

DU POUVOIR DE L'HABITUDE.

C'est un thème bien rebattu que l'habitude ; et personne ne saurait s'accoutumer aux redites ni à l'ennui.

Tout le monde sait que des plaisirs trop fréquents mènent à la satiété, et les excès au dégoût de la vie. On sait que de continuelles douleurs produisent à la fin l'indifférence; que souvent les plus malheureux des hommes n'obtiennent de larmes qu'après qu'ils ont cessé de souffrir. Ainsi l'habitude, qui est un mal pour les jouissances, est un bienfait pour les douleurs. Outre ceux de l'espérance, qui ne tarissent jamais, il est encore mille plaisirs possibles pour l'être condamné à d'éternelles souffrances. Mais l'homme blasé par les voluptés ne peut que souffrir, et cette perspective est affreuse. Aussi, les sages de tous les temps ont-ils répété d'un bout du monde à l'autre : *Sperate, miseri! cavete, felices!*

Voltaire a ridiculisé, je crois, dans *Zadig*, un vaniteux qui n'aimait rien autant après lui-même que les délicieux plaisirs de l'harmonie. Favori d'un roi homme d'esprit, celui-ci résolut de lui faire donner tous les jours un concert nouveau par les premiers artistes de sa cour et de sa chapelle. Chaque jour donc, et presque à chaque instant, on répétait à *monseigneur*, sur des airs ravissants, la longue énumération des précieuses qualités dont il se croyait doué; on lui redisait sans cesse qu'il était beau, qu'il était riche, qu'il était spirituel, glorieux, magnifique. Le premier jour fut une continuelle succession des plus vives jouissances; les dieux à peine l'égalaient en bonheur. Le deuxième jour fut déjà moins délicieux, et il bâilla de satiété et d'ennui dès le quatrième... Voilà l'histoire tout entière de l'homme : trop répétés, les plus grands plaisirs finissent par lui devenir à charge, et l'habitude lui est un remède aux plus grands maux.

Quiconque n'a pas connu les plaisirs de la convalescence, ignore encore ce que c'est que le bonheur, et quelles voies conduisent à en jouir. Il faut si peu de chose alors pour

être heureux ! on a des désirs si simples et si faciles à combler ! on a tant d'âme pour sentir ! La convalescence est véritablement une image de la vie si heureuse et si longue des anciens patriarches. Mais dès qu'on a repris des forces, dès qu'on a recouvré la santé, vite on les consacre à des abus, vite on redevient l'homme de son siècle et de son pays, et l'on court follement après le bonheur, qu'on a laissé loin derrière soi.

L'habitude et ses influences se retrouvent dans chaque circonstance de la vie ; on s'habitue à de mauvais aliments, on s'habitue à un air empesté, on s'habitue aux remèdes, aux excitants, même aux poisons. Les habitants des lieux où ne cessent de régner des maladies contagieuses sont préservés de leurs délétères influences par l'habitude même d'y être constamment exposés : la peste de Constantinople, par exemple, n'est redoutable qu'aux étrangers ; elle épargne les naturels du pays.

Mais l'habitude a ses exigences comme ses avantages. C'est à cause d'elle que les aliments, même les plus nourrissants, veulent être variés ; trop uniformes, l'estomac resterait indifférent à leur contact, et la nutrition en pâtirait. Les médicaments, il faut également les varier ; il faut en élever la dose ; il faut en interrompre et en faire alterner l'usage, si l'on veut toujours en obtenir les mêmes effets. L'abus du tabac conduit à l'ellébore, et la longue habitude des remèdes finit par nous rendre les poisons mêmes nécessaires. Mithridate et la Brinvilliers avaient obtenu de l'habitude de s'abreuver, sans risque ni danger pour la vie, des substances les plus vénéneuses : l'un voulait ainsi se mettre à l'abri des poisons ; celle-ci ne voulait que s'assurer de leurs prompts effets sur ses victimes projetées.

Il n'est que quatre choses dont l'uniformité la plus grande ne nous fatigue jamais : l'air, l'eau et les différents produits

des céréales sont de ce nombre. Les hommes de tous les climats sont, sous ce rapport, dans la plus exacte ressemblance.

J'ai dit qu'on finit par s'habituer aux plus vives douleurs; un vésicatoire, une sonde dans l'urètre causent d'abord de vrais tourments; mais l'habitude vient enfin verser son opium sur les nerfs excédés par la douleur. C'est ainsi que l'habitude de souffrir masque beaucoup de maladies. Je me rappelle que, il y a quelques années, faisant des expériences sur la respiration, j'eus besoin de m'assurer de l'état où se trouve la glotte dans de certains phénomènes. Les premières tentatives furent cuisantes; au moindre attouchement de la luette et du palais j'avais de violents vomissements. Eh bien! au bout seulement d'une quarantaine de jours, j'enfonçai impunément mes doigts jusqu'au larynx, comme je les aurais mis sur le reste du corps; ma main s'était enfin familiarisée avec ces parties si irritables.

En un mot, on s'habitue à voir souffrir comme à souffrir; la même loi qui fait le bon chirurgien fait aussi le bon malade, le bon peuple et le mauvais prince.

ISID. BOURDON.

PRINCIPALE DESTINATION DES FEMMES.

La principale destination des femmes étant de plaire par les agréments du corps et par des grâces naturelles, elles s'en écarteraient en courant après la science et le bel esprit; car il est certain que, s'ils procurent des avantages précieux à la société, ceux qui résultent d'un corps sain,

ou d'un esprit libre et aisé, sont rarement le partage des personnes qui se livrent à un désir immodéré de s'instruire, ou qui se dévouent à la fonction pénible et ingrate d'éclairer leurs semblables. Celles-ci sont le plus souvent des hommes qui, travaillant sans cesse à enrichir le monde par des découvertes utiles et par de nouvelles vérités, ou à l'amuser par des écrits agréables, consentent à y être nuls par leur personne. Presque toujours déplacés, ou par leurs prétentions, ou par cette indifférence apathique que donne la méditation, ils sont au milieu de leurs contemporains comme des hommes d'un autre siècle, ignorant les usages les plus communs et les plus indispensables, et toujours occupés d'autres objets que ceux qui conviennent à leur situation présente. « Cela, dit Montaigne, les rend ineptes à la con-« versation civile, et les détourne des meilleures occupa-« tions; combien ai-je vu, de mon temps, d'hommes abestis « par une téméraire avidité de science! » Le chancelier Bacon avoue que c'est un inconvénient assez ordinaire aux lettres; mais cet inconvénient serait plus sensible et plus choquant dans les femmes, dont l'affabilité et le caractère conciliant, qui leur ont été donnés pour tempérer la rudesse naturelle de l'homme, ne sauraient s'accorder avec la morgue du savoir. Enfin, les idées des gens de lettres, même les plus exempts de ces défauts, ont toujours un air de contrainte qui leur ôte le naturel et la grâce; et, comme le plus souvent elles ne leur appartiennent pas, on pourrait les comparer à des dépouilles que l'on a été chercher dans des tombeaux; elles sont inanimées et froides comme les cendres des morts auxquels on les a dérobées; ou bien, si elles leur sont propres, comme elles sont le fruit du travail, elles ne ressemblent pas mal à ces fruits avortés, sans beauté comme sans saveur, que l'art arrache à la nature pour flatter la vanité ou flatter l'impatience des riches.

Au contraire, l'esprit des femmes, inculte, mais pétillant, brille d'autant plus qu'il n'est point étouffé par un savoir indigeste. Son caractère original le rend piquant; sa liberté lui donne des grâces. Leurs idées n'ont rien de gêné, de contraint; leurs expressions sont la véritable image de leur âme, irrégulières mais pleines de naturel et de vie; leur conversation, toujours vive et animée, peut se passer de la science, et a par elle-même un intérêt que toutes les ressources de l'érudition ne sauraient lui donner. Tout lui sert d'aliment; leur esprit sait tirer parti des moindres objets; il ressemble au feu qui convertit en sa substance tout ce qu'il touche, et communique son éclat aux matières les plus viles et qui en paraissent le moins susceptibles. Enfin, comme les femmes sont un des plus grands mobiles et un des principaux liens de la société, la nécessité d'étudier continuellement quels sont les ressorts qui en font agir les membres, et d'y mettre leur faiblesse à l'abri des chocs que le jeu de ces ressorts nécessite, leur donne cette sagacité qui sait quand et comment on doit agir ou parler, l'art de mesurer ses démarches, de graduer ses actions et son langage, selon les circonstances; une certaine habitude de saisir d'un coup d'œil toutes les convenances; en un mot, l'esprit de société, que bien des gens disent être le meilleur de tous.

D'ailleurs, une femme en sait toujours assez, non point, comme disait un duc de Bretagne, parce qu'elle sait *mettre de la différence entre la chemise et le pourpoint de son mari*, mais parce qu'avec une mémoire facile et une tournure d'esprit légère et agréable, elle a l'art de multiplier les connaissances que le commerce des hommes ou quelques lectures furtives et passagères peuvent lui procurer. On ne sera point étonné de l'étalage scientifique que fera un homme qui vient de pâlir sur des livres; mais un des charmes de

la conversation des femmes, surtout quand la prétention en est bannie, c'est de paraître savoir tout sans avoir jamais rien appris.

Pourraient-elles sacrifier tant d'avantages réels à un vain fantôme, se livrer à des travaux où elles ont tout à perdre et rien à gagner, et se dessécher par des veilles multipliées pour acquérir un titre qui ne peut jamais, chez elles, qu'être subordonné à un autre genre de mérite? Leur intérêt est donc de trouver des exercices qui soient propres à développer et à perfectionner leurs facultés naturelles, sans nuire à leur tempérament.

ROUSSEL.

MÊME SUJET.

Au moral, la femme montre beaucoup plus de susceptibilité ou de mobilité que l'homme. De ces deux individus, l'un semble être né pour sentir, et l'autre pour penser. Chez la femme, il y a plus de vitesse et de promptitude dans la perception; les idées ou les impressions se succèdent dans son esprit avec une rapidité qui les empêche de s'y graver et d'y laisser des traces profondes ; elle apprend avec facilité et oublie de même ; ses affections sont vives, tendres, mais passagères ; elle se rapproche encore, sous ce rapport, de l'enfant qui s'émeut et se calme, s'alarme et se rassure, pleure et rit, pour ainsi dire, dans le même instant.

La femme juge et conçoit avec une sagacité qui étonne ; mais elle le cède à l'homme pour le raisonnement et la

réflexion. On pourrait dire que le brillant de l'esprit, la finesse du goût et la délicatesse du sentiment appartiennent à la femme; mais la force et la profondeur du jugement, l'imagination et le génie sont le partage de l'homme. Chacun d'eux a des qualités qui lui sont propres, et la nature leur a également prodigué ses dons. On aurait donc tort de croire, avec de prétendus philosophes, que la femme n'est qu'un homme imparfait, ou bien il faudrait dire que l'homme n'est qu'une femme imparfaite. Ils sont aussi accomplis l'un que l'autre au physique et au moral. La femme est lymphatique, nerveuse, sensible, timide, facile à émouvoir; l'homme, au contraire, est sanguin, musculeux, robuste, hardi, ferme, intrépide. Outre la vie générale qui anime la femme, on distingue encore chez elle une vie particulière qui paraît avoir son siége dans le système utérin, et dont l'influence modifie, trouble et maîtrise souvent toutes les fonctions de l'économie. Cette vie, loin d'être uniforme dans tous les individus, y offre au contraire deux caractères fort opposés, l'excès et le défaut de sensibilité. Dans le premier cas, elle s'annonce dès la plus tendre jeunesse, par des désirs vagues et concentrés, par la recherche des sensations vives, par une grande disposition à l'amour, par une menstruation précoce et orageuse; dans l'âge adulte, elle se manifeste par des affections morales ou des passions presque indomptables. Au contraire, l'insensibilité ou l'apathie de la matrice a pour caractères l'indifférence pour les plaisirs de l'amour, la modération, même la froideur dans les désirs, des règles tardives dont l'éruption est lente et sans orage; en un mot, des affections calmes, et jamais des passions tumultueuses.

L'éducation, dont les législateurs ont si bien connu les effets, et dont l'observation atteste l'influence sur la vie générale et sur la vie de chaque organe, doit encore forti-

fier les différences physiques et morales que la nature a établies entre les deux sexes. L'homme s'habitue, dès l'enfance, aux grands exercices, et s'endurcit à la fatigue. Les travaux des champs et le commerce, la mer et les combats, l'étude du cabinet et les combinaisons de la politique, les arts mécaniques et les sciences abstraites, tels sont les objets de ses occupations ordinaires. La femme, au contraire, élevée dans l'intérieur du ménage, ne cultive que quelques arts ou sciences de pur agrément. Son esprit, naturellement léger, réussit dans le genre frivole et badin ; mais tout ce qui est sérieux ou profond l'ennuie et le rebute. Ses mains délicates ne semblent être propres qu'à manier l'aiguille et le fuseau. La vie de l'homme est active, laborieuse, bruyante, extérieure ; celle de la femme, douce, paisible, obscure, sédentaire et intérieure. Comment donc ces deux individus pourraient-ils avoir la même constitution, le même tempérament, la même force et la même santé ?

CAPURON.

DÉLIRES ET FOLIES.

Certains délires et certaines folies ne laissent après eux d'altérations appréciables en nulle partie du corps. Mais, comme nous observons souvent des troubles de la vie physique elle-même là où nous ne pouvons voir d'altération dans les organes, nous ne nous faisons point illusion sur la valeur de cette première preuve ; elle est à nos yeux la plus faible de toutes.

Des observations variées pour les temps comme pour les

lieux ont montré les hommes les plus dissemblablement organisés pourvus des facultés de l'esprit les plus analogues, de même que les hommes les plus contrastants pour les dons de l'intelligence portent souvent jusqu'à la confusion les ressemblances corporelles.

Une autre preuve que les facultés de l'esprit ne sont pas le résultat du simple jeu des organes, c'est que les hommes les plus forts et les plus sains ne sont pas ordinairement les plus remarquables pour l'énergie de la volonté ou l'étendue de l'esprit [18]. On voit des personnes épuisées par de longues souffrances être animées d'un génie et d'une force de vouloir vraiment supérieurs à la commune médiocrité ; il en est même qui, près de mourir, étonnent les assistants par des inspirations sublimes et des paroles dignes d'un souvenir durable.

Également, les longs jeûnes, les veilles et les chagrins excessifs, toutes choses par lesquelles le corps est si vite et si visiblement affaibli, accroissent quelquefois jusqu'à l'exaspération les facultés de l'intelligence.

Le Corse Viterbi, après quatorze jours d'un jeûne volontaire que la perspective d'une mort infamante lui faisait envisager comme unique refuge contre les horreurs de l'échafaud ; Viterbi, près de s'éteindre, conservait une raison mâle, et donnait à sa haine envers des persécuteurs acharnés des expressions d'une affreuse justesse. La simple lecture du journal où ce malheureux consigna, heure par heure, les tourments de sa lente agonie, porte le trouble en nos sens ; et cependant il continuait de l'écrire à une époque où sa faiblesse était déjà si grande, que le plus léger mouvement de tout son corps eût amené son dernier soupir.

L'âme n'est donc qu'imparfaitement dépendante du jeu des organes ; elle est souvent indifférente à leurs alté-

rations, et toujours distincte des phénomènes purement vitaux. Cette vie animale sans pensée, sans conscience, est souvent plus énergique et plus régulière que la vie jointe à un esprit sain, plein de lumières et de ressources.

Cependant nous devons convenir que le jeu normal des organes est nécessaire aux facultés de l'esprit. On sait qu'un peu de vin, une chute, un coup, une mauvaise digestion, souvent rendent chancelantes l'intelligence et la volonté; qu'un mouvement de fièvre dérange tous les ressorts de l'âme, et que quelques gros de sang ou d'eau épanchés en de certains endroits du cerveau résolvent ou abolissent toute espèce de raison. De tout cela, concluons que l'homme est une intelligence non-seulement servie, mais accrue, mais souvent gouvernée et souvent dérangée par des organes.

Toutefois, de ce que l'âme a besoin des organes, n'allons pas conclure, imprudent philosophe, qu'elle tient d'eux son existence. Puisque l'âme ne s'accroît, puisqu'elle ne s'instruit et ne se manifeste que par des organes, on voit bien que le bon état de ces organes doit favoriser sa manifestation, et l'on conçoit à merveille que les lésions corporelles portent préjudice à l'esprit.

Les affections, les maladies où les affections de l'âme paraissent compromises, agissent bien moins sur l'âme elle-même que sur les organes qui la servent. Une digestion laborieuse, par exemple, influence beaucoup moins l'âme que les sens qui la servent et l'éclairent, la parole, son truchement, et le cerveau lui-même, son instrument de prédilection.

Non assurément, l'âme ne vient point des organes, mais elle a besoin d'eux.

Je me souviendrai toujours à ce sujet d'un jeune malade que je voyais, il y a quelques années, dans la maison de

M. de Barante. Ce jeune homme, âgé seulement de vingt ans, était déjà usé par toutes sortes d'abus. Nous ne pûmes pénétrer la nature de son mal, ni M. Récamier ni moi. Il était tourmenté par une fièvre lente qui ne le quitta pas un instant pendant les quarante jours que dura sa maladie. Tous ses organes étaient exténués, et l'on n'en voyait aucun qui parût plus spécialement altéré que les autres.

Appelé près de lui quelques heures encore avant sa mort, je le trouvai dans une grande exaspération. Il était sur son séant, et, les yeux hagards et déjà ternes, il gesticulait et murmurait avec violence de la manière la plus désordonnée, et pas un des nombreux assistants, tous en pleurs, ne le pouvait comprendre. Je lui adressai quelques paroles ; je vis qu'il les comprenait et n'aspirait qu'à se faire entendre lui-même. On voyait que son esprit était sain, sa connaissance entière, et que l'expression seule manquait aux idées ; il était évident qu'il avait quelque secret à dire, quelques derniers vœux à exprimer. Que pouvais-je faire ? ce malheureux me faisait pitié ; j'étais sûr, et tout le monde redisait, que quelques instants plus tard il n'existerait plus. On pouvait donc lui donner toutes choses capables d'exciter les organes, sans crainte d'influer sur la durée d'une vie qui allait finir. Voici ce que j'osai me permettre.

Il aimait le café ; souvent même il avait abusé de ce séduisant breuvage comme de tout. Je lui en fis donner devant moi une cuillerée à plusieurs reprises. Dès ce moment, sa langue se délia ; ses gestes, ses mouvements devinrent plus calmes et plus réguliers ; sa pensée vint jusqu'à nous, et nous le vîmes, avec la sérénité d'un patriarche, faire des adieux touchants à ses proches, accorder et demander des pardons, ordonner son convoi, répartir ou destiner ses bijoux, s'accuser publiquement de ses fautes, si

légères, si pardonnables pour tous, mais que lui-même, le malheureux, allait payer de sa vie ; et enfin, on le vit tracer ses pensées les plus mystérieuses et ses plus chers souvenirs sur un papier dont le meilleur de ses amis fut rendu dépositaire ; et la nuit n'était pas venue, qu'on dut respecter sa volonté et pleurer sa mémoire.

Vous le voyez, ce n'étaient ni l'intelligence ni la volonté qui manquaient à ce jeune malade ; mais cette intelligence n'avait plus d'interprètes, une organisation dégradée laissait cette volonté dans l'inertie. L'esprit survivait à l'action de ses instruments, et restait prisonnier dans un corps prêt à se dissoudre.

Que produisit donc le breuvage dont j'enivrai l'agonie de ce jeune homme ? rien, que susciter un reste d'énergie en des organes, en des esclaves qui déjà avaient délaissé leur maître et refusaient de le servir une dernière fois à l'heure du danger. Ils accomplirent alors son dernier vœu, et ils divulguèrent sa dernière pensée avant de se désunir pour toujours.

Maintenant, je le demande, quel autre exemple prouverait mieux et l'isolement et le genre de dépendance où est l'âme à l'égard des organes ? Mais qui doute de l'âme et de son indépendance ? dites-vous. Qui doute de l'âme ?... vous tous qui lisez, la prévention dans le cœur, ce chapitre où sont contredits, où sont combattus vos malheureux préjugés ; vous tous qui n'admettez rien de plus en votre être qu'en les plus vils animaux qui vous entourent et qui vous servent en purs automates. Vous qui vous délectez à la lecture des Diderot, des d'Holbach, des Naigeon, et qui regardez comme l'œuvre de la plus sublime intelligence ce livre des *Rapports du physique et du moral de l'homme*, livre qui prouve bien moins l'identité de l'âme et du corps que l'absence des grandes vues du génie dans

l'écrivain qui le composa. Qui doute de l'âme ?... Mais je me trompe, vous finissez tous par y croire, en ce divin principe de qui nous tenons notre suprématie sur le reste des créatures. Seuls et rendus à vous-mêmes, ou malades et en danger de la vie, ou guéris des passions qui vous aveuglaient durant une longue jeunesse ; délivrés des moqueries des sots, ou devenus assez sages pour les mépriser, vous croyez alors ce que vous crûtes dès vos jeunes années, et cela même fera l'espérance et la consolation de vos derniers instants. Vous croyez que quelque chose d'immatériel et d'impérissable nous anime et nous survit, et que ce principe et premier moteur de tout bien en recevra le prix, un jour, des mains de celui qui, connaissant toutes choses, n'en met aucune en oubli.

ISIDORE BOURDON.

DES HERMAPHRODITES. — DES MONSTRES. — DES TACHES DE NAISSANCE OU ENVIES.

(ERREURS POPULAIRES.)

Il n'existe jamais chez l'homme de véritable hermaphrodite. Jamais aucun animal de notre espèce, ni même aucun animal à sang rouge, n'a offert la réunion des organes mâles et femelles assez bien conformés pour le rendre capable de se féconder lui-même. Aucun exemple n'existe de ces générations solitaires. Les médecins qui ont cru voir la réunion des deux sexes sur le même individu, ont été trompés par de fausses apparences. Un examen atten-

tif, une dissection exacte n'ont fait découvrir dans ces êtres équivoques, chez qui les attributs des deux sexes semblaient être réunis, qu'un assemblage confus d'organes mal conformés, la séparation accidentelle de parties qui ordinairement sont réunies, l'union d'autres organes qui doivent exister séparés ; tantôt un développement extrême, d'autres fois un défaut d'accroissement, bizarre assemblage condamné par la nature à une éternelle stérilité. Les animaux à sang blanc et les plantes offrent au contraire de nombreux exemples d'un véritable hermaphrodisme, et cette réunion des deux sexes sur le même individu présente un grand nombre de variétés curieuses à examiner. Mais les hermaphrodites que l'on a cru observer chez l'homme n'en offrirent jamais que l'apparence spécieuse, c'est une espèce de conformation monstrueuse à joindre à toutes celles que l'on connaît, et sur lesquelles règnent encore un si grand nombre de préjugés.

Les gens du monde les plus distingués par les lumières de leur esprit ne doutent aucunement qu'il ne vienne au monde des enfants conformés comme des animaux. Combien de fois n'a-t-on pas tâché de vaincre mon incrédulité en m'assurant, *sur le témoignage irrécusable de personnes dignes de foi*, qu'une jeune fille était née le corps surmonté d'une tête de porc, faisant entendre d'affreux grognements ! La famille, consternée, l'avait, disait-on, fait étouffer en secret. D'autres fois, c'était un enfant parfaitement beau, avec les pattes d'un chien, etc. Ouvrez les recueils scientifiques publiés dans le seizième siècle, les *Éphémérides des curieux de la nature*, par exemple, vous y lirez avec surprise qu'une femme a pu accoucher d'un serpent, d'un lézard, d'un brochet. Il fut un temps, dit l'ingénieux Fontenelle, où toute la philosophie consistait à ne voir dans la nature que des prodiges. Je fus consulté

un jour sur un enfant né avec une conformation extraordinaire. Les parents cherchaient à me prémunir contre l'espèce d'horreur que ne manquerait pas de me causer la vue de ce monstre. Il avait, disaient-ils, le bec d'un aigle et les griffes d'un léopard. C'était le sujet de la conversation de plusieurs sociétés. La famille se croyait menacée de quelque malheur par le courroux céleste. Enfin on me conduit avec mystère dans un réduit écarté, où une femme du peuple allaitait le petit monstre, cause innocente d'un si grand effroi. On le débarrasse de ses langes, et je ne vois qu'un hydrocéphale dont les pieds et les mains, recourbés en dedans, offraient les orteils et les doigts joints ensemble. La face faisait en avant une saillie anguleuse par suite de la compression que la tête, trop volumineuse, avait éprouvée dans le travail de l'accouchement. J'assurai les parents que, si cet enfant ne ressemblait point aux autres, ils devaient en attribuer la cause à des maladies qu'il avait essuyées avant sa naissance, et dont les progrès seraient bientôt mortels.

Les monstruosités ne vont jamais jusqu'à dénaturer complétement les caractères distinctifs des espèces animales, au point qu'elles revêtent absolument les formes d'une autre espèce. La nature, en les distinguant les unes des autres, a posé entre elles des limites invariables, et ne s'écarte jamais entièrement de ses lois primitives dans l'homme et dans les animaux qui ont avec lui de l'analogie. Les plantes offrent quelquefois, il est vrai, l'assemblage monstrueux de plusieurs espèces amalgamées ; mais les variétés, dans la figuration des animaux, sont renfermées dans des bornes plus étroites. Les monstres, chez l'homme, doivent cette apparence tantôt à quelque maladie contractée dans le sein de la mère : de ce genre sont les acéphales, les hydrocéphales, les fœtus qui n'ont qu'un

œil, ou portent une hernie, etc.; d'autres fois, ce sont des jumeaux qui, réunis et comprimés dans un trop petit espace, ont contracté des adhérences par leur surface extérieure, conservant néanmoins leurs parties distinctes. De là proviennent les enfants à deux têtes, à huit membres. Il est enfin des cas où les jumeaux se sont tellement identifiés, que plusieurs organes communs servent à la vie de tous deux. Ils existent alors dans une dépendance mutuelle, et la mort de l'un entraîne nécessairement celle de l'autre. Telles étaient ces deux filles dont M. de Buffon nous a conservé l'histoire. Il est bien difficile de ne point admettre dans ces cas un vice dans l'organisation des germes, disposition primitive, dont les causes sont aussi peu explicables que tout ce qui a trait à l'acte intime de la génération. Deux germes d'abord isolés peuvent non-seulement s'unir par leur surface et même s'identifier, mais l'un d'eux peut encore pénétrer l'autre. Alors celui-ci l'enveloppe et le conserve dans son sein. Tel était le cas vraiment extraordinaire du jeune Bissieu, offert à l'examen de la faculté de médecine de Paris. Cet enfant, mort à quatorze ans, après avoir porté toute sa vie une tumeur volumineuse dans le bas-ventre, offrit un fœtus humain renfermé dans cette cavité, hors des voies de la digestion.

Il convient de réfuter ici l'erreur commune sur les taches de la peau, ou envies, que les enfants apportent en venant au monde, et que le vulgaire attribue à l'imagination de la mère. A la tête des savants qui ont admis et soutenu cette hypothèse, nous trouvons le célèbre Malebranche. Ce philosophe, qu'une mauvaise méthode de raisonner et les écarts d'une imagination trop vive conduisirent à beaucoup d'erreurs, était si convaincu de l'influence qu'exerce l'imagination des mères sur la production de ce phénomène, qu'il donnait aux femmes le burlesque consei

de se gratter le derrière lorsqu'elles désiraient quelque chose pendant leur grossesse, afin, disait-il, que l'enfant en portât la marque sur les parties que l'on cache d'ordinaire.

Maupertuis, dans la *Vénus physique*, emploie toutes les ressources de son esprit pour expliquer un fait dont il eût fallu d'abord constater la réalité. C'est là que se trouve l'observation d'une femme qui, pour avoir assisté au supplice d'un criminel expirant sur la roue, mit au jour un enfant dont les quatre membres étaient brisés précisément aux endroits correspondants à ceux où le fer de l'exécuteur avait frappé le coupable. Rien ne rappelle mieux la fameuse dent d'or sur laquelle les savants d'Allemagne s'épuisèrent en doctes commentaires, que malheureusement la fausseté bien avérée du fait rendit inutiles. Si Maupertuis eût appliqué à celui qu'il raconte les règles d'une saine critique, il se fût aperçu qu'il n'était revêtu d'aucun caractère d'authenticité; que cette parfaite correspondance entre les fractures qu'offrait l'enfant et celles du criminel était visiblement l'ouvrage d'une imagination prévenue, et qu'enfin il n'est point rare que des enfants apportent en naissant des luxations et des fractures qui proviennent, soit des convulsions assez violentes que le fœtus peut éprouver dans le sein de la mère, soit des manœuvres imprudentes de la sage-femme au moment de l'accouchement; mais tout le merveilleux se fût alors évanoui. On ne peut pas absolument nier qu'au moment où une femme enceinte se trouve agitée par quelque passion violente, frappée par un spectacle inattendu, qu'elle se livre à un mouvement de colère, ou bien éprouve une vive frayeur, l'agitation de ses humeurs ne se communique à celles du fœtus, et ne puisse déterminer dans les organes de celui-ci des altérations remarquables. Des enfants ont été sujets,

pendant leur vie, à des convulsions qui provenaient évidemment de quelque émotion violente qu'avait éprouvée leur mère pendant la grossesse.

Si maintenant nous examinons les diverses sortes de taches ou envies dont la peau des enfants peut offrir l'empreinte, nous trouvons que ces taches, d'une forme différente, ressemblent le plus ordinairement à un pois ou à une lentille. On en a vu qui avaient quelque chose de l'aspect d'un grain de groseille, d'une cerise, d'une fraise, d'une prune, d'une grappe de raisin, d'une huître. Souvent la peau est velue dans ces endroits, et les poils dont elle est couverte sont également variables pour la quantité comme pour la couleur. On raconte, pour rendre la chose plus merveilleuse, que des fraises au visage ont offert tous les phénomènes de la végétation, ont fleuri au printemps, se sont colorées au moment de la maturité des fraises, puis flétries. Ces taches, dans lesquelles on s'efforce de trouver de la ressemblance avec quelque objet connu, sont le résultat d'une altération dans le tissu de la peau du fœtus; il n'est pas impossible qu'elles présentent quelque analogie de forme et de couleur avec d'autres corps de la nature. En regardant avec soin les taches d'un marbre veiné, ne finit-on pas par y découvrir toutes sortes de figures singulières? Des femmes dont la grossesse a été tourmentée par les appétits les plus déréglés et les goûts les plus bizarres, mettent au jour des enfants dont la peau est sans tache, tandis qu'au contraire d'autres enfants naissent avec des envies où l'on pourrait voir la figure de quelque animal ou de quelque fruit que la mère n'a jamais désiré, ou dont elle n'a jamais eu connaissance.

Achevons par une anecdote récente. Une demoiselle portait sur l'avant-bras la figure du scrotum : c'était un sac de peau pendante, ridée et couverte de poils. Assuré

ment la grossesse de sa mère avait été troublée par quelque vision impure : le cas me fut raconté avec mystère, et les parents me prièrent de faire l'extirpation. C'était le sac d'une loupe enkystée fort ancienne. La tumeur s'était enflammée et vidée par suppuration ; restait la peau pendante, rugueuse, et plus velue qu'elle n'a coutume de l'être chez les personnes du sexe. Il me fut bien facile d'enlever le prétendu scrotum.

Un auteur allemand a fait sur la question qui nous occupe un ouvrage volumineux : il y combat l'opinion qui attribue les envies de naissance à l'imagination de la mère, par une multitude de raisons décisives ; et, maniant tour à tour le sérieux et la plaisanterie, il va jusqu'à dire que, si l'erreur était fondée, les enfants seraient presque tous souillés par l'image d'une partie que je ne peux nommer, et qu'il prétend être l'objet de la convoitise du plus grand nombre des femmes enceintes, surtout vers le troisième ou le quatrième mois de la grossesse. L'auteur allemand écrit en latin, et nomme chaque chose par son nom.

A. Richerand.

DE LA MORT.

Les hommes craignent la mort comme les enfants craignent les ténèbres ; et, ce qui renforce l'analogie, les terreurs de la première espèce sont aussi augmentées dans les hommes faits par ces contes effrayants dont on les berce. Nul doute que de profondes méditations sur la mort, envi-

sagée comme conséquence du péché originel et comme passage à une autre vie, ne soient une occupation pieuse et utile au salut; mais la crainte de la mort, envisagée comme un tribut qu'il faut payer à la nature, n'est qu'une faiblesse. Et même, dans les méditations religieuses sur ce sujet, il entre quelquefois de la superstition et de la puérilité : par exemple, dans un de ces livres que les moines méditent pour se préparer à la mort, on lit ce qui suit : « Si la plus légère blessure faite au doigt peut causer de si vives douleurs, quel horrible supplice doit-ce être que la mort, qui est la corruption ou la dissolution du corps tout entier! » Conclusion pitoyable, attendu que la fracture ou la dissolution d'un seul membre cause de plus grandes douleurs que la mort même, les parties les plus essentielles à la vie n'étant pas les plus sensibles. C'est donc un mot très-judicieux que celui de l'écrivain qui a dit, en parlant simplement en philosophe et en homme du monde : « L'appareil de la mort est plus terrible que la mort même. » En effet, les gémissements, les convulsions, la pâleur du visage, des amis désolés, une famille en pleurs, le lugubre appareil des obsèques, voilà ce qui rend la mort si terrible.

Il est bon d'observer à ce sujet qu'il n'est point dans le cœur de l'homme de passion si faible qu'elle ne puisse surmonter la crainte de la mort. La mort n'est donc point un ennemi si redoutable, puisque l'homme a toujours en lui de quoi la vaincre. Le désir de la vengeance triomphe de la mort, l'amour la méprise, l'honneur y aspire, le désespoir s'y réfugie, la peur la devance, la foi l'embrasse avec une sorte de joie, et même, si nous devons en croire l'histoire romaine, après que l'empereur Othon se fut donné la mort, la compassion, qui est la plus faible de toutes les afflictions humaines, engagea quelques-uns de ceux qui lui étaient le plus attachés à suivre son exemple; résolution,

dis-je, qu'ils prirent par pure compassion pour leur chef et comme la seule digne de ses partisans. A ce genre de motif, Sénèque ajoute l'ennui, la satiété et le dégoût. « Méprisez la mort, dit ce philosophe; il n'est pas pour cela de courage ni de désespoir, c'est assez d'être las de faire et refaire depuis si longtemps les mêmes choses et d'être ennuyé de vivre. » Un fait également digne d'attention, c'est le peu d'altération que l'approche de la mort produisit dans l'âme forte et généreuse de certains personnages qui ne se démentirent pas même dans ces derniers moments, et furent dignes d'eux-mêmes jusqu'à la fin. Par exemple, les derniers mots de César Auguste furent une espèce de compliment : « Livie, dit-il à son épouse, adieu, et souvenez-vous de notre mariage. » Tibère mourant dissimulait encore. « Déjà, dit Tacite, ses forces l'abandonnaient, mais la dissimulation restait. » Vespasien mourut en raillant, et sur sa chaise percée, se sentant mourir peu à peu : « Eh! dit-il, je crois que je deviens un dieu. » Les dernières paroles de Galba furent une espèce de sentence : « Soldat, si tu crois ma mort utile au peuple romain, frappe; » puis il tendit la gorge à son assassin. Septime Sévère mourut en expédiant une affaire : « Approchez, dit-il, et finissons cela, pour peu qu'il me reste encore le temps de le faire. » Il en fut de même de beaucoup d'autres personnages. Les stoïciens se donnent trop de soins pour exciter les hommes à mépriser la mort, et tous leurs préparatifs ne font que la rendre plus terrible; j'aime mieux celui qui a dit que « la mort est la dernière fonction et le dernier acte ou le dénoûment de la vie. » Il est aussi naturel de mourir que de naître, et l'homme naissant souffre peut-être plus que l'homme mourant[19]. Celui qui meurt au milieu d'un grand dessein dont il est profondément occupé, ne sent pas plus la mort que le guerrier qui est frappé mortellement dans

la chaleur d'un combat. L'avantage propre de tout grand bien auquel on aspire et qui remplit l'âme est d'ôter le sentiment de la douleur et de la mort même ; mais heureux, mille fois heureux celui qui, ayant atteint à un objet vraiment digne de ses espérances et de son attente, peut en mourant chanter comme Siméon : « *Nunc dimittis*, etc. » Un autre avantage de la mort, c'est d'ouvrir au grand homme mourant le temple de mémoire en éteignant tout à fait l'envie. « Ce même homme que tous envient, dit Horace, sitôt qu'il aura fermé les yeux, tous l'aimeront. »

François Bacon.

DE LA DOULEUR

QUI ACCOMPAGNE LA MORT NATURELLE ET LA MORT PAR LES DIFFÉRENTS SUPPLICES.

Pour écrire sur un tel sujet, il ne suffit pas d'être médecin et d'avoir vu la mort de près, il faut l'avoir appréhendée pour soi-même ou pour des personnes chéries, il faut avoir éprouvé des maladies mortelles ; ce sont là des titres indispensables, et je les réunis tous.

J'ai vu mourir beaucoup de malades : c'est un spectacle qui fait frémir, mais l'homme et le médecin en retirent d'importantes leçons, et j'ai fait mille fois tant d'efforts sur moi-même que j'ai fini par observer sans horreur les derniers instants de l'agonie. Je n'ai pas laissé échapper une seule occasion d'assister aux dernières convulsions des malheureux qui vont expirer dans nos hôpitaux. Ce qui

suit est le fruit de mes expériences bien plus que de mes lectures.

On craint la mort comme douloureuse, et cela même en rend les approches affreuses. Les poëtes et les hommes susceptibles l'ont armée d'une faux tranchante ; il ne fallait la voir munie que d'un nœud coulant qui cesse de blesser dès qu'elle l'applique, et qu'elle serre d'un manière imperceptible. Ce lien de la mort fait cesser les douleurs et n'en cause jamais ; et même il a déjà fait disparaître les craintes, qu'il laisse encore des espérances ; il amène de l'assoupissement et des convulsions, mais jamais de douleurs... Écoutez les faits ; leur voix est persuasive, car c'est celle de la vérité.

J'ai vu des vieillards déjà froids et haletants ; le son de leur voix avait peine à se faire entendre. Je les ai souvent interrogés (car ils conservent longtemps la connaissance ; ils sont lents à mourir comme à s'endormir). « Souffrez-vous ? leur disais-je. — Non, répondaient-ils ; mais c'est fini... demain... dans vingt-quatre heures !... » Leurs membres étaient déjà glacés. « Avez-vous froid ? — Non... mais demain... » Souvent la mort arrive à l'heure qu'ils ont fixée ; à force de répéter *demain*, l'heure extrême vient enfin ; mais ils ne l'attendaient pas si tôt, et c'était comme pour l'éloigner encore qu'ils la conjuraient sans cesse. Ces hommes, écrasés par l'âge, ne sentent ni le froid glacial de leurs membres, ni les angoisses d'une respiration étouffée. Tout mourant en même temps chez eux, ils conservent assez de chaleur pour une sensibilité presque éteinte, ils meurent sans douleurs et sans convulsions.

Mais ces convulsions, les hommes qui succombent à des maladies violentes les éprouvent, et de là vient qu'on les croit tourmentés par de vives douleurs. Mais c'est un préjugé ; il ne survient jamais de convulsions tant qu'il y a

de la connaissance. Les mouvements désordonnés sont un signe que le règne de la volonté a cessé ; et cette volonté ne survit jamais à la sensibilité, à la conscience. Les convulsions cessent quand revient le sentiment ; au contraire, il survient des convulsions dans le délire, dans les évanouissements et après le dernier soupir. Loin d'indiquer des souffrances, les convulsions annoncent donc que tout sentiment a disparu. Effectivement, les personnes qui ont éprouvé les maladies les plus dangereuses, celles dont on avait désespéré et qu'à leurs convulsions on avait jugées les plus souffrantes, sorties de tout danger, ont déclaré qu'elles ne se rappelaient que les vagues rêveries du délire. Or, on se souvient toujours des douleurs qu'on a ressenties : la preuve de toute sensation passée, c'est le souvenir.

Je n'ai parlé que des maladies aiguës, et non des accidents mortels ni des supplices. Mais ces supplices et ces accidents ne sont pas eux-mêmes tous douloureux ; la mort qu'ils procurent est souvent assez douce. Une plaie d'épée, une balle qui nous atteint à l'improviste, ne causent qu'un vague sentiment qui n'est pas celui de la douleur. Les opérations chirurgicales sont, il est vrai, toutes douloureuses ; mais l'espérance d'obtenir par elles la guérison de maux devenus incurables sans leur secours, les fait endurer avec une résignation stoïque. D'ailleurs, entre ces souffrances et la mort qu'elles amènent quelquefois, il y a de grands intervalles de bien-être ; et lorsque la mort doit suivre, elle est précédée de délire, de convulsions, d'insensibilité et d'agonie.

Les tiraillements et les déchirures de membres causent les plus insupportables des douleurs ; la torture de l'écartellement est le plus grand de tous les supplices. Il faut lire dans les historiens du temps les détails du supplice de Ravaillac, ce meurtrier du meilleur de nos rois, pour se faire

une idée de cette horrible cérémonie ; la mort de Régulus serait seule comparable à de pareils tourments, si la préoccupation d'un sublime héroïsme ne fût pas venue l'adoucir.

Mais toutes les fois que les organes principaux sont atteints, toutes les fois que l'un des cinq rouages essentiels à l'existence est endommagé, la douleur diminue comme la vie, et elle cesse avec elle. Toute blessure profonde, toute commotion violente du cerveau, fait cesser aussitôt et la volonté et le sentiment de l'existence et des douleurs. Ce que Voltaire rapporte des derniers moments de Charles XII me semble peu croyable.

Dès que la tête est séparée du tronc, nulle douleur n'est possible. Cependant, des rêveurs tels que Sue, et des savants illustres comme Sœmmerring, évaluant les souffrances par les convulsions évidentes, ont prétendu que les guillotinés continuaient de souffrir après la décapitation ; à l'appui des hypothèses, on a même cité des faits. On a assuré que des décapités, selon leur promesse, avaient continué de marcher après le supplice en signe de leur innocence. On affirme que les joues de Charlotte Corday rougirent subitement lorsque le bourreau eut appliqué un infâme soufflet sur la face déjà décolorée de cette fille héroïque. Mais ou ces faits sont entièrement faux et inventés dans un but moral, ou ils résultent d'influences purement physiques, tues par les historiens.

Une mort bien douce est celle qui survient après les grandes pertes de sang : c'est la mort de César et de Sénèque ; c'est la mort de Legallois et de Fualdès, de Castlereagh et de la plupart des guerriers. J'ai vu mourir plusieurs personnes de cette manière, par hémorrhagie. Il n'est pas de mort plus subite. Les convulsions alors sont extrêmes ; mais loin d'indiquer des souffrances, elles n'arrivent qu'au moment où la connaissance a complétement cessé.

Les malades que j'ai vus périr par la rupture d'anévrysmes ou par des saignées qu'on ne pouvait tarir, n'éprouvaient de convulsions qu'au moment où les yeux se fermaient à moitié pour ne plus s'ouvrir volontairement. On a dit que les doigts de Legallois avaient été trouvés dans la plaie qu'il s'était faite à l'artère crurale, comme pour la boucher ou l'élargir; mais ce détail effrayant n'a été ajouté à l'histoire de sa mort que pour la rendre plus affreuse; ou, s'il est réel, il a été le simple effet du hasard. Dès que le ministre Castlereagh se fut ouvert l'artère carotide, il tomba mort dans les bras de son domestique.

Le Dante a peint sous des couleurs affreuses la mort par inanition. L'épisode d'Ugolin est véritablement infernal. Un malheureux père, livré lui et les siens à la famine dans une tour obscure et inaccessible, abandonné du ciel et de l'amitié, sent bien moins l'aiguillon de la faim que le désespoir d'assister à l'agonie de ses enfants, innocentes créatures que la haine et la vengeance supplicient comme d'infâmes coupables. La faim, et la soif, en laquelle la faim finit par dégénérer, ne sont vraiment insupportables que les premiers jours de leur durée, alors qu'un corps plein de force éprouve des besoins et des désirs violents; mais bientôt le délire et des rêvasseries surviennent comme dans les maladies aiguës, et tout sentiment cesse longtemps même avant la mort. On voit la haine et le désespoir dans le journal où Viterbi a décrit l'agonie de la faim, on n'y voit nulle part la douleur.

Les auteurs les plus respectés sont pleins d'histoires incroyables touchant la mort des suppliciés. Bacon et Haller assurent, dans un style propre à convaincre, parce qu'il les montre eux-mêmes convaincus des faits qu'ils racontent, que de grands coupables ont miraculeusement continué de parler après que le cœur avait été arraché de leur

poitrine. Mais ce sont là des faits fabuleux que les lois de la vie récusent. L'absence du cœur a les mêmes effets que la décapitation ; le cerveau ne recevant plus d'impulsion ni de sang, son action cesse, et avec elle tout sentiment disparaît.

Au premier abord, les empoisonnements paraissent extrêmement douloureux, et la mort qu'ils amènent entourée de tortures ; mais, outre que l'empoisonnement par les narcotiques (celui de Socrate, par exemple) ôte presque toujours tout sentiment, les poisons les plus corrosifs ont les mêmes effets que les maladies aiguës, et conduisent finalement comme elles aux convulsions et au délire, à l'assoupissement et à l'insensibilité.

D'ailleurs, nous devons convenir que certaines douleurs, nées des accidents ou des supplices, ne sont pas sans une espèce de volupté. On connaît les faits scandaleux, mais vrais, qu'a cités J. J. Rousseau. MM. de Sèze et Bacon ont rapporté plusieurs histoires d'hommes pendus volontairement et par plaisir ; on en a même vu plusieurs qui, poussant trop loin ces expériences dont ils savouraient à longs traits les délices, sont finalement restés victimes de leur incroyable volupté. M. de Sèze cite un de ces hommes qui trouva mauvais qu'on eût troublé et accourci ses jouissances en l'ôtant de son gibet habituel. Bacon parle d'un autre insensé qui, se pendant fréquemment, finit par s'étouffer, ses pieds ne retrouvant plus leur tabouret.

Toutes les circonstances qui arrêtent soudainement la respiration, soit en entravant les mouvements des poumons, soit en altérant la pureté de l'air qu'on respire, produisent des douleurs mêlées de volupté. On connaît les expériences de MM. Vauquelin, Underwood et H. Davy sur des gaz irrespirables ; on sait l'espèce d'ivresse allant jusqu'à l'évanouissement qu'ont éprouvée ces illustres chi-

mistes en respirant du gaz oxyde azote. Il en est de même pour le gaz dégagé par le charbon allumé. Le célèbre abbé Fontana, qui avait éprouvé cette dernière espèce d'asphyxie, a plusieurs fois affirmé à M. Desgenettes, qui me l'a répété, qu'il avait ressenti plus de volupté que de souffrances durant la longue léthargie qui en était résultée. Le fils d'un illustre contemporain, M. Berthollet, dégoûté d'une vie dont les plaisirs trop uniformes ne lui inspiraient plus que l'ennui et la satiété, résolut de la finir par l'asphyxie, et de donner, en finissant d'exister, l'histoire fidèle de ses dernières impressions. Trop pressé de mourir pour espérer de servir la science par ses travaux, il voulut du moins l'éclairer par l'exact récit de sa mort. Il dressa donc à cet effet un journal; il y décrivit minute par minute ce qu'il éprouvait; et, dans ce long tableau, il n'est fait mention d'aucune souffrance réelle : il n'y est question que d'un engourdissement sans douleur, que d'une indifférence et d'une insensibilité allant progressivement jusqu'à l'anéantissement final. Les préludes de l'apoplexie sont pareillement caractérisés (presque toujours) par un chatouillement vague et universel, auquel succède bientôt l'assoupissement.

Il est surprenant combien peu de douleur éprouvent les personnes qui succombent à des plaies de poitrine. Dès que le cours du sang est entravé, le cerveau tombe dans l'abattement et la stupeur; il n'y a bientôt plus que de l'assoupissement, lequel est de temps en temps interrompu par des réveils en sursaut, qui même ne tardent pas à disparaître.

On croit communément que la mort des noyés est des plus pénibles; c'est une erreur. Moi même, dans ma première jeunesse, j'ai été sur le point de périr de ce genre de mort. Je n'avais pas entièrement perdu la spontanéité

des mouvements, ni la connaissance, et cependant je n'avais ni sensations douloureuses, ni conscience du danger. Un instinct machinal plutôt que la raison dirigeait mes mouvements dans l'eau pour m'en arracher; mais je n'en fusse jamais sorti sans une main secourable qui descendit comme du ciel pour m'en tirer.

Dans les expériences que j'ai faites autrefois pour m'assurer de quelle manière la seule volonté pourrait amener la mort en ne se servant que de nos organes, soit par asphyxie arbitraire (ce dont j'ai reconnu l'impossibilité), soit par le reflux du sang, les poumons se trouvant comprimés avec effort, je n'ai jamais éprouvé de douleurs. A plusieurs reprises, j'ai poussé témérairement ces expériences jusqu'au danger de la vie, mais sans en souffrir. Il en résultait même une espèce de pesanteur et d'engourdissement général qui n'était pas sans quelque bien-être.

On n'éprouve non plus aucune souffrance à se précipiter d'un lieu élevé; mais le saisissement est si vif, le mouvement du corps gravitant vers la terre est si rapide, qu'il en résulte une sensation inexprimable, mais de bien-être, qui finit bientôt par l'évanouissement. C'est sur cette impression délicieuse et indéfinissable qu'est fondé le bonheur qu'éprouvent les enfants à s'élancer à de grandes distances et à se précipiter des lieux élevés vers la terre. C'est pour imiter ces plaisirs, c'est pour procurer de pareilles jouissances et les débarrasser de tout danger, qu'ont été inventés nos courses modernes en chars descendants et les balancements aériens des peuples voluptueux de l'Orient. Ici, surtout, la volupté est aussi près de l'asphyxie que l'asphyxie l'est de la mort. M. Percy, qui fut pendant vingt ans chirurgien en chef de nos armées, a plusieurs fois remarqué que les soldats précipités du haut des citadelles prises d'assaut, avaient tous après leur mort le sourire du

bien-être empreint sur leurs traits inanimés. Les voyages aériens en ballon offrent une autre preuve du même fait : MM. Biot et Gay-Lussac, par exemple, n'éprouvèrent aucune souffrance quand ils se laissèrent tomber du haut des airs. Si la chute est assez rapide pour causer la mort, cette mort est toujours devancée par l'évanouissement, et l'évanouissement précédé par une vive sensation de plaisir.

Mais notre but principal est d'établir que la mort naturelle n'est pas douloureuse. Quand les supplices le seraient, on devrait y applaudir plutôt que s'en plaindre ; il serait du moins moral que les hommes le crussent : l'horreur des tourments dissuaderait des crimes et du suicide, encore mieux que n'en dissuade la crainte des dieux et des lois. Toutefois, il est certain que la plupart des supplices sont sans souffrances.

A l'égard des maladies, elles ne produisent la mort que quand elles ont cessé de causer des douleurs. Il faudrait excepter le cancer, si l'on n'avait pas les moyens d'abreuver d'opium les malheureux qu'il désorganise. Ces douleurs du cancer persévèrent en effet jusqu'à la mort ; mais l'ivresse de l'opium les rend supportables, ou même y rend insensible. Les narcotiques ne sont utiles dans la phthisie que pour calmer la toux et pour assoupir les craintes inspirées par les progrès de la maladie ; car la phthisie est toujours sans douleurs ; elle donne souvent beaucoup d'inquiétudes par ses sueurs et ses hémorrhagies, par sa toux et ses oppressions, mais des souffrances, jamais. Bien plus, les malades cessent de craindre au moment même où il est devenu impossible de conjurer ou d'éloigner une issue funeste.

Je vais terminer ce chapitre par un passage extrait d'une lettre que j'écrivis, il y a plusieurs années, à l'un de mes meilleurs amis et de mes plus chers condisciples, qui était allé mourir de phthisie dans le fond d'une province, notre

patrie commune. Ce malheureux jeune homme m'entretenait sans cesse de ses craintes d'une mort prochaine. Il se la représentait accompagnée de souffrances et d'angoisses. D'abord, je m'appliquai à le dissuader qu'il fût réellement attaqué des poumons; mais voyant que je n'y pouvais réussir, j'employai tous mes efforts à le convaincre du moins que la mort n'est ni terrible ni douloureuse. Voici ce que je lui écrivis : : «..... Surtout, mon ami, ne vous « effrayez plus de ces angoisses qui, selon vous, terminent « la vie d'un pulmonique; ces terreurs, comme imagi- « naires, sont indignes de vous. Si vraiment vous venez à « succomber, vous sentirez, vous craindrez d'autant moins « la mort que vous serez plus près d'elle. L'imagination, « à mesure que vous serez plus faible, vous prodiguera sa- « lutairement ses illusions et ses chimères; huit jours en- « core avant de mourir, vous bâtirez de superbes palais « dont vos amis, dont vos proches vanteront le plan et « l'ordonnance, parce qu'eux-mêmes vous auront fourni « les matériaux; l'espoir de terminer l'édifice vous sui- « vra jusqu'à la dernière heure, et déjà l'architecte sera « dans les cieux, lorsqu'un dernier soupir annoncera que « tout s'écroule.

« Mon ami, il n'est qu'une mort douloureuse de « cause physique: c'est la mort de l'homme rongé fibre « à fibre par un cancer, s'il n'est incessamment enivré « d'opium. Il n'est qu'une mort affreuse de cause morale, « c'est la mort du malheureux qu'avec toute la terre l'es- « pérance abandonne. Mais vous, mon ami, vous qui êtes « bon, qui n'avez ni ennemis ni passions, vous qui jamais « sciemment n'avez fait aucun mal, vous qui êtes vertueux « et aimé, vous ne sauriez avoir une mort agitée et dou- « loureuse; vous vous endormirez; c'est moi qui vous le « prédis et qui vous le promets avec certitude et sincérité;

« et je vous dis ces mots le chagrin dans le cœur, car je « suis votre ami. »

Effectivement, il perdit ses inquiétudes bien avant l'espérance, et sa mort ne fut douloureuse que pour ceux qui le chérissaient.

ISID. BOURDON.

V.

HYGIÈNE.

DE LA MANIÈRE DE CONSERVER SA SANTÉ.

Il est à cet égard, pour chaque individu, une sorte de prudence qui ne se rapporte qu'à lui, et qui est plus sûre que toutes les règles générales de la médecine ; elle est toute comprise dans cette seule règle ; remarquez avec soin, en vous observant vous-même, ce qui vous est salutaire et ce qui vous est nuisible. Telle est la plus sûre méthode pour conserver sa santé, et la meilleure espèce de médecine préservatrice. Cependant ce premier raisonnement : telle chose ne convient pas à mon tempérament, ainsi je dois cesser d'en faire usage, est mieux fondé que celui-ci : telle chose ne me nuit point ; ainsi je puis, sans inconvénient, continuer d'en faire usage. Car la vigueur qui est propre à la jeunesse remédie d'abord à une infinité de petits excès qu'on se permet ; mais ce sont des espèces de dettes qu'on paie dans un âge plus avancé. Considérez, à mesure que vous avancez en âge, que la diminution de vos forces exige des ménagements et ne vous permet plus de faire les mêmes choses, car on ne brave pas impunément la vieillesse. Ne faites aucun changement subit dans les parties essentielles de votre régime, et si la nécessité vous y oblige, ayez soin

d'y approprier tout le reste de votre manière de vivre ; car une maxime un peu mystérieuse, et qui n'en est pas moins vraie, c'est celle-ci : dans le corps humain, ainsi que dans le corps politique, un grand nombre de changements faits tous à la fois sont moins dangereux qu'un seul, s'il est considérable. Ainsi, examinez toutes les différentes parties de votre régime, comme aliments, sommeil, exercices, vêtements, logement, etc., et si vous y trouvez quelque chose qui vous soit nuisible, tâchez de vous en déshabituer peu à peu ; mais si ce changement vous nuit, revenez à vos premières habitudes ; car il vous serait très-difficile de bien distinguer ce qui est généralement salutaire de ce qui ne convient qu'à votre constitution individuelle. Avoir l'esprit libre et l'humeur enjouée aux heures des repas et du sommeil est un des préceptes dont la pratique contribue le plus à la prolongation de la vie. Quant aux passions et aux affections de l'âme, évitez avec soin l'envie, les craintes accompagnées d'anxiétés, la rancune, les affections profondes, les occupations qui exigent des recherches subtiles, épineuses, contentieuses, etc., les joies immodérées, la tristesse concentrée et sans communication ; nourrissez en vous l'espérance et la bonne humeur plutôt que la joie excessive ; variez vos plaisirs au lieu de vous en rassasier ; excitez fréquemment en vous le sentiment de l'admiration et de la surprise, par le moyen de la nouveauté ; préférez les études qui présentent à l'imagination des objets nobles, grands et relevés, comme l'histoire, la fable, le spectacle de la nature. Si vous vous abstenez de toute espèce de médicament tant que vous êtes en santé, votre corps aura peine à en supporter les effets lorsqu'une maladie ou une incommodité vous obligera d'en faire usage. Si au contraire vous vous y accoutumez trop dans l'état de santé, lorsque ensuite une maladie les rendra nécessaires, le corps

n'éprouvant alors aucune impression extraordinaire, ils n'auront pas assez d'effet. La diète renouvelée périodiquement dans certaines saisons et pendant un certain temps me paraît préférable au fréquent usage des médicaments; elle est plus altérante, mais elle occasionne moins d'agitations et fatigue moins les organes.

Lorsque le corps éprouve quelque dérangement extraordinaire, ne le négligez point, mais consultez à ce sujet un homme de l'art. Dans l'état de maladie, occupez-vous principalement de votre santé; mais, dans l'état de santé, agissez, allez hardiment, et sans trop vous occuper de votre corps. Car toute personne qui aura accoutumé son corps à soutenir des chocs fréquents, pourra, dans ses maladies (à l'exception toutefois des maladies aiguës), se guérir à l'aide de la seule diète et d'un régime un peu plus doux. Celse donne à ce sujet un conseil qu'il n'eût pas été en état de donner comme médecin, s'il n'eût été en même temps un personnage d'une prudence consommée. Selon lui, la méthode qui contribue le plus sûrement à la conservation de la santé et à la prolongation de la vie, est celle qui consiste à varier son régime alimentaire, ses exercices et ses occupations, en combinant ensemble les contraires et en se portant vers les deux extrêmes alternativement, mais un peu plus fréquemment vers l'extrême le plus doux; par exemple, il faut s'accoutumer aux veilles et au long sommeil alternativement, mais en donnant un peu plus au sommeil excessif qu'aux veilles excessives; ou encore faire diète dans certains temps, et dans d'autres temps d'amples repas, mais en péchant à cet égard un peu plus souvent par excès que par défaut; enfin mener une vie très-active et une vie sédentaire alternativement, mais plus souvent une vie active. C'est le moyen de donner à la nature ce qui peut la flatter; et en même temps assez de vigueur pour

exécuter ou supporter les choses les plus difficiles et les plus pénibles. Parmi les médecins, les uns, trop indulgents pour leur malade et se prêtant excessivement à ses fantaisies, s'écartent trop aisément et trop souvent des lois d'un traitement régulier et méthodique ; or, en flattant le malade, ils flattent aussi la maladie. D'autres, au contraire, trop rigides et trop esclaves des règles de l'art, ne voulant point s'en écarter dans le traitement, ne donnent point assez au tempérament individuel, à la situation ou à des positions particulières du malade. Appelez un médecin dont la marche tienne le milieu entre ces deux extrêmes, ou, si vous ne pouvez en trouver un de ce genre, combinez ensemble les deux opposés. Mais en consultant l'un ou l'autre, n'ayez pas moins de confiance en celui qui connaît bien votre tempérament qu'en celui qui a la plus grande réputation d'habileté.

FRANÇOIS BACON.

PRÉCEPTES DE SANTÉ.

DIALOGUE DE PLUTARQUE.

FRAGMENT.

RIVALITÉ DE LA MÉDECINE ET DE LA PHILOSOPHIE.

MOSCHION ET ZEUZIPPE.

I. MOSCHION. — Vous avez donc, mon cher Zeuzippe, détourné hier, à dessein, la conversation du médecin Glaucus, qui voulait conférer avec vous sur la philosophie?

Zeuzippe. — Je ne l'ai point détournée, mon cher Moschion, et lui-même il ne désirait pas d'avoir avec nous un entretien philosophique; mais j'ai évité de lui donner l'occasion qu'il cherchait de satisfaire son goût pour la dispute. Car, à la vérité, dans la médecine, comme dit Homère, Il. II. 514 :

Seul il vaut plusieurs.

Mais, pour la philosophie, il en est l'ennemi déclaré. Il n'en parle jamais qu'avec un ton plein d'aigreur; et alors même il venait à nous uniquement pour nous contredire : il criait déjà de loin qu'en discourant sur la manière de conserver la santé, nous avions eu l'intention la moins honnête, et que nous avions confondu les bornes des sciences et des arts. Car, selon lui, les limites qui séparent la philosophie de la médecine ne sont pas moins distinctes que celles des Phrygiens et des Myssiens. D'ailleurs il affectait de relever quelques propos que nous avions tenus sans trop de conséquence, quoique pourtant assez utiles, et il en faisait la censure la plus amère.

Moschion. — Je serais bien aise, Zeuzippe, que vous voulussiez me redire ces propos qu'il blâmait, et tous ceux même que vous avez tenus à cette occasion.

Zeuzippe. — Je n'en doute pas, Moschion, car vous avez l'esprit philosophique; et loin de trouver mauvais qu'un philosophe s'occupe de médecine, vous ne verriez pas sans peine qu'il crût devoir s'appliquer à la géometrie, à la dialectique, à la musique, plutôt que de chercher à connaître

Et le bien et le mal qui se passent chez lui,

c'est-à-dire dans son corps. Les spectacles les plus fréquentés sont ceux où, comme à Athènes, on distribue de

l'argent aux spectateurs. Or, la médecine, qui ne le cède à aucun des autres arts libéraux en beauté, en agrément et en intérêt, donne de plus, à ceux qui la cultivent, le salaire précieux d'une bonne santé. Loin donc d'accuser les philosophes qui discourent sur cette science, de confondre les bornes posées par la nature, il faudrait plutôt les blamer, s'ils ne les arrachaient pas entièrement pour travailler avec les médecins, comme sur un terrain commun, et acquérir, par cette culture intéressante, des connaissances aussi agréables que nécessaires.

MOSCHION. — Laissons là, je vous prie, Zeuzippe, le médecin Glaucus, qui, par sa gravité pédantesque, veut se donner l'air d'un homme supérieur, et prétend n'avoir aucun besoin de la philosophie. Répétez-moi plutôt tout ce qui fut dit dans cet entretien ; et, si vous le trouvez bon, commencez par ces propos qui furent tenus par manière d'agrément, et que Glaucus condamnait si fort.

II. ZEUZIPPE. — Très-volontiers. Il fut dit que les mets les plus simples sont toujours les plus sains ; qu'il fallait surtout éviter l'excès et la recherche dans les aliments, soit à l'approche d'une fête, soit lorsqu'on doit recevoir des amis, manger à la table d'un prince ou d'un grand, assister à quelqu'un de ces repas où presque toujours on est forcé de manger et de boire plus qu'on ne voudrait. Il faut d'avance, comme dans un temps de calme, disposer son corps et le préparer de loin contre les orages qui le menacent. Il est difficile, dans ces occasions, de s'en tenir à sa sobriété ordinaire, sans passer pour un homme déplaisant et fâcheux. Ainsi, pour ne pas mettre, comme on dit, feu sur feu, indigestion sur indigestion, il est bon d'imiter sérieusement la plaisanterie que fit un jour Philippe. Un de ses amis l'avait invité à souper à la campagne, et, croyant qu'il amènerait peu de monde, il n'avait pas fait de grands

préparatifs. Mais Philippe étant venu avec une suite nombreuse, son hôte se trouva fort embarrassé. Le roi, qui s'en aperçut, fit dire sous main aux convives de se réserver pour la pâtisserie. Sur cet avis, dans l'attente du second service, ils ménagèrent le premier, qui, par là, suffit à tout le monde. De même, lorsque nous devons nous trouver à un de ces repas où il est presque inévitable de tomber dans l'excès, ménageons nos forces, et portons-y un appétit bien sain. Si, l'estomac encore chargé, nous sommes forcés de recevoir des grands ou des amis qui viennent nous surprendre, et que, ne pouvant les refuser, nous ayons en tête des gens bien disposés, c'est alors qu'il faut s'armer contre cette mauvaise honte, si funeste aux hommes, et dire avec Créon (Eurip. *Méd.*) :

> Ami, dans ce moment j'aime mieux te déplaire
> Que de gémir bientôt pressé par la douleur.

Se donner une pleurésie, ou une fièvre ardente, de peur de passer pour un homme sauvage, c'est l'être réellement : c'est prouver qu'on manque de bon sens et d'esprit, et qu'on n'a, pour amuser ses hôtes, d'autres talents que de bien boire et bien manger. Le refus, s'il est fait avec adresse et d'une manière honnête, ne sera pas moins agréable à la compagnie, que les excès auxquels on se prêterait. Celui qui, donnant à manger, est à table comme à un sacrifice où l'on ne touche point à la victime, si d'ailleurs il divertit ses convives par des plaisanteries fines et agréables, dans lesquelles il ne s'épargne pas lui-même, plaira bien plus qu'un autre qui mangerait sans ménagement, et, le verre à la main, ferait tête à tout le monde. Notre ami, à ce sujet, cita, d'entre les anciens, Alexandre, qui, après avoir déjà bien bu, provoqué de nouveau par Médius, eut honte de le refuser, et fit cet excès à peine croyable qui

lui coûta la vie ; et parmi ceux de notre âge un fameux athlète nommé Riglus. L'empereur Tite l'ayant fait appeler dès le point du jour pour prendre le bain avec lui, il vint, se baigna, et s'étant mis à table, il but tellement que, frappé d'apoplexie, il mourut subitement. Glaucus se moquait de tous ces propos, qu'il traitait de pédantesques, et ne paraissait pas plus disposé à entendre la suite, que nous à les continuer devant lui, d'autant qu'il y donnait assez peu d'attention.

III. Je parlerai ailleurs du danger des voluptés, et je ferai voir en même temps la dignité et le prix de la tempérance. Mon objet, en ce moment, est de parler en faveur des plaisirs. Les maladies nous ôtent encore plus de jouissances qu'elles n'empêchent d'actions, de projets de voyages et d'occupations utiles. Ceux donc qui cherchent leur plaisir ne doivent rien ménager autant que leur santé. Il est des hommes que les infirmités n'empêchent pas de s'appliquer à la philosophie, de commander des armées et même de gouverner des États [20]. Mais les plaisirs ne peuvent s'allier avec la maladie, ou, si elle en permet quelqu'un, ce n'est que par intervalle. Encore, au lieu de jouissances pures et naturelles, n'a-t-on que des plaisirs altérés et corrompus par des affections étrangères, comme le calme des flots est troublé par la tempête. Ce n'est pas dans la satiété qui suit les excès de la table qu'on sent mieux la volupté ; c'est quand le corps est dans une situation douce et tranquille que les plaisirs sont les plus piquants. La santé est, par rapport à eux, ce qu'est le calme de la mer pour les alcyons ; elle leur donne une existence sûre et paisible. Prodicus disait agréablement qu'il n'y avait pas de meilleur assaisonnement que le feu. On peut dire aussi, avec la plus exacte vérité, que la santé est le mets le plus délicat et le plus parfait. Les viandes les

mieux apprêtées sont insipides pour les gens mal disposés ; mais un corps sain fait trouver tous les aliments agréables, et, selon l'expression d'Homère, donne un appétit dévorant [21].

IV. L'orateur Démade, voyant que les Athéniens voulaient faire la guerre à contre-temps, leur reprochait de ne traiter jamais de la paix qu'en habits de deuil. De même nous ne pensons à mener une vie sobre et frugale qu'au milieu d'opérations douloureuses ou de remèdes amers. Alors le souvenir du passé nous fait détester nos fautes ; mais, plus souvent, on s'en prend à la mauvaise qualité de l'air et du climat ou à des maladies épidémiques, tandis qu'on dissimule son intempérance, son goût pour les plaisirs, seules causes véritables des maux qu'on éprouve. Lysimaque, étant dans le pays des Gètes, se trouva pressé d'une soif si violente, qu'il se rendit à discrétion lui et toute son armée. Après avoir bu un peu d'eau fraîche : « Grands dieux ! s'écria-t-il, quelle fortune j'ai sacrifiée pour un plaisir si court ! » Hélas ! pouvons-nous dire aussi dans nos maladies, pour un peu d'eau froide, pour un bain pris mal à propos, pour un excès de vin, combien de plaisirs n'avons-nous pas sacrifiés ! de combien d'actions utiles ou d'amusements honnêtes ne nous sommes-nous pas privés !

Ces réflexions sont des remords cuisants qui entretiennent en nous un souvenir amer, et, telles que des cicatrices qui restent encore après la guérison des plaies, elles nous avertissent d'observer, quand nous sommes en santé, un régime plus sage ; car un corps sain n'est guère sujet à des désirs violents et difficiles à dompter, ou, s'il s'en élève quelquefois de pareils, et qu'ils fassent effort pour jouir des objets qui les excitent, il faut leur résister avec fermeté. Après quelques importunités, qui sont comme des caprices d'enfant, ils s'apaisent dès que la table est

ôtée ; et alors, loin de se plaindre qu'on leur fasse tort, ils se trouvent dans une disposition calme et tranquille, ils attendent paisiblement le lendemain sans éprouver aucun malaise, aucune indisposition fâcheuse. Aussi Timothée disait-il, après un repas simple et frugal qu'il avait fait à l'Académie : « Ceux qui soupent chez Platon s'en trouvent bien, même le lendemain. » Alexandre ne voulut pas recevoir les cuisiniers que la reine Ada lui envoyait, et dit qu'il en menait toujours avec lui de bien meilleurs : c'était, pour le dîner, l'exercice qu'il prenait avant le jour, et, pour le souper, un dîner frugal.

V. La santé ne s'achète point au prix de l'oisiveté et de l'inaction ; au contraire, cette inaction même est ce qui nous déplaît le plus dans la maladie. Un homme qui croit que la santé dépend du repos continuel, fait à peu près comme celui qui, pour conserver ses yeux, les tiendrait toujours fermés, ou, pour ménager sa voix, garderait perpétuellement le silence. Peut-on faire meilleur usage de ses forces que de les employer à des actions utiles à l'humanité ! Et peut-on regarder comme salutaire l'oisiveté qui détruit la fin naturelle de la santé ? Aussi n'est-il pas vrai que ceux qui agissent le moins se portent le mieux. Zénocrate n'avait pas une meilleure santé que Phocion, ni Théophraste que Démétrius ; et il n'a servi de rien à Épicure et à ses sectateurs, pour acquérir cette bonne disposition du corps qu'ils vantent tant, d'avoir fui toute administration civile.

Il faut entretenir, par d'autres moyens, cette constitution saine que la nature demande ; car il n'est point de genre de vie qui ne comporte également et la maladie et la santé. « Mes enfants, disait Platon à ses disciples, lorsqu'ils sortaient de son école, employez votre loisir à des exercices honnêtes. » Épicure recommandait le contraire

aux hommes d'État. Pour moi, je les presserais de consacrer leurs travaux à des objets intéressants et utiles, plutôt que de se fatiguer à des choses de peu d'importance. La plupart des hommes se tourmentent pour des riens; ils s'excèdent par des veilles, des courses, des voyages, et cela, sans aucun motif utile ou honnête. Souvent, c'est pour satisfaire leur malignité, leur envie, leur ambition ou leur vaine gloire.

C'est sans doute de cette sorte de gens que Démocrite avait coutume de dire : que si le corps appelait l'âme en justice pour réparation des torts qu'elle lui cause, elle ne pourrait éviter d'être condamnée. Et Théophraste avait raison de dire : que l'âme était pour le corps un hôte bien cher. En effet, la plupart des maux que le corps souffre lui viennent de l'usage déraisonnable que l'âme en fait, ou du peu de soin qu'elle en a. Jason disait, je ne sais à quel motif : qu'il fallait faire de petites injustices pour être juste dans les grandes choses. Je conseillerais, avec plus de fondement, à un homme d'État de traiter légèrement les affaires peu importantes, et d'en faire comme un objet de repos, afin de réserver pour les grandes choses toute l'activité de son corps. Par là, il se trouverait en bon état dans ces occasions, et, comme un vaisseau qu'on a radoubé, prêt à le servir, et à suivre l'âme, au besoin,

> Tel qu'un jeune poulain qu'une course légère
> Entraîne plein de feu sur les pas de sa mère.

VI. Quand les affaires le permettent, on peut accorder au corps plus de sommeil et de nourriture, et le laisser quelque temps dans cet état de repos qui tient le milieu entre la souffrance et le plaisir. Mais gardons-nous d'imiter ceux qui, après avoir excédé leur corps par le travail,

le plongent sans intervalle dans les voluptés, et du sein des plaisirs ou de la débauche, le ramènent à des travaux pénibles et qui demandent la plus grande contention, comme on trempe dans l'eau froide le fer tout brûlant. Rien n'use plus le corps que ces passages brusques à des excès opposés. Héraclite, étant malade d'hydropisie, disait à son médecin de changer la pluie en sécheresse. Mais, par une erreur funeste, la plupart des hommes, lorsqu'ils sont épuisés de fatigue, de travail ou de besoin, vont s'amollir, et, pour ainsi dire, se fondre dans les plaisirs, et de là retournent sur-le-champ à leurs travaux.

La nature ne demande point ces variations subites. C'est l'emportement et l'intempérance de l'âme qui fait ainsi passer le corps, sans nul ménagement, du plaisir au travail et du travail au plaisir, comme font les gens de mer, qui ne permet pas à la nature de jouir de cette bonne disposition, de cette douce sérénité qu'elle désire, et qui excite en elle, par cette conduite inégale, les plus violentes tempêtes. Les gens sensés se gardent bien de livrer leur corps au plaisir dans le moment où il est surchargé de travaux. Ils savent que ce n'est pas alors qu'ils en ont besoin, et, loin même d'y penser, livrés tout entiers aux actions vertueuses qui les occupent, ils substituent aux désirs des sens les joies pures et solides de l'âme.

VII. Apprenons aussi à connaître les aliments qui nous sont bons, qui conviennent à notre estomac, et sont pour nous d'une facile digestion, plutôt que ceux qui nous sont contraires, ou ceux qui, par leur saveur agréable, peuvent flatter notre goût. Questionner un médecin sur ce qui est indigeste ou facile à digérer, bon ou nuisible à l'estomac, c'est, ce me semble, une chose aussi honteuse que de lui demander ce qui est doux, aigre ou amer [22]. Mais combien de gens savent très-bien reprendre leurs cuisiniers, lors-

qu'ils ont fait un ragoût fade, aigre ou salé, et qui ignorent quels aliments leur sont plus convenables et plus sains! Aussi est-il rare que leurs ragoûts soient mal apprêtés; mais, par les mauvais assaisonnements qu'ils font chaque jour dans leur corps, ils donnent bien de l'ouvrage à leur médecin.

. . . . Sachons donc ce qui est sain et convenable au corps, et ce qui lui est contraire, dans le changement des saisons et les variations de l'air, afin de régler sur cela notre genre de vie. Quant aux inconvénients que l'avarice et l'amour du gain causent à bien des gens qui, dans les temps des récoltes, s'épuisent de travaux, de courses et de veilles, et par là donnent lieu aux causes internes des maladies de se déclarer au dehors, on n'a pas à les craindre pour les gens de lettres ou les hommes d'État, et c'est pour eux que j'écris.

Mais il est une autre sorte d'avarice dont ils doivent se defendre. Uniquement occupés de leurs études, ils traitent leur corps sans nul ménagement; ils le négligent lors même qu'il est épuisé par le travail, et le forcent, tout faible et fragile qu'il est, à leur rendre autant de services que l'esprit même qui est céleste et immortel. Le chameau ayant refusé de soulager le bœuf, son compagnon, d'une partie de sa charge : « Bientôt, lui dit-il, tu seras obligé de la porter tout entière, et moi par-dessus. » Ce qui, en effet, arriva, quand le bœuf fut mort de fatigue. Tel est le sort de l'âme, lorsqu'elle refuse au corps le soulagement qu'il lui demande. Une fièvre, un mal de tête qui surviennent, le forcent d'abandonner les livres et l'étude et de partager les souffrances du corps. Platon nous avertit sagement de ne pas exercer le corps sans l'âme, ni l'âme sans le corps; mais de les faire agir de pair l'un et l'autre, comme deux coursiers attelés à un même char. Puisque le

corps partage les travaux de l'âme, elle doit le traiter avec le plus grand soin, afin de l'entretenir dans une santé florissante, ce bien si précieux et si désirable. Le plus grand avantage qu'elle nous procure, c'est de n'éprouver aucun obstacle à l'acquisition de la vertu et à l'usage que nous devons toujours en faire, soit dans nos paroles, soit dans nos actions.

Traduction de RICARD.

FONTENELLE ET VOLTAIRE.

(LEUR MÉTHODE HYGIÉNIQUE.)

Fontenelle tint pendant cinquante ans le double sceptre des sciences et des lettres ; il travailla constamment, passa sa vie à la cour du régent avec les grands, les gens de lettres et les savants de son temps. Il fut homme de lettres et homme du monde, ami de tous les plaisirs, de toutes les jouissances ; cependant sa santé fut presque inaltérable. Il a beaucoup écrit ; son bonheur fut aussi constant que sa vie fut longue, et il vécut un siècle. Quel fut donc son secret ? D'économiser son existence, d'étendre avec art sur toute sa vie la portion de bonheur qui revient à chacun de ses instants ; en un mot, de mettre en pratique ce qui n'est souvent chez les autres qu'en théorie. Il dut en partie sa longue vie à sa sagesse, sans rien retrancher sur ses plaisirs, sachant toujours écouter la nature, et se gardant bien de lui commander des efforts. Une chose qu'il se dit de bonne heure à lui-même, est qu'on doit regarder la santé comme l'*unité* qui fait valoir tous les zéros de la vie; il fit donc son possible pour la conser-

ver, et il y parvint, toutefois, sans s'assujettir à un régime superstitieux. Sa complexion était faible; il avait la poitrine très-délicate, l'estomac bon, et il se conduisit en conséquence. Se réfugiant dans la tempérance, cet asile protecteur de la santé, il porta la sobriété jusque dans la sagesse même : ainsi, depuis sa naissance jusqu'à sa *difficulté* d'être, il n'éprouva qu'une seule maladie, à l'âge de cinquante ans; il ne prit dès lors, par jour, qu'une seule tasse de café.

Sa vie de chaque journée était réglée d'avance, et il s'écartait rarement du plan tracé depuis longtemps : les heures de ses repas, de son travail, de son sommeil, de ses récréations, de ses lectures, étaient arrêtées avec soin et précision. Tour à tour mondain et solitaire, toujours maître de lui, toujours tranquille dans le tourbillon du monde, il avait imprimé aux phénomènes de son organisation un mouvement égal, tellement uniforme, régulier, que ce mouvement se perpétuait de jour en jour, d'année en année [23]. Fontenelle existerait encore, si chaque pas fait dans la vie n'en était pas un vers le tombeau; aussi sa mort survint-elle sans douleur, sans effort, la pendule avait cessé d'osciller.

Loin de macérer son corps pour augmenter l'énergie de son esprit, folle et dangereuse prétention, ce philosophe ménageait les forces du premier pour augmenter celles du second. A cet égard, ses maximes étaient assez simples : de ne manger que modérément, et de s'en abstenir tout à fait si la nature y répugnait; de ne pas composer quand le travail lui déplaisait; de ne pas passer un jour sans travailler, et de ne jamais travailler un seul jour avec excès; enfin, d'être toujours gai, car sans cela, disait-il, à quoi servirait la philosophie? Sa surdité même ne le rendait point triste. On sait que quand on parlait devant lui, il de-

mandait seulement le sujet de la conversation, ce qu'il appelait *le titre du chapitre.*

Ce système de vie, dira-t-on, devait peu coûter à Fontenelle, d'un caractère personnel, d'une constitution froide. On a tant répété ces assertions, qu'on a fait un odieux égoïste de cet homme célèbre [24]; l'exagération est ici formelle et palpable. Sans doute Fontenelle n'avait pas une imagination ardente, un tempérament fait pour les grandes passions. Mais l'homme qui sut vivre avec les grands sans les flatter bassement, qui fit du bien secrètement à ses ennemis, tout en jetant, sans les lire, leurs écrits satiriques dans un grand *bahut*, qui jamais ne donna « le plus « petit ridicule à la plus petite vertu », qui seul refusa courageusement sa voix quand il fut question d'exclure de l'Académie française le vertueux abbé de Saint-Pierre, avait-il donc un cœur aussi insensible et aussi personnel qu'on le dit? C'est une contradiction choquante et inadmissible. Fontenelle fut bon par principes, et sa sagesse était aussi bien le fruit de sa raison que de son tempérament. Son petit *Traité du bonheur*, modèle en ce genre, indique à tous la route qu'on peut suivre à son imitation.

Voltaire était né si faible, qu'on n'espérait pas qu'il vécût, et il conserva toute sa vie l'empreinte de cette frêle organisation primitive. Ce n'est pas sans raison que lui-même s'étonnait d'exister, assurant qu'il a passé sa vie à mourir. Par les progrès de l'âge, Voltaire acquit un tempérament bilieux, sec, ardent, volcanique. Il eut cette irritabilité maladive si commune chez les penseurs, et la cause chez lui de ses impatiences, de ses chagrins, de ses violences. Aussi ne jouit-il jamais d'une santé parfaite, sa correspondance en fait foi. C'est toujours le vieux, l'éternel malade, il écrit de son tombeau, il n'est plus qu'une ombre, dans peu de jours on couvrira de terre son sque-

lette parisien [25], etc. Ses souffrances n'étaient pas jouées, elles ont été longues et réelles. A vingt-neuf ans, il fut atteint d'une petite vérole extrêmement grave. Une affection scorbutique, qui lui fit perdre de bonne heure toutes ses dents, le tourmenta beaucoup ; il fut sujet aussi à des coliques opiniâtres. « En composant, dit-il, je tenais mon « ventre à deux mains, et ensuite ma plume. » D'autres maux, tels qu'un érysipèle qui reparut souvent, une sciatique opiniâtre, un rhumatisme goutteux, des ophthalmies répétées, ne lui laissaient que bien peu de relâche. Qu'on ne s'étonne donc plus de ses plaintes continuelles sur l'état de sa santé. Cependant, malgré des maux continuels et sans cesse renaissants, Voltaire remplit l'Europe de son nom, écrase tous ses rivaux, exerce une influence despotique sur les idées de son siècle; il publie soixante-dix volumes, écrit en deux jours, et à quatre-vingts ans, les *Filles de Minée*, fait deux ans plus tard la tragédie d'*Irène*, et parcourt presque entièrement une carrière de dix-sept lustres. Il se vante même d'avoir survécu à tous ses contemporains les plus robustes, et même à ses médecins. De quelque côté que soit vu cet homme, était-il donc dans sa destinée de paraître extraordinaire ? Entrons dans quelques détails sur sa vie privée. Son esprit vaste et facile s'appliquait à tout, aux plus petits comme aux plus grands objets, et sa santé, son bien-être physique, ne furent donc pas oubliés. Quoiqu'il assure le contraire, il n'était certainement pas de ces gens de lettres qui disent : *J'aurai du régime demain ;* loin de là, il s'en traça un excellent, et il y resta fidèle [26]. Selon son expression, « il faisait son « corps tous les matins », et il le faisait capable de résister aux fatigues d'un travail quelquefois opiniâtre. Jeune ou vieux, chez lui, à la table des grands ou des rois, jamais il ne s'écarta des règles d'une stricte modération. L'abus

du café l'ayant fatigué, il le mélangea de chocolat, préparation excellente qu'on devrait généralement adopter. Il assurait d'ailleurs que les aliments et les boissons qui servent de remèdes avaient seuls prolongé sa vie. Hémorrhoïdaire et sujet à la constipation, il lutta toujours contre cette fâcheuse disposition, sachant très-bien quelle était son influence sur la santé. Les plus doux laxatifs furent employés par lui, mais il donna la préférence à la casse, d'après le conseil de Tronchin. On connaît ce vers de Delille :

> La casse prolongea les jours du vieux Voltaire.
> (*Les Trois Règnes.*)

Condenser par la méditation les forces de l'esprit, c'est en augmenter prodigieusement le ressort, mais malheur à celui qui en abuse. Voltaire recourait à trois moyens pour contre-balancer les funestes effets de cette pratique : l'exercice corporel, qu'il aimait beaucoup, les distractions du monde et le changement d'objet dans le travail. Il y avait, dit-on, cinq pupitres dans son cabinet, sur lesquels étaient commencés cinq ouvrages différents. Se sentant fatigué du travail de l'esprit, il trouvait le temps d'être architecte, agriculteur, jardinier ou vigneron. Il courait de son cabinet à son théâtre, à ses plantes, à ses vignes, à ses tulipes ; de là il revenait à ses études, à ses travaux littéraires. Si, pour lui, la solitude avait des charmes, il ne rejetait pas non plus les plaisirs de la société, où la vivacité et le piquant de son esprit lui ménagaient toujours des triomphes. Aux Délices ou à Ferney, il passait souvent de son cabinet dans le salon de sa nièce. C'est alors que plusieurs personnes se trouvaient sur son passage, afin de pouvoir dire un jour : *Je l'ai vu*. Avide de toute espèce de gloire littéraire, Voltaire eut des envieux, des ennemis,

et l'on sait qu'il fit une guerre acharnée aux uns et aux autres, mais ce ne fut pas toujours sans altérer sa santé. Cette vive sensibilité, qui lui rendait insupportable toute critique, ébranlait continuellement son système nerveux, éminemment irritable ; la bile âcre et caustique qui coulait de sa plume réagissait douloureusement sur sa propre organisation. Toutefois, ce n'était que dans les premiers instants, car l'équilibre ne tardait pas à se rétablir. D'une part, cette organisation était souple et d'une singulière mobilité ; de l'autre, comme nous l'avons déjà remarqué, il n'y avait point en lui de sentiments durables et profonds; il s'appliquait même, et peut-être avec raison, à les effacer de sa mémoire. « Je trempe, disait-il, avec les eaux « du Léthé, le vin que je bois à la santé de mes amis. » Il avait fait le matin la chasse au Pompignan, il se mettait au bain, se faisait lire les journaux, disait quelques plaisanteries, et tout était fini.

Pendant sa vieillesse, Voltaire redoubla de soins pour se conserver. On faisait du feu en tout temps dans son appartement, et il se couvrait d'excellentes fourrures de Russie. Pendant la rigueur de l'hiver, il prit le parti de ne plus sortir de chez lui; il restait même au lit jusqu'à cinq ou six heures du soir. Ce lit, d'une extrême propreté, était couvert de livres. On voyait auprès une table élégante sur laquelle se trouvait toujours de l'eau fraîche, du café au lait ou au chocolat, des marques de papier blanc et une écritoire. D'après de pareils soins, on peut présumer que cet homme célèbre eût fourni une carrière centenaire, s'il n'avait pas lui-même manqué à ses préceptes. Agé de quatre-vingt-quatre ans, il quitta le pays où il avait conservé si longtemps son repos, son indépendance et sa santé : il vint à Paris au milieu de l'hiver, et c'est avec raison qu'il dit à son vieil ami d'Argental : *J'ai interrompu*

mon agonie pour venir vous embrasser. En effet, débile, usé par l'âge et les travaux, il ne put supporter les fatigues du voyage, encore moins les émotions vives et répétées qu'il éprouva à Paris. Des douleurs aiguës au col de la vessie et une rétention d'urine s'étant déclarées, il prit quelques doses trop fortes d'opium pour obtenir un peu de repos et de sommeil; mais il ne tarda pas à succomber. Ainsi vécut et mourut cet homme qui, pendant soixante ans, fatigua la renommée de son nom, qui fut loué et critiqué au delà de toute mesure, qui eut des statues, une apothéose, un roi pour courtisan, et que des personnes superstitieuses ont cru n'être que l'esprit du démon ayant revêtu la forme humaine.

RÉVEILLÉ-PARISE.

DIRECTION

DE L'INSTINCT DE PROPRE DÉFENSE

MOYENS

DE DÉVELOPPER LE COURAGE, DE S'OPPOSER A LA POLTRONNERIE ET A SES EFFETS, DE RÉPRIMER LE PENCHANT AUX RIXES.

(Application à l'enfance.)

Que, sous quelque prétexte que ce soit, il ne soit fait à l'enfant qui commence à comprendre le langage, ou seulement la mimique des personnes qui l'entourent, aucun des gestes effrayants ou de ces contes ridicules qui tendent à affecter le courage ou à comprimer sa manifestation et son développement. Qu'on corrige l'enfant, si le cas l'exige, mais jamais en excitant sa frayeur par des motifs dont il n'aperçoit pas la cause, et même dont la cause n'est pas

réelle. Point de coups aux portes, point de cris d'alarmes. Qu'on ne lui fasse point peur des revenants, des spectres, des loups-garous, de Croquemitaines, des sorciers, du diable et autres sottises de cette nature, qui le rendent poltron, et ont, de plus, l'inconvénient de fausser son intellect, comme toutes les causes imaginaires et occultes dont on entretient les hommes. Qu'on aguerrisse au contraire l'enfant à tout, Qu'il soit calme au milieu des ténèbres comme en plein jour.

« Pourquoi donc, dit Rousseau, l'éducation d'un enfant ne commencerait-elle point avant qu'il parle et qu'il entende, puisque le seul choix des objets qu'on lui présente est propre à le rendre timide ou courageux ? Je veux qu'on l'habitue à voir des objets nouveaux; des animaux laids, dégoûtants, bizarres, mais peu à peu, de loin, jusqu'à ce qu'il soit accoutumé, et qu'à force de les voir manier à d'autres, il les manie enfin lui-même. Si durant son enfance, il a vu sans effroi des crapauds, des serpents, des écrevisses, il verra sans horreur, étant grand, quelque animal que ce soit. Il n'y a plus d'objets affreux pour qui en voit tous les jours.

« Tous les enfants ont peur des masques. Je commence par montrer à Émile un masque d'une figure agréable ; ensuite quelqu'un s'applique devant lui ce masque sur le visage; je me mets à rire, tout le monde rit, et l'enfant rit comme les autres. Peu à peu je l'accoutume à des masques moins agréables, et enfin à des figures hideuses. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin de s'effrayer du dernier masque, il en rira comme du premier. Après cela je ne crains plus qu'on l'effraye avec des masques.

« Quand, dans les adieux d'Andromaque et d'Hector, le petit Astyanax, effrayé du panache qui flotte sur le casque de son père, le méconnaît, se jette en criant sur le

sein de sa nourrice, et arrache à sa mère un sourire mêlé de larmes, que faut-il faire pour guérir son effroi? Précisément ce que fait Hector, poser le casque à terre, et puis caresser l'enfant. Dans un moment plus tranquille on ne s'en tiendrait pas là; on s'approcherait du casque, on jouerait avec les plumes; on les ferait manier à l'enfant; enfin la nourrice prendrait le casque et le poserait en riant sur sa propre tête, si toutefois la main d'une femme osait toucher aux armes d'Hector.

« S'agit-il d'exercer Emile au bruit d'une arme à feu! Je brûle d'abord une amorce dans un pistolet. Cette flamme brusque et passagère, cette espèce d'éclair le réjouit: je répète la même chose avec plus de poudre; peu à peu j'ajoute au pistolet une petite charge sans bourre, puis une plus grande; enfin j'accoutume aux coups de fusils, aux boîtes, aux canons, aux détonations les plus terribles. »

J'ai remarqué que les enfants ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux et ne blessent réellement l'organe de l'ouïe; autrement cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre blesse ou tue quelquefois. Quand la raison commence à les effrayer, faites que l'habitude les rassure; avec une gradation lente et ménagée on rend l'homme et l'enfant intrépides à tout. (*Émile*, t. Ier.) *Avec une gradation lente et ménagée*: qu'on fasse bien attention aux expressions de Jean-Jacques, car il en est ici comme des bains, dont il dit de graduer le froid, tandis que ses détracteurs l'accusent de vouloir plonger dans l'eau glacée les enfants sortant du sein de leur mère. En effet si vous voulez précipiter l'éducation du courage, si vous ne laissez pas à l'expérience de l'enfant le temps de coordonner peu à peu, d'analyser les impressions reçues, si vous commencez par placer le masque le plus hideux devant les yeux de l'enfant, ou par lui tirer

à l'oreille un coup de pistolet, ou par l'effrayer d'un fantôme dans l'obscurité, vous le ferez probablement succomber victime des plus graves accidents : mais alors accusez votre inconséquence et non les préceptes de Rousseau.

S'il est injuste de se moquer de la pusillanimité de l'enfant, il est tout aussi inutile de raisonner avec lui sur la peur. On ne raisonne pas avec les affections, on agit : allez donc vers l'objet qui fait peur à l'enfant, revenez en riant, puis conduisez-le vers cet objet. Voulez-vous le prémunir contre la peur qu'ont naturellement les enfants dans les ténèbres? Accoutumez-le de bonne heure à se trouver dans l'obcurité : mais il ne faut pas pour cela lui commander sans préalable de monter dans un grenier ; il ne faut pas que ce soit la crainte du châtiment qui surmonte celle que causent les ténèbres : il faut habituer votre enfant du plus jeune âge possible à se trouver dans l'obscurité, d'abord avec sa mère, puis quand il peut marcher le faire jouer avec d'autres enfants aux jeux de nuit. Ces différents jeux auront le double but d'habituer l'enfant aux ténèbres et de lui apprendre à se servir du toucher pour apprécier les corps. Il résultera de tout ceci de grands avantages ; d'abord son imagination ne travaillera plus dans l'obscurité; il n'y verra pas de fantômes, parce qu'il a l'habitude d'y être, et que l'habitude tue l'imagination; en second lieu, il appréciera à leur juste valeur les objets qui existent réellement ; et quand un objet quelconque viendra frapper sa vue ou son toucher, il n'éprouvera plus ces surprises qui causent tant d'accidents funestes.

On fermera l'oreille aux doléances de l'enfant poltron qui vient se plaindre d'une injuste agression d'un plus faible. On approuvera le bon droit et la justice de sa cause, et on l'engagera à repousser l'agression par la force.

Les exercices qui, sans être dangereux, présentent l'apparence du danger, apprendront encore à l'enfant à surmonter ce qui effraye et fait reculer d'ordinaire les enfants trop choyés.

Si l'enfant a, au contraire, un grand penchant à la rixe et que l'instinct de propre défense soit porté à un degré trop élevé, il faut, pour atténuer ce penchant, exercer fortement le sentiment du juste et de l'injuste, faire sentir à l'enfant combien est odieux l'abus de la force, cultiver de bonne heure et souvent ses facultés intellectuelles, et tous les sentiments d'un ordre élevé; défendre aux gens qui l'entourent de le piquer par des agaceries, le priver de la société des autres enfants aussitôt qu'il aura été l'occasion d'une rixe.

Ch. Londe.

VI

DESCRIPTIONS. TABLEAUX.

NARRATIONS.

PESTE D'ATHÈNES.

PAR LUCRÈCE.

J'essaye, en frémissant, la funeste peinture
Des maux contagieux, fléaux de la nature,
Dont l'essaim voyageur, tel que d'épais frimas,
S'élance avec les vents de climats en climats.
D'esprits, de sucs divers la foule vagabonde
S'exhale de la terre et des plaines de l'onde ;
Les uns sont de nos jours les doux réparateurs,
D'autres vont propager tous les maux destructeurs.
Souvent du sein fangeux de nos glèbes humides,
S'évaporent dans l'air des tourbillons fétides,
Quand la pluie abondante, unie à la chaleur,
Couve en de noirs bourbiers ces germes de douleurs.

Selon les lieux, les temps, l'air s'altère et varie :
Vois-tu cet exilé qui, loin de sa patrie,
S'éteint comme un flambeau lentement consumé ?
Il ne respire plus son air accoutumé.
Des bords de l'Atlantique aux portes de l'Aurore,
Des champs de la Scythie aux rives du Bosphore,
De Gadès, par delà ces vastes régions
Que l'œil ardent du jour brûle de ses rayons,
Des lieux où vers le Nil penche l'essieu du monde,

Aux antres des Bretons emprisonnés par l'onde,
Quel mélange éternel de maux, de biens divers,
Un pouvoir inconnu dispense à l'univers!
Le Nil voit s'élever de sa rive fangeuse
Ce mal contagieux dont la lèpre hideuse,
Infligeant à nos corps de brûlantes douleurs,
Emprunte à l'éléphant ses livides couleurs.
Sous le ciel achéen la vue est offensée ;
La vigueur du jarret dans l'Attique est glacée ;
Chaque organe à son tour trouve des ennemis;
Des champs aériens tous ces maux sont transmis;
Leurs germes amassés sur de fétides plages,
S'élèvent lentement au séjour des orages;
Dans l'espace entraînés leurs flots pernicieux
Souillent la pureté de la plaine des cieux;
Le tourbillon mouvant tombe, nous environne;
Il se mêle aussitôt à l'air qu'il empoisonne,
Entoure les moissons, se glisse au sein des eaux,
Corrompt les aliments des hommes, des troupeaux,
Au bord de l'horizon quelquefois se balance,
Ou sur l'aile des vents, impétueux, s'élance;
Comme un torrent il roule, il s'attache à nos pas,
Et de ses sombres flancs s'échappe le trépas;
Il dirige au hasard sa course pétulante,
Frappe le fier coursier et la brebis bêlante.
Que nous importe, ami, de traîner nos destins
Dans les champs paternels ou sur des bords lointains,
Si l'avide fléau peut de son souffle immonde
Envahir à la fois l'immensité du monde ?

Tel, du fond de l'Égypte aux murs de Pandion,
Plana le monstre affreux de la contagion ;
Enfanté dans le sein de ces plaines fécondes,

Il s'élève, il franchit et les cieux et les ondes,
Sur la triste cité descend du haut des airs,
Dépeuple ses remparts, et rend ses champs déserts :
Comme un nuage obscur, sa vapeur infectée
Couvre des citoyens la foule épouvantée.
Du mal inévitable avant-coureur affreux,
Dans la tête s'embrase un foyer douloureux;
Les yeux étincelants sortent de leur orbite,
Le gosier ulcéré se dessèche et s'irrite,
De brûlantes tumeurs enflamment ses canaux,
Et d'un sang noir, fétide, ils expulsent les flots.
La langue, des pensers cet agile interprète,
Par la soif consumée est sanglante et muette;
Elle brûle et s'attache au palais déchiré;
Auprès du cœur flétri dès qu'il a pénétré,
Le fléau destructeur l'entoure avec furie
Et brise tout à coup les ressorts de la vie.
La bouche ardente exhale une immonde vapeur,
D'un cadavre exhumé telle est l'affreuse odeur.
L'âme, de tant de maux à la fois menacée,
Au-devant de la mort déjà s'est élancée;
Et la nuit et le jour, les longs gémissements,
Les cris des malheureux augmentent leurs tourments;
Des membres harassés par la fièvre accablante,
La surface au toucher n'est point encore brûlante;
Mais le corps rougissant, d'ulcères dévoré,
Dans ses flancs corrompus couve le feu sacré :
Il n'est plus qu'une horrible et vivante fournaise,
Tout redouble ses maux, tout l'irrite et lui pèse;
Les plus légers tissus sont d'énormes fardeaux,
Et le venin rongeur brûle et dissout les os.
Se traînant au milieu de la foule mourante,
L'un, au bord des ruisseaux vient la bouche béante;

L'autre se plonge nu dans le fleuve glacé ;
Mais une onde abondante, une goutte insensible,
Trompent également leur soif inextinguible.
La douleur ! la douleur ! et jamais de repos !
La nature succombe à ses nombreux assauts ;
Tous les secours sont vains... la science éperdue
N'aperçoit de leurs maux que l'horrible étendue.
Le sommeil fuit loin d'eux; épouvantés, hagards,
Brillent pendant les nuits leurs horribles regards;
Du plus hideux trépas leur corps porte l'empreinte,
Il tressaille, il frémit de fureur et de crainte ;
Le sourcil se hérisse... invincible tourment,
Dans l'oreille résonne un aigre sifflement.
L'haleine entrecoupée, à la fois vive et lente,
Péniblement s'enfuit de la bouche sanglante
Et sur le cou ruisselle une gluante humeur.
Du gosier déchiré par l'impure tumeur,
Après de longs efforts une toux convulsive
Arrache à flots jaunis une ardente salive.
La mort vient par degrés; la main s'ouvre, s'étend,
Chaque nerf irrité se glace en palpitant.
Du corps livide et froid s'endurcit l'épiderme,
Le nez penche affilé, la narine se ferme,
Le front tendu descend sur les yeux, sombres, creux,
Et la bouche se fronce avec un rire affreux ;
Ils expirent... pour eux sonne l'heure dernière
Quand la neuvième aurore a versé sa lumière.
Quelques-uns, cependant, combattaient le trépas,
Mais du monstre inflexible ils ne triomphaient pas;
Des intestins rongés par le poison rapide,
Si tout à coup s'échappe un immonde fluide,
Ils respirent du moins; mais un sang glutineux
S'écoule, la victime en ces flots vénéneux,

De sa force épuisée abandonne le reste :
Le mal horrible alors change son cours funeste,
S'étend sur tous les nerfs ; son ardente chaleur
Au siége du plaisir imprime la douleur;
Armé d'un fer cruel, pour calmer son supplice,
L'un impose à son être un honteux sacrifice;
L'autre perd la lumière ; informes, mutilés,
Sur le pavé sanglant en foule amoncelés,
Ils s'efforçaient encor de ressaisir la vie!
A cet infortuné la mémoire est ravie.
Du zèle et de l'amour les soins sont superflus,
Il se cherche lui-même et ne se trouve plus.
Les cadavres nombreux privés de sépulture,
Du vautour affamé ne sont plus la pâture,
La mort succéderait au repas infecté;
L'hôte affreux des forêts, lui-même épouvanté,
La nuit ne quitte plus son repaire sauvage ;
Les chiens si caressants, dans un transport de rage
Périssent... et, parmi les cadavres humains,
Leurs membres déchirés encombrent les chemins.
A la clarté du jour, au milieu des ténèbres,
Sans pompe incessamment roulent les chars funèbres.
L'art incertain, vaincu, tente un stérile effort;
Le remède de l'un à l'autre offre la mort.

Mais quel tourment ajoute à l'horrible souffrance !
Du cœur des malheureux s'exile l'espérance,
Comme des criminels à périr condamnés,
Ils tombent sans secours, meurent abandonnés;
Du sort anticipant la peine rigoureuse,
La crainte de la mort rend la mort plus affreuse.
Tout succombe... le monstre, avide, dévorant,
Passe de corps en corps et les frappe en courant.

L'égoïste, endurci par sa lâche prudence,
En vain d'amis souffrants évite la présence,
Malheureux à son tour, il périt isolé :
Il ne consola point et n'est point consolé;
Sa dépouille languit sur la terre étendue,
Et la foule effrayée en détourne la vue.
Hélas! l'homme sensible à la douce pitié,
Le soutien généreux de la tendre amitié,
Comme on fuit les périls, les cherche et les partage,
Des êtres qu'il chérit relève le courage,
Leur ramène l'espoir jusqu'au bord du tombeau;
Mais déjà l'a touché l'homicide fléau...
Contraint d'abandonner ce noble ministère,
Il rentre pour mourir sous son toit solitaire.
Dans ces lieux désastreux se montre à chaque pas,
Ou le regret plaintif ou le hideux trépas.
L'hydre contagieuse envahit les campagnes,
Frappe le laboureur, le pâtre des montagnes;
Le pauvre sous le chaume éprouve sa rigueur,
Et la triste indigence ajoute à la douleur.
Au milieu d'une infecte et sanglante poussière,
Se traîne, se débat une famille entière ;
Le père, sur le corps d'un fils inanimé,
Tombe... Le faible enfant, de douleur consumé,
Dans l'effort convulsif d'une faim dévorante,
Ronge le sein flétri de sa mère expirante !
Des hameaux d'alentour, vers ces murs dévastés,
Les pâles villageois courent épouvantés;
Des monuments sacrés et des toits domestiques,
Les victimes sans nombre inondent les portiques;
La mort les réunit pour mieux porter ses coups;
Aux fontaines les uns se traînent à genoux,
Vont aux flots jaillissants tendre une bouche avide,

Et tombent suffoqués par une onde perfide.
Sur les chemins déserts gisent des malheureux,
Demi-nus ou cachés sous des lambeaux poudreux,
Ils respirent encor, mais leur chair palpitante
Des membres se détache et livide et sanglante,
Et les os, calcinés par la brûlante humeur,
Se couvrent d'une peau dont l'infecte tumeur,
Ulcère affreux, ressemble aux livides souillures
Des cadavres flétris au fond des sépultures.

Les temples imposants et les pompeux autels
Regorgent infectés de ces restes mortels;
Les corps amoncelés en remplissent l'enceinte :
Les soins religieux sont bannis par la crainte;
La nature, les lois, l'auguste piété,
Ont perdu leur touchante et noble autorité.
La douleur et l'effroi règnent dans ses murailles,
Chacun du corps des siens hâte les funérailles;
Le désespoir, le trouble et la sombre fureur,
Des maux contagieux ont augmenté l'horreur.
Sur les bûchers dressés par des mains étrangères,
On dépose à grands cris les restes de ses frères;
Tout se heurte, se livre à de sanglants combats,
Et le meurtre a souillé les pompes du trépas.

Traduction de PONGERVILLE.

LE CHOLÉRA-MORBUS.

Oh ! vous méritez bien toute reconnaissance,
Ingénieux docteurs, qui, dès notre naissance,

Infiltrez dans nos bras, sur la pointe du fer,
Le bienfaisant poison recueilli par Jenner;
Vous, fléaux de la mort et des épidémies,
Qui gardez nos santés dans vos académies;
Qui, par de longs calculs, des mémoires savants,
Augmentez chaque jour le nombre des vivants,
Et grâce à la vertu de vos électuaires
Frustrez de tant de noms les listes mortuaires;
Honneur, gloire à vous tous qui, pour le genre humain,
Consumez tant de nuits, une plume à la main.
Philanthropes rêveurs, qui, poussés d'un beau zèle,
Avez bâti pour nous la paix universelle!
Oh! qu'un Dieu paternel récompense vos soins!
Mais, hélas! que nous font quelques tombes de moins?
Vous ne casserez pas la grande loi : personne
N'ébrèchera la faux du spectre qui moissonne.
La nature et la mort ensemble ont fait un bail :
Celle-ci doit livrer tant d'hommes en détail.
Quand un siècle finit, et que dans son domaine
La nature, en comptant cette monnaie humaine,
Trouve un grand arriéré dans le total promis,
Elle appelle la Mort, son oublieux commis.
« Tu fais mal ton métier, lui dit-elle en colère,
« D'où vient ce déficit au livre séculaire?
« Je devrais voir pourtant, à l'article trépas,
« Un million de plus que je ne trouve pas;
« Sais-tu bien qu'un retard dans la mort d'un seul homme,
« Qu'avant son temps prescrit la chute d'un atome,
« Une goutte de moins dans le bassin des mers,
« Qu'un rien peut, sur son axe, arrêter l'univers? »
Et la Mort lui répond : « Ah! je n'ai pu mieux faire;
« On lutte contre moi dans le double hémisphère;
« L'homme se fait rusé, je crois, en vieillissant;

« Dans des veines de glace il réchauffe le sang;
« Il rajeunit les os, chaque jour il invente,
« Radoube, met à neuf sa carène vivante,
« Et le temps arrivé, si je viens le saisir,
« Je le trouve bardé de baume et d'élixir;
« Chaque jour il enlève un sapin à mon trône;
« On fait des lazarets contre la fièvre jaune,
« Et la peste classique, esclave du savant,
« A peine m'obéit dans un coin du Levant.
« Encor, si dans ces jours de cruelle disette,
« Je pouvais sur la guerre établir ma recette !
« Mais on ne se bat plus sur les deux Océans;
« Les peuples sont bénins et les rois fainéants;
« Je me meurs; sous mes yeux, la belliqueuse Europe
« Abjure son erreur et se fait philanthrope.
« Tous les fléaux mortels désertent mes drapeaux,
« Et le gazon maigrit dans les champs de repos. »
Quand ces êtres puissants suspendus sur nos têtes
Ont ainsi compulsé leurs archives secrètes,
Ils méditent longtemps quelque horrible projet,
Pour remplir d'un seul coup leur atroce budget;
Imprimant à ses os un cliquetis de rage,
La Mort part; elle va combler son arrérage;
L'être exterminateur a promis cette fois
Que sa froide balance aura son juste poids.
Jadis, elle appelait dans ces moments de crise
Tamerlan, Attila, Genseric ou Cambyse,
Puissants dévastateurs qui, dans leur grand chemin,
Comme sous un marteau broyaient le genre humain,
Et, poussant au hasard leur course vagabonde,
Rendaient à leur insu l'équilibre à ce monde :
Mais le siècle n'est plus où, comme des volcans,
Des monts Himalaya sortaient les Gengiskans;

Le casque d'Attila, comme une armure usée,
Ne trouve plus de tête et dort dans un musée ;
Partout la vie abonde, et les peuples voisins
Pullulent, sans frémir au nom des Sarrasins.
N'importe, pour avoir son bien qu'elle réclame,
L'ingénieuse Mort ravive un Abdérame;
Un exterminateur, dont le corps immortel
Se rit des Marius et des Charles-Martel.
Oh ! cette fois honneur au tout-puissant squelette !
Son génie est fécond et son œuvre est complète !
De ce fils dévorant, le monde parlera ;
Sa marraine d'enfer l'a nommé choléra!
Tous les autres fléaux, ces vieilles renommées,
La peste, le typhus, ne sont que des pygmées
Que l'octroi de la mer tient vingt jours en arrêt,
Qu'un commis emprisonne aux murs d'un lazaret:
Monstres dégénérés, sans vertus homicides
Qu'on étouffe en naissant dans un vase d'acides.
Mais lui, le choléra, ne connaît de prison
Que les cercles du pôle où s'éteint l'horizon,
Dans le Gange et l'Indus sa retraite est choisie ;
Le voyez-vous bondir du plateau de l'Asie,
Immense réservoir aux gouffres inconnus,
D'où les grands ravageurs de tout temps sont venus ;
Il vient comme un condor d'épouvantable augure,
De ses ailes sans fin déployant l'envergure,
Troublant avec ses pieds l'eau d'un double bassin,
L'un dans la mer Baltique et l'autre dans l'Euxin.
Pour tomber sur le Nord et franchir le Caucase,
Il a bravé du czar l'impérial ukase;
Comme des ornements, il suspend à son cou
Les dômes du Kremlin et les croix de Moscou.
Sans crainte cette fois que Sobieski vienne,

Il remplace les Turcs sous les remparts de Vienne,
Dévore les Baskirs, les cavaliers du Don,
Qu'une loi salutaire éparpille en cordon.
Il chasse tous les rois, entre ses mains fatales
Il tord les intestins des villes capitales,
Il brûle tout au feu de ses exhalaisons,
Trace la croix de sang sur toutes les maisons,
Charge les tombereaux et les noires litières
De cadavres portés aux étroits cimetières;
Puis, quand il s'est repu, quand devant chaque seuil
Il a fait dérouler la tenture de deuil;
Quand il ne trouve plus que des demeures vides,
Quand il a desséché sous ses lèvres avides
Tout ce qu'une cité peut contenir de pleurs,
Il s'éloigne en riant et va jouir ailleurs.
Où va-t-il, ce géant que le monde redoute?
Qui connaît le secret de sa carte de route?
Errera-t-il longtemps sur les cercles germains?
O terreur! de ce globe, il sait tous les chemins!
Agent mystérieux, accablant phénomène,
Il détruit tout calcul de la science humaine :
En vain veut-on trouver le monstre aérien,
L'œil se perd dans la nue, il n'y rencontre rien.
Le mal est sous son vol une horrible merveille,
Il dément aujourd'hui ce qu'il a dit la veille;
Ce qu'il fera demain, l'homme ne le sait pas :
Tantôt en droite ligne il marche pas à pas;
Puis, changeant tout à coup sa tactique de guerre,
Comme un cheval d'échecs, il bondit en équerre;
Il aime à déjouer les systèmes de l'art;
Si l'on dit : « Ce fléau respecte le vieillard, »
Sur l'heure, au même jour, le choléra s'avance,
Etouffe le vieillard et respecte l'enfance.

Trouvez-vous que le Nord arrête ses progrès,
Il s'installe à Dantzig sous cinquante degrés :
Sous des cieux opposés, le monstre s'acclimate;
Né sur le sol heureux qu'embaume l'aromate,
Il s'ébat volontiers, dans ses horribles jeux,
Au bord des lacs infects et des marais fangeux.
Mais qu'il révèle bien l'infernale pensée
Par qui, sur les humains, sa rage fut poussée;
Quand il punit de mort, sur l'heure du délit,
L'imprudent qui se rue aux voluptés du lit!
Le choléra jaloux, dans son brûlant passage,
D'une teinte verdâtre empreint son frais visage,
Il glace ses pieds nus, brûle ses intestins,
D'horribles visions trouble ses yeux éteints,
Suspend de longs baisers la nocturne harmonie
Et change un cri d'amour en râle d'agonie.

Barthélemy.

MÊME SUJET.

FRAGMENT.

A quel temps de douleur, vais-je, hélas! m'inspirer!
Du deuil universel je me sens pénétrer,
Et sensible à ma voix, émue à mes alarmes,
Némésis elle-même a répandu des larmes.
Comment ne pas pleurer, dans nos murs consternés,
Sur vingt mille habitants en vingt jours moissonnés,
Sur ces tristes débris d'immenses hécatombes,
Sur ces monceaux de morts dont regorgent nos tombes?
Médecins, dans mon cœur saisi d'un saint respect,

Mon sang vivifié tressaille à votre aspect :
Vous, pour qui le public s'est fait une habitude
Du dédain, de l'injure et de l'ingratitude,
Nuit et jour au chevet d'un malade expirant,
Humant du choléra le souffle dévorant,
On vous vit défier sa menaçante approche;
Bayards incuirassés, sans peur et sans reproche,
Par votre dévouement et votre autorité,
Vous avez rassuré le peuple épouvanté.

. . . .

. . . .

Descendez avec moi sur le champ de bataille,
Hommes froids et légers, vous dont l'esprit nous raille;
Venez... des hôpitaux, en ces jours désolés,
Les plus tristes secrets vous seront dévoilés;
On ouvre devant vous leurs catacombes pleines ;
Tous ces cadavres bleus entassés par centaines,
Côte à côte alignés dans cet obscur réduit,
C'est du monstre en travail, l'ouvrage d'une nuit.
Oh ! si transi de froid sur ces humides dalles,
De nos pestiférés vous demandez les salles;
Sur chacun des degrés du pesant escalier,
De morts et de mourants effrayant espalier,
Vous heurtez en tremblant les brancards qui se pressent.
Malgré vous sur vos flancs vos deux poumons s'oppressent
A l'aspect de ces lits dix fois par jour salis,
Qui, dix fois sous vos yeux, sont vidés et remplis.
Quel désastre et quel deuil ! Ah ! d'y marquer sa place,
La mort, l'avide mort elle-même se lasse.

Voyez ce malheureux courbé sur son baquet,
Les yeux caves, vitrés, s'épuiser en hoquet;

Cet autre sans repos pousser des cris terribles;
Sur lui-même tordu par des crampes horribles,
Ses muscles contractés d'un affreux tétanos,
Sur son lit ébranlé font craquer tous ses os.
De cette masse d'eau qu'il vient de boire toute,
Son rein ne reçoit pas, ne rend pas une goutte,
Et vous n'entendez pas au pied du lit placé
Un mot de cette voix dont le timbre est cassé.
Approchez, approchez, de cette bouche humaine,
Recevez sur vos mains la haletante haleine,
Ah ! que de ses poumons l'air qui s'échappe est froid,
Que sa langue est visqueuse et glace votre doigt !
Froissez donc cette peau de violet fardée,
Et qui garde les plis dont vous l'avez ridée :
Et cherchez vainement dans ce poignet perclus
Une artère qui fuit, un pouls qui ne bat plus.
Tout en lui, tout est froid, chez ce mort qui respire,
La chaleur bienfaisante a perdu son empire,
Et quand il fait revivre un corps ainsi formé,
Dieu d'un souffle nouveau doit l'avoir animé.

Telle est du choléra la rage épidémique.
Encor, s'il se bornait à ce choc électrique :
En un jour, en une heure, en un instant broyé,
Heureux l'infortuné qu'il aurait foudroyé.
Mais à peine a fini la période algide,
Que, revêtant parfois un aspect typhoïde,
La fièvre vient user ces membres affaissés,
Brûler ces intestins que le froid a glacés.
Le cerveau qui s'engorge, en sa triste impuissance,
D'un sang noir et sans vie a trahi la présence,
Le cœur embarrassé de ce sang épaissi,
Qu'un poumon fatigué lui retourne noirci,

S'épuise à le chasser dans une aorte inerte
Et du sérum qui fuit répare mal la perte.
De la double paupière aux voiles chassieux,
Les bords agglutinés obscurcissent les yeux ;
Une poussière sèche encombre les narines,
Le vase se remplit de bourbeuses urines;
Le délire bientôt, présage de la mort,
Egare les esprits d'un funeste transport,
Et le malade enfin, couvert de pétéchies,
Meurt les yeux convulsés et les jambes roidies ;
D'autres plutôt éteints ne se réchauffent plus,
Victimes sans repos d'un effroyable flux,
Leur sang jadis coulant est devenu solide,
Et de tout son sérum leur corps est resté vide.
Cet autre par l'espoir est tout à coup bercé,
Dans ses muscles oisifs les crampes ont cessé ;
Son intestin tranquille un instant se repose,
Le calme qu'il éprouve à dormir le dispose,
Sur son triste oreiller souriant il s'endort,
Il ne s'éveille plus : ce calme, c'est la mort.

Doct. FABRE. (*Némésis médicale.*)

FRAGMENT

DU POÈME DE FRACASTOR SUR LA SYPHILIS.

CHANT PREMIER.

TRADUCTION.

Chose étrange ! ce mal introduit dans le corps,
Parfois avec lenteur se trahit au dehors,

Et souvent, sans qu'il donne un signe manifeste,
La lune, quatre fois, forme son plein céleste :
Il se cache, il hésite, il couve sourdement,
Et semble en notre sein prendre son aliment.
Cependant le malade, en proie à ses atteintes,
Sous un poids inconnu sent ses forces éteintes :
Une torpeur de plomb s'appesantit sur lui,
Aux travaux journaliers il vaque avec ennui ;
Les symptômes fâcheux ne tardent pas d'éclore ;
L'œil perd de son éclat, le front se décolore,
La hideuse carie, étendant ses progrès,
Porte sa lime sourde aux organes secrets,
Ronge les lieux voisins et s'étend jusqu'aux aines.
Le mal n'est plus douteux, ses marques sont certaines,
Car, sitôt que du jour la sereine clarté
Cède à l'ombre du soir l'horizon attristé,
La chaleur naturelle, ainsi qu'elle a coutume
Se réfugie au cœur où son foyer s'allume,
Fuit les extrémités, et ne dissolvant plus
L'épaisse humeur figée à ses membres perclus ;
Elle abandonne en proie à ses douleurs cuisantes
Les épaules, les bras et les jambes pesantes :
Et comme le virus sans relâche agissant,
A travers chaque veine infiltré dans le sang,
A déjà corrompu de ses gouttes fatales
La masse des humeurs et les sources vitales,
L'instinct de la nature intelligent et sûr,
Rebelle par essence à rien souffrir d'impur,
Tend à chasser du corps et pousse à sa surface
Du putride levain la matière tenace ;
Mais comme elle est épaisse et circule à flots lourds,
Dans les extrémités elle fixe son cours ;
Et tandis qu'elle livre à d'horribles tortures

Les membres affaiblis et les froides jointures,
La plus subtile part de ce grossier poison
Arrive à l'épiderme et perce sa prison.
Le fléau prend alors ses plus noirs caractères :
La peau de toutes parts se diapre d'ulcères,
Le visage et le sein sont horribles à voir ;
De l'âcre et lourd fluide immonde réservoir,
Sur le corps douloureux des pustules formées
Surgissent, sous l'aspect de glandes enflammées,
Qui bientôt, entr'ouvrant leur cratère repu,
Jettent un pus visqueux, teint d'un sang corrompu.
En même temps, le mal, qui sort par chaque pore
S'enfonce et prend racine en ce corps qu'il dévore ;
Effroyable tableau ! mes yeux ont vu souvent,
Dans toute leur hideur plus d'un spectre vivant ;
Leurs os sont décharnés, des tumeurs corrosives
Ont dévasté leur bouche et gonflé leurs gencives,
Des sons durs et sifflants sortent de leur gosier.
De même que la séve au tronc d'un cerisier
S'écoule goutte à goutte, et quand l'air la condense,
De la gomme compacte acquiert la consistance ;
Ainsi l'humeur gluante en arrêtant son flux,
Se durcit, se congèle et se change en calus.

Que de fois, un jeune homme en proie à ce ravage,
Songeant qu'il est encore à la fleur de son âge,
Et, ne retrouvant plus qu'un débris odieux,
Maudit amèrement les astres et les dieux !
Les plus vils animaux répandus sur la terre,
La nuit, peuvent goûter un repos salutaire ;
Pour lui seul plus de paix, de calme, de sommeil !
Ni l'aurore qui brille à l'Orient vermeil,
Ni la clarté du jour, ni la nuit étoilée,

N'apportent quelque joie à son âme troublée ;
Pour Bacchus et Cérès ses désirs sont éteints ;
Que lui font l'abondance et ses larges festins?
Les plaisirs de la ville, et ceux de la campagne?
Il cherche en vain, pour fuir l'ennui qui l'accompagne,
Les bois, les clairs ruisseaux, l'air salubre des monts,
Rien ne peut rafraîchir ses arides poumons.
Et, pour dernier espoir, si, courbé sur la pierre,
Vers les dieux protecteurs, il lève la paupière,
S'il charge leurs autels de suaves parfums,
Le ciel proscrit ses vœux et ses dons importuns.

Traduction de BARTHÉLEMY.

LA DÉCOUVERTE DE LA VACCINE,

FRAGMENT.

Quels titres n'ont-ils pas à l'amour des humains,
Ces mortels inspirés dont les savantes mains
Pour nous de la nature ont percé les mystères
Dans des cercles connus ont fait rouler les sphères.
Et, sondant l'infini, peuplé ses profondeurs,
D'immobiles clartés et de feux voyageurs?
Leur sublime génie, à travers les nuages,
Osa ravir aux cieux le secret des orages;
A l'aide du cristal en prisme façonné,
Divisa les rayons du soleil étonné.
Expliqua des couleurs les brillants phénomènes
Et de notre pensée agrandit les domaines.

Mais reculer l'instant qui nous plonge au tombeau,
Des misères de l'homme alléger le fardeau,
Détruire sans retour ce mal héréditaire,
Que l'Arabe a transmis au reste de la terre,
Qui trop souvent mortel, toujours contagieux,
D'une lèpre inconnue a frappé nos aïeux,
Qui n'épargne le rang, ni le sexe, ni l'âge,
C'est le plus beau laurier dont se couronne un sage...

Quelquefois le hasard nous prête son flambeau
Pour éclairer nos pas dans un sentier nouveau.....

Au fond du Glocester, dont les vertes campagnes
Nourrissent des taureaux les utiles compagnes,
Jenner opposait l'art à ce fléau cruel,
Tribut que la naissance impose à tout mortel.
Ses bienfaisantes mains prévenaient la nature,
Et, déposant au sein d'une heureuse blessure,
Du poison éprouvé le germe moins fatal,
Transmettaient à la fois le remède et le mal.
C'est ainsi qu'avant nous les peuples de l'Asie,
Préservaient ces beautés, trésors de Circassie,
Qu'un avide intérêt, par ce triste secours,
Aux ennuis du sérail condamnait pour toujours.

Mais c'est peu d'arrêter le torrent dans sa course,
Et Jenner plus heureux en doit tarir la source.
Le bien dans tous les arts n'est qu'un pas vers le mieux.
Tandis que dans Berkley ses loisirs studieux
Contemplent des troupeaux les fécondes génisses,
D'un mal qui le surprend les fraîches cicatrices
Ont fixé tout à coup ses yeux observateurs :
« Quelquefois, lui dit-on, de malignes humeurs

« S'arrêtent sous les chairs de la mamelle ardente,
« Le trayon douloureux que la fièvre tourmente,
« Hérissé de tumeurs, couvert d'un pâle azur,
« Prodigue moins les flots de son lait encor pur,
« Et pressé par les doigts du berger trop avide
« Distille goutte à goutte une liqueur limpide.
« Ces venins pénétrants empoisonnent la main
« Qui brise leur prison et leur ouvre un chemin :
« Mais sitôt qu'un pasteur en a senti l'atteinte,
« Il n'est plus tourmenté par la commune crainte,
« Le fléau dont vos soins viennent purger ces lieux,
« Emousse contre lui ses traits contagieux. »
Jenner entend ces mots, et sa route est tracée ;
Il marche, il touche au but que poursuit sa pensée ;
Par le fer délicat dont il arme ses doigts,
Le bras d'un jeune enfant est effleuré trois fois.
Des utiles poisons d'une mamelle impure,
Il infecte avec art cette triple piqûre.
Autour d'elle s'allume un cercle fugitif.
Le remède nouveau dort longtemps inactif,
Le quatrième jour a commencé d'éclore
Et la chair par degrés se gonfle et se colore ;
La tumeur en croissant de pourpre se revêt,
S'arrondit à la base et se creuse au sommet.
Un cercle plus vermeil de ses feux l'environne,
D'une écaille d'argent l'épaisseur la couronne ;
Plus mûre elle est dorée, elle s'ouvre et soudain
Délivre la liqueur captive dans son sein.
Puisez le germe heureux dans sa fraîcheur première,
Quand le soleil cinq fois a fourni sa carrière.
Si la douzième nuit a commencé son cours,
Souvent il offrira d'infidèles secours.
A peine les accès d'une fièvre légère

Accompagnent les pas de ce mal volontaire.
Et l'ennemi secret par lui seul combattu
Chassé de veine en veine expire sans vertu.

CASIMIR DELAVIGNE.

DERNIERS INSTANTS DE MIRABEAU.

Aussitôt que le jour parut, il fit ouvrir ses fenêtres et il me dit d'une voix ferme et d'un ton calme : Mon ami, je mourrai aujourd'hui ; quand on en est là, il ne reste plus qu'une chose à faire : c'est de se parfumer, de se couronner de fleurs, et de s'environner de musique, afin d'entrer agréablement dans ce sommeil dont on ne se réveille plus. Il appela son valet de chambre. — Allons, qu'on se prépare à me raser, à me laver, à faire ma toilette tout entière. Je lui fis observer que son accès n'étant pas fini, le moindre mouvement serait très-préjudiciable, et qu'il pourrait le rendre mortel ; au lieu que peut-être, cet accès ne le serait pas en gardant le repos nécessaire. Il est mortel, me répondit-il...

Son valet de chambre avait été fort malade le jour précédent. — Eh bien, mon pauvre Teisch, comment cela va-t-il, aujourd'hui ? — Ah ! monsieur, ah ! mon cher maître, je voudrais bien que vous fussiez à ma place. Le malade, après un moment de réflexion lui répliqua : Tiens, je ne voudrais pas que tu fusses à la mienne.

Il me fit approcher de lui et, me tendant la main : Mon bon ami, me dit-il, je mourrai dans quelques heures : donnez-moi votre parole que vous ne me quitterez plus ; je

veux finir avec un sentiment doux. Je lui répondis en laissant échapper des sanglots que je ne pouvais plus retenir. Point de faiblesse indigne de vous et de moi, ajouta-t-il ; c'est un moment dont il faut que nous sachions encore jouir l'un et l'autre. Donnez-moi de plus votre parole que vous ne me laisserez pas souffrir des douleurs inutiles. Je veux pouvoir goûter sans mélange la présence de tout ce qui m'est cher.

Il demanda M. de Lamarck. Quand celui-ci fut arrivé, le malade s'adressant à moi : J'ai des choses importantes à vous communiquer à tous les deux. Vous voyez que j'ai beaucoup de peine à parler : croyez-vous que je serai plus en état de le faire dans un autre moment? Je lui répondis : Si vous êtes trop fatigué, reposez-vous ; mais si vous le pouvez, parlez dès ce moment même. En effet, il baissait à vue d'œil.

J'entends, répondit-il. Asseyez-vous donc sur mon lit ; vous ici, et vous là. Alors divisant en trois points ce qu'il avait à nous dire, il nous parla pendant près de trois quarts d'heure, d'abord sur ses affaires particulières ; ensuite sur les personnes chères qu'il laissait après lui ; enfin sur l'état des affaires publiques. Il glissa rapidement sur les premiers articles : il ne pesa que sur le dernier. Cette conversation a été précieusement recueillie et ne sera pas perdue pour l'histoire, mais ce n'est pas le moment d'en rendre compte.

Quand il eut fini avec nous, il fit appeler M. Frochot. Il lui prit les deux mains dont il mit l'une dans celle de M. Lamark, et l'autre dans la mienne : Je lègue, ajouta-t-il, à votre amitié mon ami Frochot. Vous avez vu son tendre attachement pour moi ; il mérite le vôtre.

Bientôt après il perdit la parole ; mais il répondait toujours par des signes aux marques d'amitié que nous lui donnions. Nos moindres soins le touchaient ; il y souriait

avec une sécurité et une grâce touchantes. Quand nous penchions notre visage sur le sien, il faisait de son côté des efforts pour nous embrasser : et le mouvement de ses lèvres nous avertissait de la douceur qu'il trouvait dans nos caresses.

Ses mains glacées restèrent dans les nôtres pendant plus de trois heures. Son agonie fut calme pendant tout ce temps. Mais vers huit heures, les douleurs se réveillèrent. Alors il me fit signe de lui donner à boire. Je lui apportai successivement du vin, de l'eau, de l'orangeade, je lui offris même de la gelée. Il refusa tout, et fit le mouvement d'un homme qui veut écrire. Nous lui donnâmes une plume et du papier. Il écrivit très-lisiblement : « Dormir. » Je fis semblant de ne pas l'entendre. Il fit signe de lui rapporter le papier et la plume, et il écrivit : « Croyez-vous donc que la mort, ou l'effet qui m'en rapprochera, puisse produire un sentiment dangereux ? » Voyant que je n'adoptais pas sa demande, il écrivit encore : « Tant qu'on a pu croire que l'opium fixerait l'humeur, on a bien fait de ne pas le donner : mais maintenant qu'il n'y a plus de ressource que dans un phénomène inconnu, pourquoi ne pas tenter ce phénomène ; et peut-on laisser mourir son ami sur la roue, pendant plusieurs jours peut-être ? »

Les douleurs augmentaient de moment en moment ; elles étaient déjà si violentes, qu'elles devenaient causes accélératrices de la mort. Mon devoir était alors de les modérer. Je formulai un calmant, et je dis au malade que dans une minute son vœu serait rempli. M. Petit arrive sur ces entrefaites. Comme nous passions dans un cabinet voisin, la douleur ranime tout à coup le malade et lui rend la parole. Il me rappelle avec force et me dit : « Jurez-moi que vous ne direz point ce que vous allez faire. » M. Petit approuva le calmant, mais il préféra de donner dans de

l'eau simple le sirop de diacode que j'avais ordonné dans une eau distillée. L'apothicaire logeait dans la même rue. Cependant il fallait le temps d'aller chez lui et d'en revenir. Les douleurs devenaient atroces. — On me trompe, dit à M. de Lamark le malheureux agonisant. — Non, l'on ne vous trompe pas, le remède arrive, nous l'avons tous vu ordonner. — Ah les médecins! les médecins! reprit-il. Et se tournant vers moi avec un air mêlé de colère et de tendresse : N'étiez-vous pas mon médecin et mon ami? ne m'aviez-vous pas promis de m'épargner les douleurs d'une pareille mort?... Voulez-vous que j'emporte le regret de vous avoir donné ma confiance?... Ces paroles, les dernières qu'il ait prononcées, retentissent sans cesse à mon oreille. Il se tourna sur le côté droit dans un mouvement convulsif : et ses yeux s'étant tournés vers le ciel, il expira dans nos bras vers les huit heures et demie. C'est à peu près à la même heure, que la veille, entendant tirer des coups de canon, il s'était écrié comme en sursaut : N'est-ce pas là le commencement des funérailles d'Achille?..... M. Petit, debout et pensif au pied de son lit, nous dit : Il ne souffre plus.....

CABANIS.

DERNIÈRE MALADIE D'ALEXANDRE

ET

PARALLÈLE D'ALEXANDRE ET DE MIRABEAU.

Quinte-Curce rapporte que le roi de Macédoine, au terme de ses conquêtes, revint à Babylone, contre l'avis des phi-

losophes chaldéens, qui tiraient de ce séjour un sinistre présage. Après y avoir fait une entrée pompeuse, accueilli et congédié une foule d'ambassadeurs, qui semblaient, dit l'historien, représenter les états généraux de l'univers (*conventum orbis universum*), le roi fut invité avec tous les grands de sa cour, à un festin, où il n'eut pas plutôt achevé de boire la coupe d'Hercule, qu'il jeta un cri, comme s'il eût reçu un coup de flèche au travers du corps, et fut emporté sans connaissance, tourmenté bientôt de douleurs si fortes, qu'il demandait qu'on le tuât pour y mettre fin. A en croire ce récit, les parties précordiales ont été, dès l'invasion, profondément et dangereusement atteintes : l'auteur ne donne d'ailleurs aucun détail propre à asseoir précisément le diagnostic; il se borne à recueillir les derniers faits de la vie d'Alexandre, et l'on est fondé à conclure que, pendant six jours que dura sa maladie, il conserva toute la présence d'esprit et toute l'énergie de son caractère.

Arrien et Plutarque attestent cette même particularité : de plus ils nous fournissent, quant à la partie médicale, des détails plus explicatifs de la maladie. Le premier jour, à dater du soir, au sortir du festin, le roi, ayant de la fièvre, se couche dans sa chambre de bains : le matin, après s'être baigné, il cherche à se distraire en jouant aux dés : le soir, il se baigne encore et il soupe légèrement. Au second jour, la fièvre ayant redoublé la nuit, il prend le bain le matin; il assiste ensuite à la célébration des sacrifices. Dans la journée, il se fait raconter par Néarque l'histoire de sa navigation et des périls qu'il avait courus sur l'Océan. Le troisième jour il s'occupe encore des mêmes objets : le roi songeait à entreprendre en personne une expédition sur mer, et il en ordonna les préparatifs. La fièvre, qui n'avait point cessé, augmenta le soir, et le roi passa une nuit très-agitée. Le quatrième jour, malgré la violence de la fièvre,

le malade fut transporté au bord de l'Euphrate, dans un jardin, où il s'entretint avec ses généraux sur des places vacantes qu'il ne voulait donner qu'à des officiers qui eussent fait preuve de valeur et d'expérience. Du 4 au 5, la maladie devint plus grave, cependant il n'avait cessé chaque jour de se faire mener au lieu des sacrifices et de s'occuper de l'armement de sa flotte; il avait aussi donné de nouveaux ordres pour la garde de son palais, où il fut reporté le sixième jour dans un état désespéré, la fièvre faisant toujours de nouveaux progrès, quoiqu'il eût paru, le matin, avoir pris un peu de sommeil. La nouvelle de sa mort fut donnée le soir, il avait trente-deux ans et huit mois. . . . .

L'histoire ne nous apprend rien sur le traitement de la dernière maladie d'Alexandre, si ce n'est la constance qu'il a mise à prendre des bains chaque jour, jusqu'à la veille de sa mort. Que penser de ce seul et unique remède? Que dire de l'usage religieux ou du pénible cérémonial qui obligeait ce prince malade à se faire transporter journellement au lieu des sacrifices? Parmi les excès nuisibles à sa santé on doit remarquer ses écarts de sobriété, sans être cependant obligé d'admettre, avec Quinte-Curce, le fait de la coupe d'Hercule, sur lequel les historiens ne sont pas à beaucoup près d'accord. L'énorme capacité du vase semble assez répugner à son emploi : en le supposant rempli de la liqueur la plus agréable, vider d'un seul coup et plusieurs fois, dans un repas, une mesure de vingt-quatre pintes, c'est subir un vrai supplice qui ne peut même s'exécuter. Je ne crois pas non plus qu'Alexandre ait été empoisonné ; les preuves n'en sont pas acquises, et les écrivains de tous les âges ne sont que trop portés à accueillir sans fondement de tels soupçons sur la mort de grands personnages qui, par leur élévation, ont pu irriter la haine ou l'envie.

Pour qu'Alexandre ait été destiné à une mort prématurée, il suffit qu'entraîné par d'irrésistibles penchants d'ambition, de plaisirs et de travaux, il ait méconnu la mesure de ses forces, et qu'il ait employé, à avoir ainsi beaucoup trop vécu, l'espace d'une courte jeunesse, qui, pour toute espèce de bonheur social, ne doit raisonnablement être mise à profit qu'afin de la remplacer, autant qu'il est possible, par un plus long avenir.

Je terminerai ces réflexions par quelques rapprochements singuliers entre deux hommes des plus extraordinaires que l'histoire ait immortalisés. Ni l'intervalle des siècles où ils ont vécu, ni la différence des mœurs et des lumières dont ils ont été entourés, ni la diversité des événements auxquels ils ont pris part, ne peuvent affaiblir un parallèle où les contrastes font ressortir les mêmes physionomies. Les exploits et la mort du fameux roi de Macédoine ont, suivant moi, beaucoup de ressemblance avec les vastes projets et la fin anticipée d'un de nos plus célèbres législateurs. Alexandre et Mirabeau ont été conquérants chacun dans un genre différent : celui-ci est devenu le chef d'un parti invincible en invitant les nations à réformer des lois et des usages que celui-là s'obligeait le plus souvent à respecter, pour assurer passagèrement ses conquêtes. L'un a bravé toutes les résistances par la force de ses armes, l'autre a dirigé plus utilement ses efforts à propager l'empire de l'opinion. De ces deux puissances la première a disparu avec le vainqueur; la seconde est bien plus durable, elle continuera de subjuguer et de s'étendre sans connaître de limites.

Alexandre et Mirabeau sont partis d'un même point : ils ont eu leur vengeance personnelle à satisfaire. Alexandre avait à détruire la domination des Perses qui sans cesse menaçait la Macédoine et la Grèce; Mirabeau, persécuté

jusque dans ses pensées par la double tyrannie des autorités domestique et politique, leur opposa ses propres passions, dirigées vers le culte de l'éternelle raison et de la liberté. Peut-être n'ont-ils pas cru d'abord l'un et l'autre qu'ils dussent aller aussi loin. La rapidité de leurs premiers triomphes semble avoir fourni de nouveaux aliments à leur activité; mais consumés de fatigues et d'excès en tout genre, ils ont franchi les bornes prescrites à la faiblesse humaine. Leur dernière maladie me paraît avoir été la même. Celle de Mirabeau, devancée par des causes graves dont plusieurs d'entre nous avaient connu et détourné les premiers effets, a été négligée à son début. Bientôt elle a pris un caractère funeste de rémittence, jointe à la violence des paroxysmes et à leur prolongement. Des mesures faibles et irrégulières de traitement n'ont pu atteindre la hauteur des accidents, la maladie s'est terminée en six jours.

Enlevés à la fleur de l'âge, Alexandre et Mirabeau ont soutenu avec le même courage l'approche de leurs derniers moments : entourés des personnes qui leur étaient le plus chères, ils n'ont cessé de cultiver le sentiment et la pensée jusqu'à leur dernier soupir. Laissant enfin après eux les plus vives inquiétudes sur le sort des grands intérêts qui leur avaient été confiés, ils ont reçu, avant de mourir, les premiers tributs de la douleur publique, l'un environné d'une armée que la perte de son chef arrêtait dans le cours de ses victoires; l'autre occupé de la destinée d'un grand peuple que l'on a vu, à l'instant où il a craint pour sa vie, accourir de tous côtés vers sa demeure, remplir toutes les avenues, recueillir dans un morne et respectueux silence, à toute heure de nuit et de jour, les tristes nouvelles d'un danger toujours croissant, se porter en foule à son convoi, lui composer un cortége innombrable et sans

exemple, de tous rangs, de tout âge et de tout sexe, se presser continuellement par une longue marche autour de son cercueil, se précipiter sur sa tombe et donner à l'envi le spectacle inconnu du deuil le plus profond.

J'espère qu'on me pardonnera cette digression en faveur d'un grand homme qui m'avait admis dans ses liaisons de confiance et d'amitié. Sa perte sera longtemps récente pour tous ceux qui ont goûté les charmes de sa société particulière, ou qui, ne l'ayant connu que sur la scène politique, attachent la destinée des grandes choses, aux impulsions des grands génies.

ROUSSILLE-CHAMSERU.

DESCRIPTION DES BAINS D'EGYPTE.

(LETTRE.)

Les bains chauds, monsieur, connus dès la plus haute antiquité et célébrés par Homère, le peintre des mœurs de son temps, ont conservé dans l'Égypte leur agrément et leur salubrité. Le besoin d'être propre, dans un climat où l'on transpire abondamment, les a rendus nécessaires; le bien aise qu'ils procurent en conserve l'usage; Mahomet, qui connaissait leur utilité, en a fait un précepte. La plupart des voyageurs les ont décrits superficiellement. L'habitude où je suis d'y aller m'ayant donné le loisir de les examiner avec attention, j'entrerai dans tous les détails propres à vous les faire bien connaître.

Le premier appartement que l'on trouve en allant au bain, est une grande salle qui s'élève en forme de ro-

tonde. Elle est ouverte au sommet, afin que l'air pur y circule librement. Une large estrade couverte d'un tapis, et divisée en compartiments, règne à l'entour ; c'est là que l'on dépose ses vêtements. Au milieu de l'édifice, un jet d'eau qui jaillit d'un bassin récrée agréablement la vue.

Quand on est déshabillé, on se ceint les reins d'une serviette. On prend des sandales, et l'on entre dans une allée étroite où la chaleur commence à se faire sentir. La porte se referme; à vingt pas on en ouvre une seconde, et l'on suit une allée qui forme un angle droit avec la première. La chaleur augmente; ceux qui craignent de s'exposer subitement à une plus forte dose s'arrêtent dans une salle de marbre qui précède le bain, proprement dit. Ce bain est un appartement spacieux et voûté. Il est pavé et revêtu de marbre, quatre cabinets l'environnent. La vapeur sans cesse renaissante d'une fontaine et d'un bassin d'eau chaude s'y mêle aux parfums qu'on y brûle. Les personnes qui prennent le bain sont couchées sur un drap étendu, ont la tête appuyée sur un petit coussin, et se mettent librement dans toutes les postures qui leur conviennent. Cependant un nuage de vapeurs odorantes les enveloppe et pénètre dans tous les pores.

Lorsque l'on a reposé quelque temps, qu'une douce moiteur s'est répandue dans tout le corps, un serviteur vient, vous presse mollement, vous retourne; et quand les membres sont devenus souples et flexibles, il fait craquer les jointures sans effort. Il masse et semble pétrir la chair sans que l'on éprouve la plus légère douleur.

Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe, et vous frotte longtemps. Pendant ce travail, il détache du corps du patient tout en nage des espèces d'écailles, et enlève jusqu'aux saletés imperceptibles qui bouchent les pores. L

peau devient douce et unie comme le satin. Il vous conduit ensuite dans un cabinet, vous verse de l'écume de savon parfumé et se retire.

Le cabinet où l'on a été conduit offre un bassin avec deux robinets l'un pour l'eau froide, et l'autre pour l'eau chaude. On s'y lave soi-même, bientôt le serviteur revient avec une pommade épilatoire qui, dans un instant et sans la plus légère douleur, fait tomber le poil aux endroits où on l'applique.

Quand on est bien lavé, bien purifié, on s'enveloppe de linges chauds, et l'on suit le guide à travers les détours qui conduisent à l'appartement extérieur. Ce passage insensible du chaud au froid empêche qu'on ne soit incommodé. Arrivé sur l'estrade on trouve un lit préparé; à peine y est-on couché qu'un enfant vient presser de ses doigts délicats toutes les parties du corps, afin de les sécher parfaitement. On change une seconde fois de linge, et l'enfant râpe légèrement avec la pierre ponce les calus des pieds.

Tels sont, monsieur, les bains dont les anciens recommandaient si fort l'usage, et dont les Égyptiens font encore leurs délices. C'est là qu'ils préviennent ou font disparaître les rhumatismes, les catarrhes, et les maladies de la peau qui ont pour principe le défaut de transpiration ; c'est là qu'ils guérissent radicalement ce mal funeste qui attaque les sources de la génération, et dont le remède est si dangereux en Europe; c'est là qu'ils se défont du malaise si ordinaire aux autres nations qui n'ont pas autant de soin d'entretenir la propreté de leurs corps.

SAVARY.

HISTOIRE DE LA MALADIE

QUI A

TERMINÉ LES JOURS DE NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE

RÉDIGÉE PAR LE DOCTEUR GAUBERT,

D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES (GASTRITE CHRONIQUE AVEC ULCÉRATION CANCÉREUSE ET PERFORATION DE L'ESTOMAC; PNEUMONIE ET PLEURÉSIE CHRONIQUES.)

La maladie qui a terminé les jours de Napoléon à Sainte-Hélène a pris naissance dans cette île et s'est déclarée le 1er octobre 1817; elle a duré jusqu'au 5 mai 1821, c'est-à-dire trois ans, sept mois et cinq jours.

Napoléon n'avait éprouvé aucune maladie grave avant sa captivité. Dans son état naturel de santé, la constipation lui était habituelle ; c'était chez lui une incommodité de l'enfance qui ne l'avait jamais quitté. Quand elle devenait trop pénible, il avait recours aux bains et aux lavements; parfois il était obligé d'y joindre des boissons adoucissantes, la diète et les bouillons aux herbes. Quelquefois même tout ce régime ne suffisait pas : il était forcé de recourir à son remède héroïque, à la *soupe à la reine*. Cette préparation de lait, de jaune d'œuf et de sucre produisait sur lui l'effet d'un purgatif doux qui le soulageait constamment. C'était le seul remède dont il eût fait usage en sa vie. Les fonctions des voies urinaires ne s'étaient jamais bien faites. Il avait toujours éprouvé de la difficulté à uriner, et le besoin s'en faisait sentir fréquemment. Ce besoin ne

lui laissait chaque nuit quelques heures de repos, qui lui suffisaient pour réparer ses forces. « Je gagnais ainsi, « disait-il, le temps que la nonchalance m'eût enlevé; je « ne consultais jamais de médecin. » A Sainte-Hélène, cette incommodité devint insupportable. Lorsqu'elle se faisait sentir pendant la nuit, il sautait à terre, demandait de la lumière, marchait, travaillait, fixait son esprit sur un objet; quelquefois il restait au milieu des ténèbres, changeait de chambre, passait dans un autre lit ou s'étendait sur un sofa. Il était sur pied à deux, trois, quatre heures du matin; il appelait quelqu'un pour s'entretenir de souvenirs, d'affaires, en attendant le jour.

Une autre particularité mérite d'être notée : c'était un écoulement périodique de sang et de sérosité, devenu nécessaire à sa santé, et qu'il se procurait en se déchirant la peau à la cuisse gauche. Ce phénomène datait du siége de Toulon. Napoléon, qui n'était alors que colonel, surveillait le feu d'une batterie qu'il venait de faire établir : un canonnier tombe à ses côtés; il s'empare du refouloir, charge, tire, se met en sueur et contracte la gale dont le mort était atteint. Il se soumet à un traitement; mais l'impatience de la jeunesse, l'activité du service, un coup de baïonnette qui le frappe au-dessus du genou, le lui font bientôt abandonner. L'éruption disparaît et se trouve suppléée par une suppuration plus abondante de la blessure. En Égypte, il contracta une affection dartreuse, qu'il pallia par l'usage fréquent des bains de vapeur; elle reparut en Italie. Dans la campagne de Wagram, pendant le séjour qu'il fit à Schœnbrunn, passant de longues et fréquentes revues, il endura souvent le froid et la pluie. Ce fut alors que disparut cette éruption habituelle, sorte d'émonctoire qu'en tout temps ses médecins l'avaient engagé à conserver : la poitrine devint douloureuse, la toux

continuelle, la respiration pénible ; le premier consul était maigre, pâle, défait, semblait toucher au terme de sa carrière. Il consulta Corvisart, qui lui fit appliquer deux vésicatoires sur la poitrine. La toux disparut ; le malade reprit de l'embonpoint, de l'énergie, et fut en état de supporter les mêmes fatigues qu'auparavant. L'habitude de l'écoulement périodique dont nous venons de parler lui resta.

Lorsque Napoléon débarqua à Sainte-Hélène, le 15 octobre 1815, il n'avait été que faiblement incommodé du mal de mer dans la traversée et jouissait de toute sa santé [1] ; elle se conserva intacte pendant les premiers

[1] « On n'aperçoit encore aucun changement dans son régime : il peut manger indistinctement de tout ce qui lui est servi, sans manifester ni dégoût ni préférence pour aucune espèce d'aliments, soit qu'ils consistent en productions du pays, soit qu'ils proviennent des approvisionnements venus de l'Europe, quoique la différence soit souvent très-grande entre eux. Il boit aussi peu de vin que de coutume : le vin de l'ordinaire est celui qu'il préfère. Il prend cependant de temps en temps un verre de vin d'entremets ou de Champagne. L'usage du café, même du punch léger, mais toujours en petite quantité, paraît lui être agréable, et il n'en est jamais incommodé. Enfin, grâce à cette facilité qu'il avait de se ployer aux habitudes des pays dans lesquels il se trouvait, il subissait là, doucement, sans effort, sans secousses, les changements inévitables et nécessaires de l'acclimatement à cette latitude. » (*Napoléon à Sainte-Hélène. Opinion d'un médecin sur la maladie de l'empereur Napoléon et sur la cause de sa mort :* par J. Héreau, ancien chirurgien ordinaire de Madame-Mère, et premier chirurgien de l'impératrice Marie-Louise (1829). Pages 34 et 35).

« La frugalité de Napoléon était telle, que son goût donnait la préférence aux aliments les plus simples et les plus simplement assaisonnés, comme les *œufs au miroir,* les *haricots en salade.* Un seul de ces deux plats, un peu de fromage de Parmesan, voilà ce

temps de son séjour dans l'île. Mais l'insalubrité du climat [1], l'étroite captivité, les privations et les peines

qui composait presque tous les jours son déjeuner. A dîner, il mangeait peu, rarement des ragoûts, et toujours des choses saines. Je lui ai souvent entendu dire que, *quelque peu de nourriture que l'on prît à dîner, on en prenait toujours trop*. Aussi sa tête était toujours libre et son travail facile, même en sortant de table. Doué par la nature d'un estomac sain et parfait, ses nuits étaient calmes comme celles d'un enfant. Cette même nature lui avait donné une constitution si bien assortie à sa position, qu'une heure de sommeil réparait chez lui vingt-quatre heures de fatigue. Au milieu des circonstances les plus graves, les plus urgentes, il avait le pouvoir de prendre du sommeil à volonté, et son esprit rentrait dans le calme le plus parfait dès que les dispositions qu'exigent ces mêmes circonstances étaient ordonnées. » (*Mémoires anecdotiques* de M. de Beausset.)

[1] Longwood, où Napoléon fut transféré dans les premiers jours de décembre 1815, était une misérable habitation qui lui avait été préparée à la hâte, sur un plateau, au sommet des immenses rochers dont Sainte-Hélène est formée. L'aspect en est sombre et monotone : point de verdure; la nudité du roc n'est interrompue que par quelques arbres à gomme dont le tronc et le branchage rachitiques sont tout inclinés par le vent violent qui règne et détruit tout à cette hauteur. Cependant des camps sont établis dans ce désert, de nombreuses sentinelles ceignent l'assemblage de quelques baraques en bois dont les toits enduits de goudron dégouttent encore et exhalent au loin une odeur détestable... En pénétrant dans l'intérieur de ces basses et étroites demeures, on est suffoqué par l'odeur des peintures, et l'on remarque avec étonnement leur humidité à une si grande élévation... Napoléon avait une chambre à coucher petite et étroite, au rez-de-chaussée; un cabinet d'étude de la même dimension et une espèce de petite antichambre où l'on plaça une baignoire... Du lieu destiné à la promenade, il ne voyait que des rocs pelés et des précipices... La singulière situation e cette résidence était si malheureusement choisie, qu'on y éprou-

morales l'eurent bientôt altérée. Au mois de mai 1816 il commença à être incommodé et fut atteint d'un léger catarrhe qui se dissipa de lui-même. Au mois de juillet de la même année il fut pris de maux de dents et ressentit une

vait dans toutes les saisons, et souvent plusieurs fois dans la journée, tous les inconvénients de l'insalubrité des plus profondes vallées et la tourmente des vents continuels des sommets les plus élevés. Il y régnait de brusques alternatives de vents froids, de pluies par torrents, de brouillards humides ou de coups de soleil intolérables...

Les maladies chroniques du bas-ventre sont endémiques dans cette île... A son arrivée, Napoléon avait été frappé de l'air de souffrance maladive, de la pâleur des habitants. La lenteur de tous leurs mouvements, la nonchalance, l'apathie et la nullité morale qui règnent sur leur physionomie et dans toutes leurs manières, l'étonnèrent. Dans la suite, il revint souvent sur cette première impression, et se plaisait à remarquer combien sont différents ceux qui habitent les petites campagnes situées dans les profondes vallées sur lesquelles il plongeait du haut de Longwood... « Point de vieillards dans cette île : une vieille femme, habitant une de ces oasis qu'on trouve çà et là au milieu des bois, est citée comme un phénomène. » (O'Méara.)

Napoléon craignait extrêmement le froid et l'humidité. Les personnes qui ont connu son intérieur savent à quel point il faisait chauffer son cabinet ou sa chambre. Lorsqu'il descendait chez l'impératrice, il était rare qu'il ne se plaignît pas du froid qu'il y faisait... A Longwood, tout pourrit dans sa chambre, et, lorsqu'il y entre, il lui semble qu'il descend dans une cave humide. Souvent, dans la journée, et surtout le soir, les habits étaient trempés et les toits dégouttaient sans qu'il plût, seulement par le passage d'un nuage... Les murailles, couvertes d'une couche de moisissure de couleur verdâtre, étaient humides et froides au toucher, quoiqu'on y fît du feu continuellement... L'humidité détruisait tout : le mauvais nankin qui servait de tapisserie tombait en lambeaux, etc.

douleur au côté droit. Le 14 août il éprouva une violente céphalalgie, à laquelle il demeura très-sujet dans la suite, et qui s'aecompagna quelquefois de malaise général, de frissons et de fièvre. Ses douleurs de dents se renouvelèrent aussi très-souvent, avee des fluxions et des inflammations des joues et des gencives qui devinrent spongieuses, déeolorées et saignantes au moindre attouchement, toutes les dents furent eariées et branlantes [1]. Plus tard il supporta plusieurs indispositions assez graves, des eatarrhes, des douleurs rhumatismales, des diarrhées, une enflure des pieds et des jambes revenant et disparaissant tour à tour, un engorgement des glandes inguinales, une angine tonsillaire, de fréquents retours de eéphalalgie, deux surtout qui furent suivis d'agitations involontaires, de mouvements convulsifs, de perte de eonnaissance, et dans lesquels il lui sembla qu'il allait avoir une attaque d'apoplexie : il éprouvait des tournoiements, de la pesanteur et de la ehaleur dans la tête.

On voulut plusieurs lui faire prendre des purgatifs ; il s'y refusa, disant qu'il n'avait pris aucune médeeine depuis son enfanee et qu'il était persuadé que le moindre purgatif produirait sur lui les plus violents effets et contrarierait les efforts de la nature, qu'il avait confianee à la diète, aux délayants, ete.

Le 1er octobre 1817 (premier mois de l'invasion), les symptômes de la maladie à laquelle il devait sueeomber furent eonstatés de manière à ne laisser aucun doute sur leur nature : ils avaient été préeédés, quelques jours auparavant, d'une indisposition avee perte d'appetit, envie

[1] Le scorbut, presque inconnu à cette latitude dans les autres parties du monde, sévit ici comme dans les contrées les plus froides et les plus humides de l'Europe.

de vomir, douleurs dans les extrémités inférieures. Napoléon se plaignit d'une douleur sourde et d'une pesanteur dans la région hypocondriaque droite, immédiatement au-dessous des cartilages des côtes, d'une sensation dans l'épaule droite, qui ressemblait plutôt à un engourdissement qu'à une douleur, et d'une légère disposition à tousser. Il sentait comme un besoin d'appuyer ou de presser son côté contre quelque chose. L'abdomen ayant été exploré, on vit que le côté droit était plus dur à la pression que le gauche, qu'il y avait une tuméfaction sensible à la vue, et que la pression en était douloureuse. Le médecin de Napoléon (le docteur O'Méara) crut reconnaître à ces symptômes une hépatite commençante.

A partir de cette époque la maladie se développa et fit des progrès lents, mais continuels. La douleur s'accrut, en même temps qu'il se développa un fort catarrhe. On avait conseillé précédemment, pour détruire l'apparence scorbutique qu'avaient prise les gencives, l'usage des légumes, des acides et des antiscorbutiques. Elle avait disparu, était reparue ensuite plusieurs fois, et avait été dissipée par les mêmes moyens. Les jambes avaient été remises en bon état par les purgatifs et les frictions : elles furent cependant de nouveau affectées au bout de quelque temps, mais beaucoup moins. Quant à la prétendue hépatite, elle fut traitée par les purgatifs et les bains chauds. Les sueurs abondantes, qui étaient le résultat de ces derniers, atténuèrent souvent la douleur de la région hypocondriaque, mais ne la firent jamais cesser complétement. Elle s'exaspéra dans le courant d'avril et de mai 1818 (septième et huitième mois de son apparition) ; elle s'accompagna de constipation, puis de diarrhée et d'évacuations abondantes de matières bilieuses et muqueuses. En même temps les coliques, les flatulences, se faisaient sentir ; l'appétit avait

disparu, la langue était presque constamment blanche, le malade ne pouvait se tenir sur le côté gauche; il éprouvait des sensations de chaleur dans l'hypocondre droit, une douleur au-dessus de l'acromion, de la pesanteur, de l'inquiétude, de l'oppression à la région épigastrique et à la région précordiale, des nausées, de temps à autre des vomissements de bile âcre et visqueuse qui augmentèrent avec la douleur : visage pâle, teinte jaune de la sclérotique, urines âcres et fortement colorées, accablement d'esprit et mal de tête, absence presque totale de sommeil, anxiété, faiblesse, paroxysmes de fièvre à l'entrée de la nuit, peau brûlante, soif, pouls fréquent jusqu'à quatre-vingt-huit pulsations, au lieu de cinquante-quatre à soixante, qui étaient le nombre naturel. Vers le point du jour, la sueur survenait; et il y avait un peu de calme. C'était un effet assez constant chez le malade : les sueurs abondantes lui ôtaient la fièvre.

Dans cet état de choses, deux purgatifs furent administrés, sous prétexte d'exciter le foie et le ventre et de rétablir la sécrétion de la bile. L'usage du mercure fut proposé; mais le malade montra la plus grande répugnance et repoussa ce médicament sous quelque forme qu'on voulût le lui donner. « Docteur, disait-il, pas de drogues : je vous « l'ai dit bien des fois, nous sommes une machine à vivre, « nous sommes organisés pour cela; c'est notre nature. « N'entravez pas la vie, laissez-la se défendre; elle fera « mieux que vos médicaments. » Et dans une autre circonstance : « Vos sales préparations ne sont bonnes à « rien. La médecine est un recueil de prescriptions aveu« gles qui tuent le pauvre, réussissent quelquefois au riche, « et dont les résultats, pris en masse, sont bien plus fu« nestes qu'utiles à l'humanité. Ne me parlez plus de ces « belles choses; je ne suis pas un homme à potions. »

Cependant, le 11 juin 1818 (neuvième mois de la maladie), on triompha de la répugnance du malade, et l'on obtint de lui qu'il ferait usage du mercure. Il prit en effet deux pilules mercurielles de six grains chacune, et continua jusqu'au 16. Il en usait soir et matin, et, de temps à autre, on leur associait quelques purgatifs pour dissiper la constipation. Au bout de six jours, la prescription fut changée et le calomel substitué au mercure ; mais ce médicament produisit des nausées, des vomissements, des coliques, une inquiétude générale : on cessa de l'employer. Il fut administré de nouveau le 19 et causa les mêmes désordres. La première préparation mercurielle fut reprise et employée trois fois par jour.

Les appartements étaient bas, très-humides, mal aérés, mal fermés, percés de tous côtés par les rats : Napoléon contracta un nouveau catarrhe très-intense, avec forte fièvre, irritation des plus vives; ce qui obligea d'interrompre le traitement par le mercure.

On y revint le 2 juillet (dixième mois de la maladie), et on le continua jusqu'au 9; mais on n'en obtint aucun heureux effet. Les glandes salivaires étaient toujours dans le même état; l'insomnie et l'irritation croissaient, les vertiges devenaient fréquents [1].

Un rapport, daté du 15 juillet 1818, ayant été fait sur la situation du malade par le docteur O'Méara, qui, le 25 du même mois, fut contraint d'abandonner Napoléon par ordre du gouverneur de l'île [2], les médecins les plus

[1] Le genre de vie, le régime, les habitudes hygiéniques du malade sont omis dans le rapport du docteur O'Méara, duquel ces détails sont extraits.

[2] C'est alors qu'avec l'expression d'une indignation qu'il ne peut contenir, Napoléon dit à son médecin : « J'ai trop vécu. Votre mi-

renommés de Rome y répondirent de la manière suivante :

Nous soussignés, etc., nous sommes accordés dans les idées suivantes :

« 1° La maladie de l'auguste patient consiste dans une « obstruction du foie et une dyscrasie scorbutique.

« 2° Les moyens de s'opposer à la première maladie sont « une diète tempérée par des végétaux frais, des fruits sub- « acides, des substances animales faciles à digérer et pro- « pres à fournir un chyle adoucissant. L'exercice en plein « air, à pied, à cheval, en voiture; une habitation qui « soit aérée, exposée aux vents les plus secs et les plus « salubres, et enfin l'usage des remèdes qui adoucissent et « n'excitent pas le système, sont autant de moyens qu'on « emploiera avec succès. L'extrait de cicuta, l'acétate de « potasse et un peu d'eau minérale salée, du genre de « celle de Tettuccio en Toscane, méritent cependant la « préférence.

« 3° Si l'usage de ces médicaments ne relâchait pas le « ventre, on pourrait y joindre, deux ou trois fois la se- « maine, une petite dose de pilules composées de savon, « de rhubarbe, de sulfate de soude ou de potasse, et pé- « tries avec de l'extrait de tarassaco, que le malade pren- « drait avant le souper.

« 4° Pour détruire la dyscrasie scorbutique, il faut, « outre les trois premiers moyens indiqués dans le numéro

nistère est bien hardi ! Quand le pape était en France, je me serais plutôt coupé le bras que de signer un ordre pour faire éloigner son médecin. » Et, après l'avoir honoré des témoignages d'un sincère attachement, il lui dit avec émotion : « Adieu, O'Méara, nous ne nous reverrons plus. »

« précédent, employer les sucs dépurés des plantes anti-
« scorbutiques, de la fumeterre, du beccabunga (*veronica*
« *beccabunga*), du cresson (*nasturtium aquaticum*) et du co-
« chléaria surtout. On peut, pour rendre aux gencives la
« consistance et la vigueur qu'elles doivent naturellement
« avoir, faire usage d'un opiat dentifrice préparé avec les
« plantes antiscorbutiques pulvérisées et pétries avec une
« conserve de roses.

« 5° Le vice hépatique disparaissant avec ses consé-
« quences, le défaut d'appétit et les vents surtout, on pour-
« rait employer le petit-lait de jument ou d'ânesse mêlé à
« quelques sucs de plantes amères non aromatiques, parmi
« lesquelles on doit choisir de préférence diverses espèces
« de chicorée.

« 6° Enfin, dans la saison la plus chaude, si le vice scor-
« butique ne s'y oppose pas et que la continuation ou
« l'augmentation de l'obstruction du foie l'exigent, appli-
« quer, mais avec prudence, des bains froids ou au moins
« peu chauds, ainsi que des douches sur l'hypocondre
« droit.

« Ces conseils doivent être subordonnés aux circon-
« stances particulières où se trouve l'auguste malade, et à
« son état au moment où le médecin choisi le visitera. »

Signé, *Paul-Baptiste Mucchielli*, médecin de Son Altesse ; et *Jean-Baptiste Bomba*, *Pierre Lupi*, *Dominique Morichini*, *Joseph Sisco*, professeurs à l'université.

Rome, 1er février 1819 (seizième mois de la maladie).

Une autre consultation fut faite d'après le même rapport par les meilleurs médecins de Londres, surtout par le docteur James Curry, dont le nom faisait autorité quand il s'agissait de traiter des maladies du foie. Elle était ainsi conçue :

« Nous avons délibéré sur les rapports écrits et verbaux « des docteurs O'Méara et Stokoe : nous croyons avoir re- « connu que Napoléon est atteint d'une *hépatite chronique*. « Cette maladie est presque toujours la conséquence de « l'hépatite aiguë, surtout quand le malade, né dans un « autre pays, accoutumé à d'autres climats, réside sous les « tropiques ; mais elle est quelquefois le résultat de circon- « stances locales qui tendent à troubler la transpiration. « C'est le cas dont il s'agit. Le relâchement de la texture « primitive du foie, joint à la cessation soudaine de l'acti- « vité cérébrale et musculaire et à l'affaiblissement des fa- « cultés intellectuelles, devait naturellement accélérer les « progrès de l'engorgement humoral du viscère. Nous pou- « vons assurer que la dyscrasie scorbutique n'existe pas « encore. La membrane muqueuse qui recouvre les gen- « cives, ainsi que les autres de la même nature, est la « première à se ressentir de toute irrégularité viscérale et « qui influe directement sur les fonctions de la chylification, « la sanguification et la nutrition successive des parties « organiques. »

La méthode curative se trouve décrite dans la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'ai lu avec attention les deux rapports que vous avez « eu la bonté de m'envoyer. Si je n'étais convaincu du « peu de cas que mérite une opinion formée sans avoir le « malade sous les yeux, je me plaindrais peut-être du dé- « faut de renseignements sur certains points auxquels j'ai « l'habitude de donner de l'importance quand je cherche « à arriver, dans les maladies hépatiques, à une exacte « diagnose. Au lieu d'essayer une dissertation qui vous

« paraîtrait au moins inutile, je crois qu'il suffit de vous « répéter en termes généraux ce que j'ai déjà eu le plaisir « de vous exprimer de vive voix, c'est-à-dire que les ex- « périences et observations que j'ai faites ou recueillies « m'ont pleinement convaincu que les mercuriels sont les « seuls moyens de produire une guérison radicale. Ce sont, « de tous les médicaments, ceux qui répondent le mieux à « nos espérances, pourvu néanmoins qu'il n'y ait pas en- « core de lésions organiques, et qu'ils soient administrés « avec prudence et dans les circonstances convenables. Je « ne voudrais cependant pas qu'on supposât qu'il entre « dans mes idées d'exclure les autres moyens de guérison, « comme les saignées locales, les vésicatoires, les purga- « tifs, les rafraîchissants, etc. Je crains que vous ne m'ac- « cusiez de superfluité, si j'ajoute que, comme l'effet or- « dinaire des mercuriels est d'éxciter le foie à accomplir « ses sécrétions naturelles, il faut que la dose et la prépa- « ration soient réglées uniquement pour cet objet : les ap- « parènces doivent nous indiquer les avantages obtenus et « doivent être seules nos guides dans l'application du grand « remède dont la recommandation est le principal objet de « cette lettre.

« Signé, S*. »

Le soin de faire exécuter ces consultations fut confié au docteur Antommarchi, qui ne fut admis auprès de Napoléon que le 23 septembre 1819, quatorze mois après que le docteur O'Méara en avait été séparé.

Pendant cet intervalle la maladie avait continué ses progrès : la faiblesse était devenue extrême; le malade avait

* L'auteur de cette consultation n'est pas désigné autrement que par cette initiale.

souffert cruellement du côté droit et n'avait presque pas cessé d'éprouver des élancements douloureux dans l'épaule; les vertiges étaient devenus plus fréquents; il y avait eu des exaspérations qui s'étaient accompagnées d'attaques de congestion vers la tête. Le 19 janvier 1819, le malade avait pris une forte dose de sel de Cheltenham; il avait continué l'usage des bains chauds pour se procurer les sueurs abondantes qui le soulageaient.

Le 23 septembre 1819 (deuxième année depuis l'invasion), Napoléon fut trouvé dans l'état suivant : face terreuse, ouïe dure, yeux livides, conjonctive d'un rouge mêlé de jaune, narines cernées, engorgées ; langue couverte d'un léger enduit blanchâtre, sécrétion de la salive devenant parfois abondante, perte d'appétit, nausées, vomissements de matières tantôt âcres, tantôt bilieuses, endurcissement dans la région épigastrique, qui était extrêmement douloureuse à la pression (le médecin croyait y sentir le lobe gauche du foie et reconnaître, en dehors de l'hypocondre droit et près du cartilage de la troisième fausse côte, la vésicule du fiel pleine, résistante et faisant saillie); douleur de l'hypocondre droit, à un degré variable, mais toujours persistante (elle était interne ; Napoléon cherchait à en préciser le siége en disant qu'elle était à deux pouces de profondeur) ; bas-ventre un peu dur au toucher, douleurs abdominales, souffrances vagues dans les régions costale et lombaire du coté droit, sentiment de malaise extrême à l'épaule droite, douleur plus ou moins vive fixée autour de la mamelle du même côté; éternuements violents, prolongés, entrecoupés par une toux sèche suivie d'une expectoration visqueuse qui variait d'un instant à l'autre; respiration difficile lorsqu'on exerçait une pression perpendiculaire sur l'épigastre; pouls petit, mais régulier, donnant environ soixante pulsations par minute; urines

fréquentes, mais naturelles; sueurs abondantes chaque jour.

Pour remédier à ce fâcheux état, le docteur Antommarchi proposa différents moyens et insista surtout sur la nécessité des préparations mercurielles et des bains d'eaux thermales sulfureuses. Napoléon ne voulut faire usage que des bains ordinaires, de quelques potions calmantes, de frictions huileuses avec mélange d'opium et d'ammoniaque, de pédiluves et de lavements simples. Ces moyens, continués pendant environ deux mois, améliorèrent les symptômes. La douleur de l'hypocondre devint supportable, l'appétit se fit sentir, les douleurs abdominales se calmèrent. Le malade avait recouvré des forces et de la gaieté, se levait et pouvait faire de l'exercice : il s'occupait avec activité de jardinage et de plantations; il se considérait comme désormais rétabli et se félicitait d'avoir échappé aux remèdes : « La patience valait au moins les pilules; le « docteur devait être convaincu de son efficacité. »

Ce soulagement, qui ne fut que passager, avait été remarquable le 31 octobre 1819 par une circonstance particulière.

Ce jour-là Napoléon était agité et inquiet; son médecin lui conseillait l'emploi de quelques calmants. « Merci, doc« teur, dit-il, j'ai quelque chose de mieux que votre phar« macie. Le moment approche, je sens que la nature vient « au secours. » En même temps il se laisse couler sur un siége, saisit sa cuisse gauche et la déchire avec une espèce de volupté : les cicatrices s'ouvrent, le sang jaillit. « Je « suis soulagé : je vous l'ai dit, j'ai mes crises, mes épo« ques; dès qu'elles arrivent, je suis sauvé. » Une espèce de lymphe qui sortait avec abondance cessa bientôt de couler; la plaie se ferma et s'étancha d'elle-même. « Vous « le voyez, dit Napoléon, la nature en fait tous les frais :

« dès qu'il y a du trop plein, elle le rejette, et l'équilibre « se rétablit. »

Ce mieux ne dura pas longtemps. Au bout d'un mois, le 17 décembre 1819 (vingt-septième mois de la maladie), les symptômes graves reparurent : violentes coliques, douleur insupportable dans la région du foie, insomnie, toux sèche, fatigante à la pointe du jour, etc. Les bains, les lavements, les fomentations émollientes, tous les moyens adoucissants, que le malade ne refusait pas, dissipèrent encore cette rechute, non pas complétement : il y avait toujours quelque ressentiment de douleur dans l'hypocondre, mais de manière à ne pas retenir le malade dans son lit et à lui permettre de digérer passablement.

Quel était son régime ? Il ne paraît pas que ses médecins y aient fait grande attention; car, s'il n'avait pris lui-même le soin de les en instruire, ils ne s'en seraient pas informés : c'est au moins ce qui peut être conclu de l'oubli constant que l'on remarque à ce sujet dans leurs rapports.

« Les médecins, dit au premier abord Napoléon au doc- « teur Antommarchi, ont la police de la table; il est juste « que je vous rende compte de la mienne. Voici comment « elle est servie : un potage, deux plats de viande, un de « légumes, une salade, quand je peux en avoir, composent « tout le service; une demi-bouteille de clairet, que j'étends « de beaucoup d'eau, me sert de boisson; j'en bois un peu « pur à la fin du repas. Quelquefois, lorsque je suis fatigué, « je substitue le champagne au clairet : c'est un moyen « sûr d'exciter l'estomac. Des pommes de terre, des len- « tilles, des pois, des haricots blancs, des choux-fleurs, des « côtelettes, du gigot, du mouton : je recherche la partie la « plus rôtie, la plus brune; mais du reste je veux que la « cuisine soit simple. Je n'aime pas les cuisiniers qui ne

« font que de l'esprit; un bon étouffé à la gênoise, un pilau « à la milanaise et des tagliarini à la corse valent mieux « pour moi que toutes les merveilles de l'art de Beau-« villiers. »

Il ne fut rien changé à ce régime tant que le malade conserva de l'appétit, et on le continua jusqu'aux derniers jours de la maladie.

Dans le commencement de juillet 1820 (troisième année), rechute, avec les mêmes symptômes à un plus haut degré. La douleur de l'hypocondre se répétait dans la région costale droite; la respiration était difficile, douloureuse; toujours la même toux; l'articulation de la jambe droite avec le pied était le siége d'une douleur pulsative aiguë et d'une inflammation érysipélateuse qui s'étendait au loin. Prescription générale : boissons adoucissantes, eau de riz, petit-lait, bains journaliers [1], lavements, fomentations locales, liniments savonneux, et un purgatif, qui ne fut pris qu'une fois et produisit peu d'effet. A la fin de juillet, rétablissement moins complet que les précédents.

On arriva ainsi jusqu'à la moitié de septembre 1820.

[1] L'eau employée pour la consommation journalière de l'empereur était apportée de plusieurs milles et conservée dans des cuves en bois, où elle ne tardait pas à contracter les qualités les plus désagréables et les plus insalubres. Tant qu'il a été possible à l'empereur de sortir, il dirigeait souvent sa promenade vers une source, dans une vallée située à un quart de lieue de Longwood, dont il aimait à boire l'eau, qui est d'une limpidité parfaite. C'est en souvenir du bien-être qu'il avait éprouvé en s'y désaltérant, qu'il demanda, dans le cas où ses restes ne pourraient pas reposer sur les bords de la Seine, qu'ils fussent au moins déposés sous les saules qui ombragent cette fontaine, dont la fraîcheur avait si souvent apaisé le feu intérieur qui le dévorait. (J. Héreau, *Napoléon à Sainte-Hélène*, etc., page 99.)

Alors nouvelle rechute : la promenade en plein air devint insupportable; Napoléon était affaissé, obligé de chercher du repos. Pour avoir une idée complète du délabrement progressif de sa santé, nous sommes obligé de reproduire la série des symptômes et de les noter par époques rapprochées.

La maladie était à sa troisième année. On observait : yeux abattus, cernés; conjonctives jaunâtres, lèvres et gencives décolorées, teint verdâtre du visage, pâleur excessive du corps, enduit blanchâtre sur la langue, inappétence, région épigastrique douloureuse à la pression, douleur hypocondriaque avec ses sympathies, sentiment de pesanteur dans l'abdomen, peau sèche et brûlante, pouls petit et fréquent, froid glacial aux pieds et aux jambes, sensation incommode de chaleur dans le thorax, respiration pénible, profonds soupirs; douleur de tête, surtout dans les régions frontale et sourcilières; somnolence presque invincible, cauchemar, sorte d'état léthargique. On administra les moyens ordinaires, que le malade acceptait volontiers, et de plus un purgatif *cholagogue*. Les toniques à l'intérieur furent conseillés, ainsi que les vésicatoires au bras et à la nuque, avec un cautère au bras gauche; mais Napoléon ne voulut consentir à rien de tout cela.

Il parvint ainsi, avec des alternatives de bien et de mal, jusqu'au 3 octobre, où il fut saisi d'un engourdissement général qui ne se dissipait que par l'approche du feu : une sensation de froid courait par tous ses membres; les extrémités inférieures étaient longtemps à se réchauffer; elles l'étaient à peine, que des contractions convulsives les saisissaient; la tête était extrêmement pesante.

Le 4 octobre, malgré la violence de son mal, Napoléon s'efforce de prendre de l'exercice : il fait, partie à cheval, partie en voiture, une course de deux lieues et demie, et

boit, à son déjeuner, trois verres de vin de Champagne... Anxiété générale, toux sèche, nerveuse; visage excessivement pâle, yeux abattus, pouls petit et nerveux, douleur de la tête et de l'hypocondre droit beaucoup augmentée, pesanteur incommode et douleur profonde dans l'hypocondre gauche. Le malade reste deux heures plongé dans un bain à une température élevée. Son médecin veut combattre cet usage; il lui répond qu'il l'a suivi en Égypte et qu'il en a retiré les meilleurs effets.

Le 8 octobre (troisième année révolue), mêmes symptômes : faiblesse, sentiment de froid glacial par tout le corps; les sens, l'ouïe surtout, semblent émoussés; le pouls est petit, irrégulier.

Les 11, 12, 13 octobre, faiblesse plus grande, tremblements, palpitations de cœur, vive agitation dans le ventre, douleur à la région sternale, nouvelle douleur vers la colonne vertébrale, depuis la nuque, les épaules, jusqu'au milieu du dos.

Le 15, application de deux vésicatoires aux bras, qui n'agissent que faiblement. L'agitation continue; la douleur de tête et celle de la poitrine ont disparu; la toux n'a fait qu'augmenter; des évacuations abondantes ont lieu, avec de violentes tranchées. Ces évacuations, qui étaient précédées ordinairement de constipation, se renouvelaient et devenaient d'une odeur infecte; ensuite elles cessaient, les douleurs se calmaient, l'appétit revenait; quelquefois même les forces semblaient vouloir se rétablir, et le malade reprenait de l'espoir [1].

[1] Souvent il répétait : « Si j'étais en Europe, je m'abandonnerais aux lumières des médecins habiles qu'on trouve partout ; mais ceux-ci !... ils ne connaissent pas ma maladie ; ils n'y entendent rien. »

Mais le moment fatal ne pouvait plus être évité. Les rechutes devenaient de plus en plus fréquentes, le dépérissement augmentait; les digestions étaient imparfaites, accompagnées de renvois continuels, de flatuosités distendant l'estomac. Napoléon n'avait plus ni force ni énergie; il éprouvait une lassitude accablante, un entraînement irrésistible au sommeil. « Docteur, s'écriait-il, quelle douce « chose que le repos! Le lit est devenu pour moi un lieu « de délices; je ne l'échangerais pas pour tous les trônes « du monde. Combien je suis déchu! moi dont l'activité « était sans bornes, dont la tête ne sommeillait jamais, je « suis plongé dans une stupeur léthargique; il faut que je « fasse un effort lorsque je veux soulever mes paupières. » Une mélancolie profonde succédait à ces paroles.

Cette position déplorable était loin d'être adoucie par le traitement qu'on lui faisait suivre. En effet les moyens étaient tous irritants, et désormais on les employa sans ménagement, jusqu'à la fin. En les énumérant, on trouve les pilules toniques [1], la décoction de quinquina avec addition de teintures alcooliques, les mixtures amères, la gen-

[1] « Quand on lui présente ces pilules, il les repousse et dit ironiquement : « L'effet en est si sensible, que ce n'est pas la peine ; serrez-les : je regorge de santé depuis que j'en prends. Si je dois mourir, je veux du moins que ce soit de maladie. » Ou bien : « Laissez-moi avec vos médecines! Je vous ai déjà dit cent fois qu'elles ne me valent rien; je connais mieux que vous ma maladie et mon tempérament. »

« Cependant il finissait par céder aux instances. « Le 28 mars 1821, on lui propose, dit le docteur Antommarchi, un purgatif doux; mais il n'en a pas entendu le nom, qu'il fait mine de céder au sommeil, laisse tomber sa tête sur sa poitrine et s'étend dans son lit. J'essaye tous les lieux communs d'usage : il m'écoute les yeux fermés, et, poussant un profond soupir dès qu'il entend que j'ai

tiane, le colombo, le cochléaria; les potions dites calmentes, anodines; le sirop d'éther, l'eau de cannelle, l'eau de menthe, les potions et pilules purgatives, avec l'extrait de rhubarbe, d'aloès, le savon dur et l'huile de carvi, le calomel, l'huile de ricin, les boissons émétisées ou l'émétique

achevé mon homélie : « Que disiez-vous, docteur? » Je recommençai : il recommença et m'éconduisit ainsi.

« La maladie faisait des progrès rapides : je revins encore à la charge, et, au risque de lui déplaire, je suppliai Napoléon de ne pas se refuser plus longtemps aux secours de l'art. Il ne répondit rien, resta quelques instants pensif, et me dit : « Vous avez raison, je verrai : pour le moment, vos soins me sont inutiles, vous pouvez vous retirer. »

« Je me retirai ; mais un instant avait suffi pour le rendre à sa bonté naturelle. Je n'étais pas dans ma chambre qu'il me fit chercher, et me dit qu'il voulait être désormais plus respectueux envers la médecine, qu'il ne lui manquerait p'us et ne révoquerait plus en doute son efficacité. « Mais, sire, les remèdes! Votre Majesté consentira-t-elle à les prendre? — Ah! répliqua-t-il d'un ton qui peignait son excessive répugnance, cela est peut-être au-dessus de mes forces : c'est une chose inouïe que l'aversion que je porte aux médicaments. Je courais les dangers avec indifférence, je voyais la mort sans émotion, et je ne peux, quelque effort que je fasse, approcher de mes lèvres un vase qui renferme la plus légère préparation. Mais c'est qu'aussi je suis un pauvre enfant gâté qui n'ai jamais eu affaire à la médecine. » S'adressant ensuite à madame Bertrand : « Comment faites-vous pour prendre ces pilules que vous prescrit sans cesse le docteur ?—Je les prends sans y penser, lui répondit-elle, et je conseille à Votre Majesté d'en faire autant. » Il secoua la tête, adressa la même question au général Montholon, à ses valets de chambre qui avaient tous été plus ou moins malades. Il reçut de chacun la même réponse, et me dit : « Je suis donc le seul ici qui sois rebelle à la médecine; je ne veux plus l'être : donnez. » Je lui passai dix grains d'extrait de rhubarbe ; il les prit, et eut une évacuation abondante de matières glaireuses. »

pur, les mixtures antiémétiques, la magnésie, le carbonate de potasse, les lavements composés; différentes sortes de vins, le clairet, le muscat, le frontignan, le champagne, le bordeaux; les soupes au vin avec des croûtes rôties, le thé, le café, les bouillons en consistance de gélatine, le faisan, les substances analogues et quelques autres indiquées vaguement dans les prescriptions. Ces moyens n'étaient discontinués que lorsque des accidents ou l'aversion naturelle du malade empêchaient d'y revenir. « A d'autres, « disait-il alors dans son impatience; j'ai déjà trop pris de « votre cuisine, je n'en veux plus. » Il finissait toujours par son adage, que rien n'était funeste comme les remèdes pris à l'intérieur. Des exclamations déchirantes lui échappaient quelquefois : il disait qu'il ne sentait plus ses entrailles, qu'il lui semblait qu'il n'avait plus de bas-ventre et que le mal qu'il éprouvait était vers la rate et l'extrémité gauche de l'estomac.

Pour avoir terminé l'histoire de cette épouvantable maladie, il nous reste à franchir un espace de cinquante jours environ de souffrances inouïes, pendant lesquels on est étonné de voir encore le malade exister. Dans le courant de ces cinquante jours, on voit paraître successivement une salivation abondante; des vomissements continuels de mucosités filantes, de matières pituiteuses, denses et glutineuses, de matières noirâtres mêlées à des substances alimentaires mal digérées et à du sang noir grumelé et en putridité; des borborygmes; des évacuations abondantes de matières mal digérées, de bile noire et poisseuse; le météorisme de l'abdomen, des sueurs visqueuses; un besoin continuel d'uriner, et des urines bourbeuses; le hoquet, des soupirs prolongés, des serrements spasmodiques de la gorge, de violentes agitations convulsives; le soulèvement ardu et spasmodique de l'épigastre et de l'estomac, avec senti-

ment de suffocation ; le pouls à peine sensible et intermittent, le rire sardonique, le trismus, la roideur tétanique, des cris lamentables, des syncopes prolongées, l'occlusion spasmodique de la gorge, la respiration luctueuse et intermittente.

Enfin il expira le 5 mai 1821, à six heures moins onze minutes de l'après-midi, après avoir proféré ces dernières paroles : « Tête, armée ! pauvre France ! »

Il avait exprimé la volonté formelle qu'après sa mort l'ouverture de son corps fût faite, et recommandé surtout d'examiner attentivement l'estomac, parce qu'il était convaincu que c'était celui de ses organes qui était le plus malade.

PROCÈS-VERBAL DE L'OUVERTURE DU CORPS DE NAPOLÉON, PAR M. LE DOCTEUR ANTOMMARCHI, VINGT HEURES ET DEMIE APRÈS LA MORT.

« Les généraux Bertrand et Montholon, et Marchand, exécuteurs testamentaires, assistèrent à cette opération, à laquelle se trouvèrent aussi sir Thomas Reade, quelques officiers d'état-major, les docteurs Thomas Schortt, Charles Mitchell, Mathieu Livingstone, chirurgien de la compagnie des Indes, et autres médecins, au nombre de huit, que j'avais invités.

« Napoléon avait destiné ses cheveux aux divers membres de sa famille ; on le rasa. Je vérifiai quelques remarques que j'avais déjà faites ; voici les principales :

« 1° L'empereur avait considérablement maigri depuis mon arrivée à Sainte-Hélène ; il n'était pas, en volume, le quart de ce qu'il était auparavant.

« 2° Le visage et le corps étaient pâles, mais sans altération, sans aspect cadavéreux. La physionomie était belle

les yeux fermés, et on eût dit, non que l'empereur était mort, mais qu'il dormait d'un profond sommeil. Sa bouche conservait l'expression du sourire, à cela près que, du côté gauche, elle était légèrement contractée par le rire sardonique.

« 3° Le corps présentait la plaie d'un cautère fait au bras gauche et plusieurs cicatrices, savoir : une à la tête, trois à la jambe gauche, dont une sur la malléole externe, une cinquième à l'extrémité du doigt annulaire de la main gauche ; enfin il y en avait un assez grand nombre sur la cuisse gauche.

« 4° La hauteur totale, du sommet de la tête aux talons, était de cinq pieds deux pouces quatre lignes.

« 5° L'étendue comprise entre les deux bras, en partant des extrémités des deux doigts du milieu, était de cinq pieds deux pouces.

« 6° De la symphise du pubis au sommet de la tête, il y avait deux pieds sept pouces quatre lignes.

« 7° Du pubis au calcaneum, deux pieds sept pouces.

« 8° Du sommet de la tête au menton, sept pouces six lignes.

« 9° La tête avait vingt pouces dix lignes de circonférence : le front était haut, les tempes légèrement déprimées, les régions sincipitales très-fortes et très-évasées.

« 10° Cheveux rares et de couleur châtain-clair.

« 11° Cou un peu court, mais assez normal.

« 12° Poitrine large et d'une bonne conformation.

« 13° Abdomen très-météorisé et volumineux.

« 14° Les mains, les pieds, un peu petits, mais beaux et bien faits.

« 15° Membres tendus et roides.

« 16° Toutes les autres parties du corps étaient à peu près dans les proportions ordinaires.

« Le cadavre était gisant depuis vingt heures et demie. Je procédai à l'autopsie; j'ouvris d'abord la poitrine. Voici ce que j'observai de plus remarquable :

« Les cartilages costaux sont en grande partie ossifiés.

« Le sac formé par la plèvre costale du côté gauche contenait environ un verre d'eau de couleur citrine.

« Une couche légère de lymphe coagulable couvrait une partie des faces des plèvres costale et pulmonaire correspondantes du même côté.

« Le poumon gauche était légèrement comprimé par l'épanchement, adhérait par de nombreuses brides aux parties postérieure et latérale de la poitrine et au péricarde. Je le disséquai avec soin : je trouvai le lobe supérieur parsemé de tubercules et quelques petites excavations tuberculeuses.

« Une couche légère de lymphe coagulable couvrait une partie des faces des plèvres costale et pulmonaire correspondantes de ce côté.

« Le sac de la plèvre costale du côté droit renfermait environ deux verres d'eau de couleur citrine.

« Le poumon droit était légèrement comprimé par l'épanchement; mais son parenchyme était en état normal. Les deux poumons étaient légèrement crépitants et d'une couleur naturelle. La membrane plus composée ou muqueuse de la trachée-artère et des bronches était assez rouge et enduite d'une assez grande quantité de pituite épaisse et visqueuse.

« Plusieurs des ganglions bronchiques et du médiastin étaient un peu grossis, presque dégénérés et en suppuration.

« Le péricarde était en état normal et contenait environ une once d'eau de couleur citrine. Le cœur, un peu plus volumineux que le point du sujet, présentait, quoique sain, assez de graisse à sa base et à ses sillons. Les ventricules

aortique et pulmonaire et les oreillettes correspondantes étaient en état normal, mais pâles et tout à fait vides de sang. Les orifices ne présentaient aucune lésion notable. Les gros vaisseaux artériels et veineux auprès du cœur étaient vides et généralement en état normal.

« L'abdomen présenta ce qui suit :

« Distension du péritoine, produite par une grande quantité de gaz.

« Exsudation molle, transparente et diffluente, revêtant, dans toute leur étendue, les deux parties ordinairement contiguës de la face interne du péritoine.

« Le grand épiploon était en état normal.

« La rate et le foie, durcis, étaient très-volumineux et gorgés de sang; le tissu du foie, d'un rouge brun, ne présentait du reste aucune altération notable de structure. Une bile extrêmement épaisse et grumeleuse remplissait et distendait la vésicule biliaire. Le foie, qui était affecté d'hépatite chronique, était uni intimement par sa face convexe au diaphragme; l'adhérence se prolongeait dans toute son étendue; elle était forte, celluleuse et ancienne. La face concave du lobe gauche adhérait immédiatement et fortement à la partie correspondante de l'estomac, surtout le long de la petite courbure de cet organe, ainsi qu'au petit épiploon. Dans tous ces points de contact, le lobe était sensiblement épais, gonflé et durci.

« L'estomac parut d'abord dans un état des plus sains; nulle trace d'irritation ou de phlogose : la membrane péritonéale se présentait sous les meilleures apparences;... mais, en examinant tous ces organes avec soin, je découvris, sur la face antérieure, vers la petite courbure et à trois travers de doigt du pylore, un léger engorgement comme squirrheux, très-peu étendu et exactement circonscrit. L'estomac était percé de part en part dans le centre

de cette petite induration. L'adhérence de cette partie au lobe gauche du foie en bouchait l'ouverture.

« Le volume de l'estomac était plus petit qu'il ne l'est ordinairement.

« En ouvrant ce viscère le long de la grande courbure, je reconnus qu'une partie de sa capacité était remplie par une quantité considérable de matières faiblement consistantes et mêlées à beaucoup de glaires, très-épaisses et d'une couleur analogue à celle du marc de café ; elles répandaient une odeur âcre et infecte. Ces matières retirées, la membrane plus composée ou muqueuse de l'estomac se trouva dans son état normal, depuis le petit jusqu'au grand cul-de-sac de ce viscère, en suivant la grande courbure. Presque tout le reste de la surface interne de cet organe était occupé par un ulcère cancéreux qui avait son centre à la partie supérieure, le long de la petite courbure de l'estomac, tandis que les bords irréguliers, digités et linguiformes de sa circonférence s'étendaient en avant, en arrière de cette surface intérieure, et depuis l'orifice du cardia jusqu'à un bon pouce du pylore. L'ouverture, arrondie, taillée obliquement en biseau aux dépens de la face interne du viscère, avait à peine quatre à cinq lignes de diamètre en dedans, et deux lignes et demie au plus en dehors ; son bord circulaire, dans ce sens, était extrêmement mince, légèrement dentelé, noirâtre et seulement formé par la membrane péritonéale de l'estomac. Une surface ulcéreuse, grisâtre et lisse, formait d'ailleurs les parois de cette espèce de canal, qui aurait établi une communication entre la cavité de l'estomac et celle de l'abdomen, si l'adhérence avec le foie ne s'y était opposée. L'extrémité droite de l'estomac, à un pouce de distance du pylore, était environnée d'un gonflement ou plutôt d'un endurcissement squirrheux annulaire, de quelques lignes

de largeur. L'orifice du pylore était dans un état tout à fait normal. Les bords de l'ulcère présentaient des boursouflements fongueux remarquables, dont la base, dure, épaisse et squirrheuse, s'étendait aussi à toute la surface occupée par cette cruelle maladie.

« Le petit épiploon était rétréci, gonflé, extrêmement durci et dégénéré. Les glandes lymphatiques de ce repli péritonéal, celles qui sont placées le long des courbures de l'estomac, ainsi que celles qui avoisinent les piliers du diaphragme, étaient en partie tuméfiées, squirrheuses, quelques-unes même en suppuration.

« Le tube digestif était distendu par une grande quantité de gaz. A la surface péritonéale et aux replis péritonéaux, je remarquai de petites taches et de petites plaques rouges, d'une nuance très-légère, de dimensions variées, éparses et assez distantes les unes des autres. La membrane plus composée de ce canal paraissait être dans un état normal. Une matière noirâtre et extrêmement visqueuse enduisait les gros intestins.

« Le rein droit était dans un état normal ; celui du côté gauche était déplacé et renversé sur la colonne lombo-vertébrale ; il était plus long et plus étroit que le premier ; du reste il paraissait sain. La vessie, vide et très-rétrécie, renfermait une certaine quantité de gravier mêlé avec quelques petits calculs. De nombreuses plaques rouges étaient éparses sur la membrane plus composée ou muqueuse ; les parois de cet organe étaient en état anormal.

« Je voulais faire l'examen du cerveau. L'état de cet organe, dans un homme tel que l'empereur, était du plus haut intérêt ; mais on m'arrêta durement : il fallut céder. »
(*Extrait de l'Examen des doctrines médicales de* Broussais.)

FIN.

NOTES.

1.

L'esprit reste comme frappé de stupeur à l'aspect de ce vaste horizon qui s'étend à mesure qu'on s'élève, et que nul génie n'a parcouru ni ne parcourra dans son entier. C'est alors qu'on se rappelle avec un sentiment d'effroi ces paroles d'Hippocrate : *Ars longa, vita brevis.* Qu'on cesse donc de s'étonner si l'étude de l'art de guérir est longue et pénible, si elle exige tant de courage, tant de patience, tant d'opiniâtreté, tant d'abandon, de dévouement, de sacrifices...

Maintenant est-il possible de supposer que les travaux accumulés pendant les âges précédents, qu'une expérience si difficile à acquérir, soient sans fruit et inutiles aux hommes? Voilà pourtant le reproche que nous adressent parfois l'ignorance et l'ingratitude. La réponse des médecins est péremptoire : Laissez vos diatribes, et venez avec nous dans les hôpitaux, dans les amphithéâtres, dans les prisons, sur les champs de bataille, pendant les épidémies désolant une contrée, là, vous jugerez la médecine dans ses vrais rapports avec l'humanité. (Réveillé-Parise.)

Sous certains rapports, la profession du médecin est une espèce de sacerdoce; sous d'autres, c'est une véritable magistrature. Comme dans les objets de ses travaux il ne s'agit de rien moins que de la vie, son devoir de dire toutes les vérités utiles, de n'en altérer aucune, de donner à son esprit toute la perfection dont il est susceptible, devient si sacré, que la plus légère violation, le plus léger oubli, la moindre négligence sur chacun de ses points, a toujours quelque chose de véritablement criminel.

On peut considérer les devoirs du médecin par rapport à la science, par rapport à ses malades, par rapport à la société tout entière.

Le médecin doit à la science, ou, si l'on veut, à l'humanité (car l'utilité générale des hommes est toujours son dernier but), le médecin, dis-je, lui doit de rechercher dans les sciences collatérales ce qui se rapporte à notre art, ce qu'on peut y transporter sans hypothèse; de rechercher dans l'art lui-même ce qu'il peut fournir aux autres sciences, surtout à celles qui lui servent de flambeau. Pour lui, l'amour de la vérité ne doit pas être seulement un penchant, une habitude; il doit être une passion; il doit avoir l'activité, les sollicitudes, les scrupules d'une passion véritable. Si le médecin vertueux ne peut se permettre de déguiser ou de taire la vérité, quand il croit l'avoir découverte, à plus forte raison ne peut-il négliger l'étude des moyens par lesquels elle se découvre.

Les malades ont sans doute droit d'en attendre tous les soins, toutes les consolations. C'est peu qu'il sache médicamenter, il faut qu'il sache guérir; et pour cela, il n'a pas moins besoin de connaître les divers effets des impressions morales, que ceux des remèdes ou des aliments. Il faut qu'il soit initié dans tous les secrets du cœur, qu'il sache en remuer à propos toutes les fibres sensibles. Ob-

servez les médecins qui guérissent le plus, vous verrez que ce sont presque tous les hommes habiles à manier, à tourner, en quelque sorte, à leur gré l'âme humaine, à ranimer l'espérance, à porter le calme dans les imaginations troublées.

Les devoirs envers la société sont la communication franche et généreuse de toutes ses découvertes, l'emploi sage et patriotique de ses talents et de tous les moyens d'influence que sa profession lui donne; en pénétrant dans l'intérieur des âmes, en s'associant, par l'empire d'une douce confiance, aux pensées et aux sentiments des familles, combien ne peut-il pas combattre de préjugés nuisibles ! combien ne peut-il pas répandre d'utiles vérités ! Cette influence, qui tient à la nature même de ses fonctions, a quelquefois des effets généraux très-étendus ; elle devient une véritable puissance publique.

2

Nous trouvons dans le discours d'inauguration, prononcé par M. Pariset dans la séance de l'Académie de médecine, le 6 mai 1824, ce morceau qui appartient à notre sujet :

« Unissons-nous pour le bien ; marchons ensemble vers le but glorieux qui nous est proposé ; soyons les serviteurs de la science, pour être les protecteurs de nos semblables et les défenseurs de tant d'intérêts sacrés qui nous sont remis ; que dis-je? pour être les plus fermes soutiens de la morale et de la religion elle-même ; car, messieurs, ce sentiment, qui abaisse notre intelligence sous la majesté de l'intelligence éternelle ; ce sentiment, qui nous avertit de la fragilité de notre vie, de l'avenir qui la suit et du prix qui nous attend ; ce sentiment, qui nous humilie pour nous

élever, comme il élevait les grandes âmes de Boerhaave et de Newton; ce sentiment peut-il se mieux former dans le cœur de l'homme que par la continuelle contemplation de cet abîme de merveilles rassemblées en nous-même? Peut-il se mieux fortifier que par l'habitude de tout rapporter, dans nos moindres actions, à l'utilité des hommes? En effet, jetez les yeux autour de vous, toutes les afflictions humaines vous environnent; tout le cœur de l'homme est devant vous, pour ainsi dire, saignant de mille blessures, déchiré de mille plaies cruelles. C'est vous qu'il appelle, c'est vous qu'il attend; vous êtes son unique espérance! Que de souffrances à soulager! que de consolations à répandre! que de larmes à tarir! que de vœux, d'attentes, d'espérances à combler! Muette de douleur, une famille est à vos pieds; elle vous demande, pâle et tremblante, la vie de l'un des siens, d'un père, d'une mère, d'un enfant! Approchez, homme divin, dissipez ces ténèbres de mort; que les enchantements de votre art renouent les fils à demi rompus d'une vie si précieuse, et que des torrents de joie succèdent aux angoisses cruelles qui remplissaient les cœurs! Quels gémissements remplissent tes murs désolés, ville infortunée! Marseille! hier, noyée dans les délices et fière de ton opulence, aujourd'hui, plongée dans le deuil, dépouillée de tes richesses, et veuve de tes citoyens! Mais quel rayon divin perce la nuit qui te couvre? qui te l'envoie? La religion et la médecine! Oui, messieurs, votre existence tout entière est une existence de savoir et de bienfaits; elle vous élève, si vous savez en être dignes; elle vous élève au-dessus des autres hommes, et c'est par là que les noms des créateurs de votre art ont été consacrés par des apothéoses. Vérité, vertu, vous sans qui tout homme n'est rien sur la terre, vous qui imprimez sur cet être de néant les caractères de la divinité même,

que l'Académie de médecine soit votre sanctuaire : c'est vous seules qui lui donnerez l'immortalité! »

3

L'histoire a conservé la mémoire des médecins attachés aux plus illustres conquérants. On connaît la confiance qu'Alexandre montra pour *Philippe*, son médecin, contre lequel la calomnie avait lancé ses traits envenimés. Alexandre, par un effort de génie, comparable à ses plus valeureux exploits, n'hésita point d'avaler la médecine que Philippe lui avait préparée. L'armée entière rendit hommage à la grandeur d'âme du conquérant et à la vertu du médecin qui fixa sur lui les yeux de tous les courtisans.

Homère a transmis à la postérité le tableau de l'état des médecins militaires, en parlant de *Podalyre* et de *Machaon*. Ces deux enfants d'Esculape se distinguèrent dans l'armée des Grecs, au siége de Troie; ils jouirent des honneurs destinés aux principaux chefs, puisqu'ils furent exempts des contributions que tous les autres payaient.

Podalyre guérit la fille du roi Damœtus, qui la lui donna ensuite en mariage. On lui érigea des temples. On prétend qu'il fonda des écoles de médecine, d'où sortit ensuite celle de Cos, qui, sept ou huit siècles après, compta Hippocrate parmi ses disciples.

Machaon périt d'une blessure au siége de Troie; il ne put se guérir lui-même, quoiqu'il en eût guéri tant d'autres : ce qui n'empêcha point qu'on ne le mît au rang des dieux.

Polyclète, médecin qui vivait avant Hippocrate, se distingua par son attachement à Phalaris, tyran d'Agrigente; il se fit un devoir de ne pas conspirer contre un prince qui avait mis sa confiance en lui, quoiqu'on voulût le porter à

commettre un pareil crime. Aussi Phalaris marqua-t-il sa reconnaissance pour son médecin d'une manière fort honorable à la médecine : «Elle est plutôt, dit Phalaris, l'art d'un dieu que celui d'un homme, et le mérite de *Polyclète* est au-dessus de toute louange. »

Thessalus et *Draco*, fils d'Hippocrate, médecins de grande réputation, ne dégénérèrent pas de la vertu de leur père. *Draco* eut un fils, nommé *Hippocrate*, et qui fut médecin de Roxane, femme d'Alexandre. Jamais on n'a pu si bien dire qu'au sujet de ces trois médecins, enfants d'Hippocrate, que les aigles n'engendrent pas des colombes.

Dexippe, de Cos, disciple d'Hippocrate, eut le bonheur de pouvoir l'imiter, en faisant, pour ainsi dire, la loi à un grand prince. Hippocrate ne voulut pas aller traiter le roi de Perse, et *Dexippe* ne voulut traiter les enfants du roi de Carie, qui faisait la guerre à la patrie de *Dexippe*, qu'à condition qu'il ferait la paix avec elle. Les médecins seraient trop heureux s'ils pouvaient ainsi couper racine à des guerres. Il est ordinaire parmi nous de voir les généraux de deux armées ennemies s'envoyer réciproquement leurs médecins.

Démocède, médecin qui vivait environ trois siècles après la fondation de Rome, fut fait prisonnier de guerre par un général de Darius, avec Polycrate, tyran de Samos, dont il avait mérité l'estime. Il se fit distinguer des autres prisonniers en guérissant une entorse que Darius se donna en descendant de cheval. Il fut très-bien traité à la cour de ce monarque, qui lui donna une somme d'argent si considérable, qu'on dit qu'un esclave s'enrichit des pièces que le médecin laissa tomber. Ce trait met Démocède à l'abri du reproche d'avarice si souvent fait à ses confrères.

Apollophanes, médecin d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, fut élevé par ce roi à des honneurs considérables,

pour avoir découvert une conspiration contre lui. Le médecin fit son devoir en rendant un service signalé à son prince. Il se rendit aussi utile à tous les honnêtes gens ; ils aiment qu'on leur dévoile les complots de ces âmes jalouses, sans cesse occupées à chercher les moyens de perdre ceux qui font quelque ombrage à leurs folles passions.

Antistius, médecin et ami de Jules César, visita les plaies de ce héros qui venait d'être poignardé. Ce médecin fit un acte d'humanité et, en même temps, un acte de courage. Il se livra tout entier à son devoir et à sa généreuse candeur, sans consulter une politique raffinée, qui lui eût fait entrevoir le danger d'être accusé lui-même comme assassin de César, si des gens mal intentionnés l'eussent aperçu auprès du corps mort.

Antoine Musa, médecin d'Auguste, fut honoré du titre de chevalier romain, pour avoir guéri l'empereur. Il eut le malheur de perdre le jeune Marcellus, ce qui lui causa beaucoup de peines et de chagrin. Voilà les grands inconvénients de la médecine : ceux qui l'exercent avec le plus de soin courent souvent le danger de perdre leur réputation.

Silva disait que les médecins font la guerre d'une manière perfide pour eux : s'ils prennent plusieurs places importantes, on leur en tient peu de compte ; s'ils perdent une bicoque, leurs lauriers sont flétris. Hippocrate avait dit plus élégamment, que les médecins se font une vie pleine de tribulations, à force de s'occuper des malheurs des hommes.

Callianax, médecin fier et austère, est connu, d'après Galien, pour avoir répondu à un malade qui quittait la vie avec regret : « Patrocle est mort, qui te valait bien! » Le trait est brusque et malhonnête. Il y en a vraisemblablement

eu plusieurs de cette espèce qui ont donné lieu au reproche de dureté qu'on nous fait quelquefois. Mais il y a des reparties vives et franches qui sont bien éloignées de mériter la critique des âmes les plus sensibles.

Callimaque, qui fut médecin des bandes impériales, avait une singulière prétention au sujet de l'histoire. Il disait que c'est aux médecins à l'écrire, parce qu'ils sont disciples d'Esculape, qui était fils d'Apollon, c'est-à-dire fils du père des sciences et du protecteur des muses. Cette raison de Callimaque était ridicule ; mais sa prétention l'était-elle autant ?

S'il est vrai, comme Montaigne le prétendait, que le vrai moyen de connaître les hommes de la plus grande réputation, César, Pompée et leurs semblables, serait de savoir comment ils se conduisaient dans leurs ménages et non point à la tête des armées ; qui pourrait mieux que les médecins peindre les hommes considérés sous ce point de vue ?

Ces exemples suffisent pour donner une légère idée du rôle que les médecins ont joué dans les palais des rois et dans les armées. Les anciens, dont il vient d'être question, font, en quelque sorte, connaître les modernes.

4

Montaigne fait l'éloge d'Hippocrate en ces termes : « La plus riche vie que je sache avoir été reçue entre les vivants, et étoffée des plus riches parties et désirables, c'est celle d'Hippocrate; et d'un autre côté, je ne connais aucuns écrits d'homme que je regarde avec autant d'honneur et d'amour. »

5

Sans doute Richerand n'avait pas lu la préface de *Tar*-

tuffe, car il n'eût pas manqué de rapporter ces paroles remarquables de Molière : « Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime, point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions, rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. *La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons.* » Cet aveu n'a point échappé à M. Scoutetten dans sa brochure ayant pour titre : *Des préjugés sur la médecine considérée comme science*. Metz, 1827.

6

Dans tous les genres, celui qui méprise son art ne peut jamais devenir un grand artiste. Et pour ce qui regarde en particulier la médecine, les études en sont si multipliées, si pénibles, souvent si dégoûtantes, qu'il est assurément bien nécessaire d'en inspirer l'enthousiasme à ceux qui s'y dévouent. Les bons praticiens sont tous des hommes pleins de confiance dans la médecine. Cette confiance est peut-être, en quelque sorte, autant la cause que le résultat de leurs succès : elle seule a pu les soutenir dans leurs travaux. L'incrédulité n'y enfante que la paresse; elle ne fait que servir de voile à l'ignorance.

7

Quel que soit l'auteur de ce *serment* (un Asclépiade sans doute), il a compris combien il importait de donner à la société un gage de sécurité et au médecin un solennel avertissement. On peut affirmer que ce *serment* a exercé une influence salutaire et perpétuelle sur la profession médicale. Libanius, au déclin de la civilisation antique, écrivait ceci sur les devoirs du médecin : « Vous qui, désireux d'entrer dans la profession médicale, avez trouvé des maî-

tres pour vous instruire, adonnez-vous diligemment à l'étude; soyez humain; que l'amour de vos semblables vous inspire; appelé près d'un malade, courez; arrivé près de lui, examinez-le avec toute l'attention dont vous êtes capable; compatissez à ses souffrances, réjouissez-vous de son rétablissement, et intervenez de tout votre savoir entre le patient et la maladie. »

La profession médicale est une des plus difficiles qui puissent échoir à un homme : responsabilité grave, puissance limitée, obscurité des cas divers, occasion fugitive, impossibilité de revenir sur ses pas. Certes, on ne peut jouer avec le dangereux serpent d'Epidaure. Joignez à cela les périls personnels attachés à l'étude et à la pratique; joignez le perpétuel contact avec la souffrance et la mort; joignez les sentiments d'humanité qui président à l'exercice d'un art essentiellement bienfaisant, et vous ne serez pas étonné que cette grave profession ait inspiré dès la plus haute antiquité un morceau d'un caractère aussi élevé que le *serment* dit d'Hippocrate. (E. Littré.)

8

On remarquera la plainte exprimée touchant le défaut de police médicale : les cités n'avaient prononcé aucune peine contre ceux qui étaient *médecins de nom*, *sans l'être de fait*. On peut croire dès lors que prenait qui voulait le titre de médecin, et on comprend combien les familles médicales et les individus qui y étaient incorporés par serment et engagement, apprenant régulièrement leur profession, devaient tenir à se séparer de cette tourbe. (E. Littré.)

9

Il y a, on le sait, de bons et de mauvais praticiens; or,

cette distinction serait impossible, si la médecine n'était qu'une hypothèse, si elle n'avait rien observé ni rien trouvé; tous y seraient également inexpérimentés et ignorants ; et le hasard seul réglerait le sort des malades. Mais cela n'est point; et, si dans les autres arts, les artistes diffèrent beaucoup entre eux et par la main et par la tête, il en est de même dans la médecine. De ce fait palpable, j'ai conclu qu'elle n'a aucun besoin d'une supposition vide, comme les choses occultes et douteuses, pour lesquelles, si on veut en discourir, il faut nécessairement se servir d'hypothèses...

Mais la médecine est, dès longtemps, en possession de toute chose, en possession d'un principe et d'une méthode qu'elle a trouvés : avec ces guides, de nombreuses et excellentes découvertes ont été faites dans le long cours des siècles, et le reste se découvrira, si des hommes capables, instruits des découvertes anciennes, les prennent pour point de départ de leurs recherches. Mais celui qui, rejetant et dédaignant tout le passé, tente d'autres méthodes et d'autres voies et prétend avoir trouvé quelque chose, celui-là se trompe et trompe les autres.

C'est un travail que d'acquérir assez de précision dans le jugement pour ne se tromper que peu en deçà ou en delà ; et je suis plein d'admiration pour le médecin qui ne commet que de légères erreurs : mais une habileté consommée se voit rarement. La plupart des médecins ressemblent aux mauvais pilotes. Tant que le calme règne, leurs fausses manœuvres ne sont pas apparentes; mais viennent un violent orage et un vent impétueux, ils laissent périr le bâtiment, et il n'est personne qui ne reconnaisse, dans le désastre, leur maladresse et leur ignorance. Il en est de même des mauvais médecins, qui forment le plus grand nombre : tant qu'ils traitent des maladies peu graves, où les fautes

les plus grossières ne pourraient produire de sérieux accidents (et il faut savoir que les maladies légères sont plus fréquentes que les maladies dangereuses), leurs bévues ne sont pas visibles pour le vulgaire ; mais qu'il leur échoue une affection grave, violente, redoutable, alors leurs faux pas se voient, leur inhabileté se manifeste; car la punition des fautes du pilote et du médecin ne se fait pas attendre, elle vient aussitôt. *Hippocrate*. Trad. de Littré.

(Voir la note précédente.)

10

Un homme qui m'avait injustement traité en ennemi, invoqua mes secours pour un de ces accidents qui laissent peu de temps au choix et à la réflexion. Il se rappela ses torts, et me dit, en se les reprochant, qu'il espérait qu'ils seraient sans influence sur les soins que j'avais à lui donner; que d'ailleurs sa reconnaissance serait généreuse à me les faire oublier.

« Vous vous trompez, lui dis-je, si vous croyez que le droit d'outrager s'achète à prix d'argent; mais vous vous trompez plus encore, en pensant qu'un médecin honnête puisse se rappeler vos torts au moment du danger. Je ne m'en souviens point, monsieur, et ce n'est que lorsque votre santé n'aura plus rien à réclamer de moi, que je pourrai vous dire si ma mémoire en garde encore le souvenir. »

11

Quelque désespérée que soit la situation d'un malade, ne l'abandonnez jamais avant d'avoir recueilli les signes qui annoncent l'approche évidente de la mort; vous éviterez ainsi les reproches que mérite souvent celui qui a douté trop tôt des ressources de la nature. Surtout ne vous éloignez pas, tant que celui qui a réclamé vos soins conserve

assez de connaissance pour sentir votre abandon : les lois de l'humanité, le respect que l'on doit aux mourants, la possibilité de ranimer quelquefois les faibles étincelles de la vie, tout vous en fait un devoir; et quand tous vos soins seraient inutiles, la piété a encore besoin de votre dernier avis, pour jeter sur un front décoloré le premier voile des tombeaux.

12

La réflexion que fait ici le célèbre chirurgien n'est malheureusement que trop susceptible d'application. Il nous permettra toutefois de faire observer que le besoin de polémique qui tourmente aujourd'hui les plus habiles praticiens, ne vient pas, chez le plus grand nombre, de mesquines récriminations ou d'un aveugle amour-propre, mais le plus souvent d'un noble orgueil, fruit des plus intimes et partant des plus saintes convictions.

Broussais, par exemple, l'homme le plus violent, le plus personnel en polémique dès qu'il s'agissait de défendre ses propres théories, était le médecin le plus dévoué, le père le plus tendre au chevet de ses malades. Ceux (et le nombre en est grand), ceux qu'il a rappelés à la vie sont là pour attester quelle profonde conviction dictait ses traitements.

Je cite un trait qui me concerne :

Atteint d'une congestion cérébrale, je fais demander Broussais. Bientôt il arrive. Il était six heures du soir... A minuit, dit-il, je reviendrai. Il revient en effet. Quand le lendemain à dix heures du matin il me fit sa troisième visite, j'étais accoudé sur mon lit un livre à la main... Ah ! c'est donc ainsi que l'élève suit les prescriptions du maître ! êtes-vous en état de lire, et quel livre? Voyons donc... Un livre, répondis-je, en le lui donnant, qui durera plus que les pyramides d'Égypte. C'était l'*Histoire des phlegma-*

sies chroniques. Flatteur comme un malade, dit-il, avec ce sourire mixte qui lui était particulier, et pour cela je vous condamne, dès que votre état le permettra, à lire et à commenter chaque jour, *dans l'intérêt de vos malades*, une page de ce mauvais livre... et tant mieux pour le monde s'il dure autant que lui.

Je me rappellerai toujours le ton d'irrésistible puissance dont il accompagna, je ne dirai pas cet éloge de lui-même, mais ce cri de dévouement et de conscience.

Si l'esprit de polémique est chez quelques praticiens médiocres une source de querelles ridicules et de haines sordides, il ne saurait en rien porter atteinte aux nobles passions ni à l'exquise sensibilité des hommes supérieurs dans l'art divin qu'ils exercent.

Citons encore :

Une jeune fille âgée de dix-huit ans, dont la physionomie pleine de douceur et de distinction décelait une âme généreuse, un cœur aimant, est admise, on ne sait par quel concours de circonstances que tout doit faire regarder comme anomales, à l'hôpital de la Pitié.

Les sœurs qui la veillent et qui seules ont le secret de sa cruelle position, l'entourent des soins les plus affectueux, des prévenances les plus délicates. M. Piorry, examinant la malade, hésite, le même jour, à porter un diagnostic, l'intérêt qui se rattache à cette infortunée redouble par cette circonstance. A chaque visite, les rangs des élèves se resserrent plus nombreux auprès du grand praticien dont les traitements sont, pour ceux qu'il appelle ses amis, des leçons toujours nouvelles. Un jour surtout l'affluence est plus considérable autour de ce lit de souffrance, car la veille notre excellent maître avait annoncé qu'il espérait beaucoup de sa nouvelle prescription. On l'attend avec anxiété, le voici, la foule s'ouvre respectueusement, il est

auprès de celle qu'il avait laissée il y a peu de temps aux portes de la mort, et qu'il juge au premier coup d'œil hors de danger. La jeune fille saisit ses mains qu'elle mouille de pleurs : « *Je voulais mourir*, dit-elle; *je n'avais plus d'asile que le sein de Dieu*; *mais vous avez changé le désespoir en reconnaissance, et je veux vivre maintenant*, *ne fût-ce que pour vous bénir à jamais.* »

M. Piorry se dégage doucement de cette pieuse étreinte, l'assistance ne peut cacher des larmes que lui-même peut à peine retenir, et d'une voix émue il prononça ces belles paroles : « *Voici*, *messieurs*, *qui suffirait à payer toute une vie de travaux ; à moi cette récompense, à vous cet encouragement.* »

En résumé, si la polémique est parfois nuisible, ce n'est qu'aux médecins, mais la médecine ne peut qu'y gagner. Laissons donc passer la polémique.

13

Corvisart fut toujours très-réservé sur ce qu'il savait de Napoléon ; seulement, dans la profonde intimité de ses amis, il racontait l'anecdote suivante : Étant allé, comme à son ordinaire, s'informer de la santé de l'empereur, il apprend qu'il était renfermé et ne voulait voir personne. Cependant le médecin se fait annoncer, on ouvre ; que voit Corvisart ? Napoléon écumant de colère, frappant du pied, jurant, en un mot furieux au plus haut degré. Corvisart s'informe avec prudence quelle peut être la cause de cette irritation, et si elle a quelque rapport avec son art. Oui, sans doute, docteur, dit Napoléon, il y a une demi-heure que, faisant ma toilette, un misérable crin de ma brosse à dents s'est implanté entre deux incisives, et je ne puis l'arracher. Le médecin regarde dans la bouche, enlève la cause du mal, et Napoléon reprend toute sa sérénité. Ce fut quatre

jours après qu'il partit pour l'expédition de Russie. Alors il supporta avec calme d'immenses désastres, mais l'Europe avait les yeux fixés sur lui ; il n'en était pas de même dans son cabinet ; là souvent *le masque tombe, l'homme reste*, etc.

(Réveillé-Parise.)

Si nos lecteurs voulaient avoir une idée du talent de Corvisart comme professeur et comme praticien, nous les engageons à lire son éloge par M. Pariset. — Voici l'opinion de Dupuytren :

« Ce qui donnait surtout du prix à son école, c'était la supériorité de ses vues et le charme de ses leçons. Nous ne savions, en effet, ce qu'il fallait le plus admirer en lui, du praticien ou du professeur ; praticien, il possédait à un haut degré une réunion rare de connaissances en anatomie, en physiologie, en thérapeutique, en matière médicale et surtout en médecine et en chirurgie... La rapidité et la justesse de son coup d'œil lui faisaient voir à temps le meilleur parti ; il savait le prendre et le suivre sans hésiter ; il savait aussi le changer lorsque l'occasion l'exigeait. Professeur, nous l'avons vu déployer, pendant quinze ans, toutes les grâces d'une élocution facile, et néanmoins concise, toutes les ressources d'une dialectique serrée, et prodiguer tous les trésors d'une érudition variée et d'une expérience consommée... Personne ne porta plus loin que Corvisart la réunion des qualités nécessaires pour réussir dans le difficile enseignement de la clinique : sagacité dans les recherches, force d'attention, promptitude et sûreté dans les jugements, disposition habile des matériaux recueillis au lit des malades, exposition claire et animée des faits relatifs à chaque maladie, diagnostic éclairé, pronostic assuré, habileté très-grande dans l'indication, dans la recherche et dans la démonstration des lésions orga-

niques : telles étaient les qualités qu'il faisait briller dans l'exposition des faits particuliers.

« Que s'il venait à comparer ces faits entre eux pour faire ressortir leurs analogies ou leurs différences ; si, partant de cette base et des souvenirs que lui présentaient en foule une mémoire des plus heureuses et la connaissance approfondie des grands observateurs, il se livrait à des inductions ; s'il s'abandonnait à quelques improvisations, ou s'il s'élevait à des considérations générales sur les maladies, sur les lésions organiques qui en sont si fréquemment la cause ou l'effet, ces inductions, ces improvisations, ces considérations générales semblaient moins inspirées par une intelligence humaine que par le dieu de la médecine lui-même. »

14

Le trait le plus distinctif, le plus marqué du caractère de Dupuytren était l'orgueil, mais un orgueil colossal, incommensurable, un orgueil vraiment titanique, qui ne pouvait souffrir d'être approché, coudoyé par un autre orgueil. Comme infusé dans le sang, comme inhérent aux organes, aux fibres, cet orgueil se manifestait en tout, dans les manières, dans le ton, dans le geste, dans l'air froid et hautain, dans le sourire, jusque dans le silence dédaigneux, le calme sardonique, si souvent reproché à cet homme extraordinaire.

M. Réveillé-Parise, à qui nous avons emprunté cette note, nous trace ainsi le portrait du grand chirurgien.

« Qui a vu Dupuytren dans la plénitude de son existence, a pu se faire l'image d'une force virile exubérante sous beaucoup de rapports. Le large développement d'un front hardi, la prestance d'un corps vigoureux, la finesse du regard, quelquefois profond, méditatif, comme chargé

de pensées ; la mobilité des traits, un langage doux, calme, impérieux, fascinant, toujours précis et logique, frappaient aussitôt l'observateur. La belle physionomie de Dupuytren avait le caractère de l'activité réfléchie et d'une haute puissance intellectuelle. Un siècle de vie et de santé paraissait réservé à une telle constitution ; le sort en décida autrement. D'une part, une activité sans bornes, des travaux continuels ; de l'autre, la douleur morale concentrée, et par cela même sans pitié, altérèrent ce corps robuste, si bon serviteur de l'âme et de l'esprit. D'assez bonne heure, Dupuytren acquit un embonpoint qui gêna ses mouvements ; sa physionomie perdit sa vivacité, et l'on remarqua bientôt ce développement matériel de la face, signe presque certain de diminution intellectuelle ; aussi ne tarda-t-il pas à être frappé, quoique légèrement, d'apoplexie. Dès lors on put suivre pas à pas le déclin de cet astre chirurgical. »

15

Personne n'ignore le legs de Napoléon pour l'illustre chirurgien, et l'honorable témoignage qui l'accompagnait : *C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu.* Cette munificence testamentaire, et les paroles d'or qui en relèvent l'éclat, disent assez la haute considération de l'empereur pour Larrey. Plus d'une fois même, il la manifesta dans ses conversations. « Connaissez-vous Larrey ? » dit-il un jour à Sainte-Hélène au docteur Arnott. Sur la réponse négative du médecin anglais, il ajouta : « Quel homme ! quel brave et digne homme que Larrey ! que de soins donnés par lui à l'armée d'Égypte et partout !... J'ai conçu pour lui une estime qui ne s'est jamais démentie. Si l'armée élève une colonne à la reconnaissance, elle doit l'ériger à Larrey. » (*Préface des guerres de César*, par Napoléon.) Voilà ce que

pensait du célèbre chirurgien l'homme devant lequel s'inclinaient les rois, et dont l'ambition, le génie, ébranlaient l'Europe d'un bout à l'autre. (RÉVEILLÉ-PARISE.)

Nous regrettons que les dimensions que nous voulons donner à cet essai ne nous permettent pas de citer une grande partie de l'admirable éloge de Larrey par M. Pariset. On pourrait appliquer au secrétaire perpétuel le mot de Cicéron. Un de ses amis lui demandait quelle harangue de Démosthènes il trouvait la plus belle... *La plus longue*, répondit-il. (Voir le *Constitutionnel* du 26 novembre 1845, où ce chef-d'œuvre est reproduit en entier, et la *Gazette des Hôpitaux* du 2 décembre, qui a donné l'analyse de ce discours.) Laissons parler Jean Raimond.

Quel éminent artiste que M. Pariset! quel admirable constructeur de langage, et que ses constructions offrent de grâce, de légèreté, de finesse et de goût! Qui jamais a manié la période avec plus de bonheur, d'éclat et de nombre! « La médecine a ses martyrs et ses gloires comme la religion ; et si vous remettez un moment dans vos esprits les nobles qualités qui forment le chirurgien militaire, la patience et le courage, la douceur et la fermeté, la pitié la plus tendre et la sévérité la plus inflexible, une vigilance infatigable, un entier oubli de soi-même, un dévouement absolu pour les malheureux, et, lorsqu'il faut secourir la souffrance, réparer les ruines d'une organisation mutilée et rallumer une vie près de s'éteindre, un génie inventif, dont les soudaines inspirations mettent, pour ainsi dire, entre les mains des ressources inespérées et des procédés où la hardiesse est tempérée par la prudence et l'audace par le sang-froid ; si, dis-je, vous rassemblez toutes les parties de ce tableau, et si ce tableau s'achève dans votre pensée, cherchez s'il est une seule de ces vertus de l'âme, s'il est un seul de ces talents de l'esprit qui ait manqué à l'homme

dont je dois vous entretenir, à l'un des plus illustres membres de votre compagnie, à Jean-Dominique Larrey.»

S'agit-il de décrire, écoutez ce magnifique langage : « C'est ainsi que des régiments, que des bataillons tout entiers disparaissent et noircissent de leurs cadavres la surface éclatante de ces plaines désolées (retraite de Moscou). Le jour, ceux qui ont le malheur de survivre se réunissent en colonnes et continuent lentement leur marche dans le silence de l'abattement et de la consternation. Et quel mélange! quelle confusion! quel désordre! quels accoutrements bizarres! Où est le drapeau? où est l'uniforme? où est le commandement et l'obéissance? Mais depuis Moscou, toute discipline est détruite. Sauf un très-petit nombre, ce ne sont plus des soldats, ce ne sont plus des hommes, ce sont des ombres tremblantes, ce sont des spectres livides, décharnés, mal couverts, lambeaux affreux; ou, plutôt, c'est la faim dévorante, c'est l'ardente soif, c'est l'épuisement, la nudité, le désespoir, soutenus seulement par la terreur que leur inspire la vengeance insistante et cruelle qui les poursuit sans relâche, le fer et la flamme à la main. Le canon gronde, l'ennemi approche, il faut marcher. Un fleuve se présente. De tous côtés, la mort. Deux ponts sont jetés; les corps d'armée passent; la foule se précipite, de malheureux fugitifs de Moscou, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs bagages, des soldats, des chevaux, de l'artillerie. De loin, dans le flot qui s'avance, on aperçoit Larrey. Mille cris s'élèvent : « *Sauvons celui qui nous a sauvés; qu'il vienne, qu'il approche.*» La foule s'écarte, Larrey touche le pont, et le voilà dans les bras des soldats qui le font passer de main en main d'un côté du fleuve à l'autre; il est sauvé! Presque aussitôt les ponts, surchargés, fléchissent et croulent. Tout est jeté dans les glaçons du fleuve et dans les marais voisins;

hommes, femmes, enfants, soldats, chevaux, canons, chars de guerre, tout tombe pêle-mêle, tout est écrasé, tout meurt, tout est englouti pour jamais. O gloire ! ô idole de sang et d'orgueil ! est-il désormais un cœur d'homme qui ose t'encenser ? Et que devient ton abominable prestige, quand on le compare à la tendresse de cette jeune mère qui, plongée dans l'eau glacée du fleuve, élève au-dessus de sa tête son faible enfant pour le montrer à la miséricorde du soldat, et goûte, en perdant la vie, l'ineffable bonheur de sentir qu'on l'enlève de ses mains ! »

Si je cédais au charme qui m'attire, dit Jean Raimond, je citerais cet admirable tableau de l'incendie de Moscou ; celui, plus effrayant encore, des terribles ravages occasionnés par le froid, et ces épisodes, ou touchants, ou sublimes, dont Larrey est le héros ; je citerais en entier ce magnifique éloge où M. Pariset ne s'est jamais montré écrivain plus habile, panégyriste plus éloquent.

16

Quand la pauvreté est ombragée par des lauriers, qui donc épouvante-t-elle? Le célèbre naturaliste Adanson était de ces hommes supérieurs qui ne connaissent au monde que la science et ses attraits. Quand la révolution éclata, toutes sortes de malheurs vinrent fondre sur lui ; mais il se trouva prêt, et jamais sa patience, son courage, sa résignation, n'en furent un instant ébranlés. Il perdit tout, à l'exception de son ardeur pour le travail. Plus que septuagénaire, il manquait des premières nécessités. L'Institut l'ayant invité à assister aux séances, comme ancien membre de l'Académie des sciences, il répondit qu'il ne pouvait y aller, *parce qu'il manquait de souliers*. « Mais tant qu'il put méditer, écrire, dit son panégyriste, il ne perdit rien de sa sérénité. C'était une chose touchante de

voir ce pauvre vieillard, courbé près de son feu, s'éclairant à la lueur d'un reste de tison, cherchant d'une main faible à tracer encore quelques caractères, et oubliant toutes les peines de la vie pour peu qu'une idée nouvelle, comme une fée douce et bienfaisante, vînt sourire à son imagination. »

La mort mit bientôt fin à cet état douloureux. « Il demanda par son testament qu'une guirlande de fleurs, prise dans les *cinquante-huit* familles qu'il avait établies, fût la seule décoration de son cercueil : passagère, mais touchante image du monument plus durable qu'il s'est érigé lui-même. » (Cuvier.)

On sait que l'historien Anquetil fut du petit nombre des gens de lettres qui refusa de courber sa tête sous le joug impérial : il tomba dans le plus affreux dénûment. Habitant un hotel garni où on ne le connaissait pas, il vivait de pain et d'un peu de lait. Son revenu n'allait pas, dit-on, au delà de vingt-cinq centimes par jour, et il n'en dépensait régulièrement que les trois cinquièmes. « J'ai du superflu, disait-il, et je puis encore donner deux sous par jour au fier vainqueur de Marengo et d'Austerlitz.— Mais si vous tombez malade, lui objectait un ami, une pension vous deviendrait nécessaire : faites comme tant d'autres; louez l'empereur, vous avez besoin de lui pour vivre.— Je n'en ai pas besoin pour mourir. » Eh bien ! Anquetil vécut sain et longtemps, car il mourut dans sa quatre-vingt-quatrième année; encore disait-il la veille à ses amis : *Venez voir un homme qui meurt tout plein de vie.*

(Réveillé-Parise.)

17

On lui eût conservé la vie, si l'on eût reconnu la cause du mal, qu'il indiquait lui-même en répétant à tout pro-

pos : *La clef m'étouffe.* L'état de démence fit que l'on regarda cela comme un trait d'aliénation; mais à l'ouverture du cadavre, on trouva effectivement la clef, dont la portion qui s'engage dans la serrure était accrochée à l'entrée du larynx; il eût été facile de la retirer, en portant les doigts au fond de la gorge.

Ce jeune homme infortuné exprimait, peu de jours avant sa mort, l'état douloureux de son âme dans des stances remplies de la mélancolie la plus attendrissante; en voici quelques-unes pleines à la fois d'intérêt et de simplicité :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois.

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux.

18

Le système nerveux peut avoir une grande activité, en même temps que le système osso-musculaire a acquis un développement très-marqué. Plutarque compare les athlètes, pour l'esprit, aux colonnes du gymnase. Galien veut que, semblables aux animaux, ils ne soient propres qu'à faire du sang. Tout cela est exagéré, parce que cela est exclusif. Il est des hommes, appelés avec raison, les *élus*

de la nature, qui joignent aux formes athlétiques une action nerveuse très-énergique, par conséquent très-aptes aux travaux de l'esprit et aux exercices du corps, capables de tout entreprendre, de surmonter tous les obstacles. Comment Plutarque n'a-t-il pas réfléchi que le philosophe par excellence, cet homme doué d'une si grande puissance d'imagination, en un mot le divin Platon, était renommé pour ses épaules carrées et la vigueur de sa constitution? De pareils exemples ne sont pas rares dans les temps modernes. Léonard de Vinci était célèbre par sa force corporelle; Buffon, le maréchal de Saxe, Mirabeau, présentaient les mêmes dispositions. On le voit, des individus musculeux et robustes peuvent donc aussi être doués d'une sensibilité vive et forte. A la vérité, cette heureuse coïncidence ne se trouve que bien difficilement. Ils sont rares ces hommes d'un esprit étendu et d'un corps herculéen, faits pour triompher au *forum* et dans le *palestre*, capables d'encenser à la fois et Vénus et les Muses.

(Réveillé-Parise.)

19

Lorsque l'âme conserve jusqu'à la fin ses forces dans un assez haut degré, elle peut sans doute quelquefois éprouver, dans l'agonie, des sentiments de douleur et d'angoisse, que la cause de la mort peut produire; ou bien se livrer elle-même à des affections tristes et inquiètes. Mais cette sorte d'agonie est la plus rare; elle est toujours séparée de la mort absolue par quelques instants qui peuvent être heureux.

Je ne veux point exagérer la douceur qu'on peut trouver à mourir, comme a fait Lucain, qui, dans sa manière souvent outrée, a dit que les dieux ont caché aux hommes

combien il est heureux de mourir, afin qu'ils puissent supporter la vie :

> *Victurosque dei celent, ut vivere durent,*
> *Felix esse mori...*
>
> *Pharsale*, l. IV, v. 519-20.

Mais je me bornerai à recueillir ici quelques-uns des faits qui démontrent que le moment même de la mort peut faire sentir un état de bien-être.

Sénèque dit que Tullius Marcellinus, voulant se faire mourir, à cause de l'extrême incommodité que lui donnait une longue maladie, s'abstint de manger pendant trois jours, qu'il entra ensuite dans un bain chaud, et qu'il s'y éteignit peu à peu, en éprouvant, disait-il, quelque sentiment de cette volupté qu'a coutume de produire la dissolution du corps vivant, lorsqu'elle se fait sans violence.

François Suarez, jésuite célèbre, qui mourut à Lisbonne en 1617, dit peu avant d'expirer : « *Non putabam tam dulce, tam suave esse mori.* — Je ne pensais pas qu'il fût si doux et si agréable de mourir. »

Baumé a publié l'observation suivante, dans le troisième volume de sa chimie, et dans l'histoire de l'Académie des sciences, pour l'année 1773. Un homme qui avait été asphyxié par l'impression d'une vapeur méphitique dans une cave, lorsqu'on l'eut fait revenir à lui, dit qu'à l'instant où il avait perdu connaissance, il avait éprouvé un sentiment de volupté. Un délire inexprimable occupait doucement son imagination ; et sur le bord du tombeau, non-seulement il était exempt d'oppression et de douleur, mais même il goûtait une satisfaction délicieuse.

M. Simmons, dans la vie qu'il a donnée du docteur Guill. Hunter, rapporte que Hunter étant à ses derniers moments

dit à son ami M. Combe : « Si j'avais assez de force pour tenir la plume, j'écrirais combien il est facile et agréable de mourir. » (BARTHÈS.)

20

La Bruyère, ch. XII, vers la fin, nous trace le portrait du prince d'Orange, que la faiblesse de son physique n'empêcha pas d'être un des plus grands capitaines du dernier siècle. « Vous avez surtout, dit le Théophraste moderne, un homme pâle et livide, qui n'a pas sur soi dix onces de chair, et que l'on croirait jeter à terre du moindre souffle : il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres, et met tout en combustion : il vient de pêcher en eau trouble une île tout entière... En un mot, il était né sujet, et il ne l'est plus ; au contraire il est le maître... Mais qu'entends-je? de certains personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas des comtes ou des marquis dont la terre fourmille, mais des princes et des souverains ; ils viennent trouver cet homme dès qu'il a sifflé, ils se découvrent dès son antichambre, et ils ne parlent que quand on les interroge. »

21

C'est un grand secret de pouvoir concilier à table l'agréable et l'utile. Pour ce grand secret, néanmoins, il ne faut qu'être sobre et délicat : et que ne doit-on pas faire, pour apprendre à manger délicieusement aux heures du repas ; ce qui tient l'esprit et le corps dans une bonne disposition pour toutes les autres? On peut être sobre sans être délicat, mais on ne peut jamais être délicat sans être sobre. Heureux qui a ces deux qualités! il ne sépare point son régime d'avec son plaisir. (SAINT-EVREMONT.)

22

On ne doit répondre à de pareilles questions qu'avec ce ton d'ironie et de persiflage que La Bruyère a si bien saisi dans la consultation qu'on prétend avoir été donnée à madame de Montespan, par un médecin, aux eaux de Bourbon, où elle allait souvent pour des maladies imaginaires. « Irène dit qu'elle est le soir sans appétit : l'Esculape lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle dit qu'elle est pesante, et demande le remède : l'oracle lui répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. Le vin m'incommode, dit Irène : Buvez de l'eau, dit Esculape. J'ai des indigestions... Faites diète. Ma vue s'affaiblit... Prenez des lunettes. Je m'affaiblis moi-même.... C'est que vous vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? Le plus court, Irène, c'est de mourir. »

23

« C'était, dit M. le Beau, un vase d'une matière fine et « d'un ouvrage délicat, que la nature avait placé au milieu « de la France pour l'ornement de son siècle, et qui subsista « longtemps sans aucun dommage, parce qu'il ne chan- « geait pas de place, ou qu'il n'était remué qu'avec pré- « caution. »

24

Fontenelle, dit-on, voyageait avec un de ses amis. Arrivés à l'auberge pour souper, on commande des asperges ; l'ami les voulait à l'huile, et Fontenelle à la sauce blanche. Pour accommoder les différents goûts, il fut décidé qu'on en mettrait une moitié à la sauce et l'autre moitié à l'huile.

On commence le souper; l'ami tombe et se trouve frappé d'un coup mortel d'apoplexie. Fontenelle crie aussitôt à l'hôtesse : *Toutes les asperges à la sauce.*

Linguet est le seul homme qui ait paru croire à cette odieuse anecdote. Il va même jusqu'à citer le nom du compagnon de voyage de Fontenelle : *C'était*, dit-il, *l'abbé Dubos, chanoine de Beauvais.* Mais on sait que Linguet avait voué une haine implacable et aveugle à tout ce qui portait le nom de *philosophe*, et qu'il était peu scrupuleux sur les moyens de servir sa vengeance et d'attaquer ses ennemis.

25

On prétend qu'il mettait à profit son air faible et délicat pour obtenir un intérêt plus fort des fonds qu'il plaçait en viager, et, pour preuve de cette assertion, on raconte de lui l'anecdote suivante : Un marquis de Bellemar, gentilhomme normand, très-riche et très-avare, était en débat avec lui pour cinquante mille francs, dont Voltaire demandait onze pour cent. Le marquis voulut juger par lui-même de l'état de la santé de son futur rentier, et fit dire à Voltaire qu'il se rendrait chez lui pour convenir de leurs faits. Il trouva Voltaire sur une chaise longue, ayant une table près de lui, où étaient rangées diverses drogues. « Vous voyez, dit Voltaire d'une voix presque éteinte, « l'état où je suis; vous aurez bon marché de moi, monsieur « le marquis, je n'ai pas un an à vivre. » Le marquis, se défiant un peu, le regardait, incertain de ce qu'il accorderait; mais, occupé sérieusement de son affaire, il lui vint dans l'esprit un moyen de s'assurer des forces du malade, qui consistait à faire tomber la conversation sur quelque chapitre propre à l'animer. Il n'attendit pas longtemps pour que Voltaire lui en fournît l'occasion. « Les médecins

« me tuent, dit-il, avec leurs drogues. » Alors le marquis lui répondit : « Il y a un grand médecin, monsieur, c'est « Dieu ! Vous devez mettre votre confiance en lui. » Voltaire gardait le silence. L'autre alors lui parle de ce que Dieu avait fait pour les hommes en leur envoyant son Fils pour les sauver. « De qui me parlez-vous là ? » s'écrie Voltaire avec vivacité et en colère. Il jette son couvre-pieds, se lève, et déclame avec véhémence contre la religion chrétienne. « Monsieur, dit le gentilhomme, je ne puis « donner tout au plus que huit pour cent à un homme qui « parle avec autant de feu, qui a la voix aussi forte et les « yeux aussi animés. »

Cette anecdote est le pendant de celle qui concerne Fontenelle (note précédente).

26

Voici ce qu'il écrit à Bagieu, chirurgien-major des gendarmes de la garde : « J'ai atteint l'âge de cinquante-huit « ans avec le corps le plus faible... Si vous aviez vu mi- « lord *Tirconnel* et *la Mettrie*, vous seriez bien étonné que « ce fût moi qui fût en vie : le régime m'a sauvé. »

Ailleurs, il s'égaye avec madame de Fontaine, sa nièce, dont le talent pour la peinture était remarquable : « Quand « vous voudrez, dit-il, peindre un vieux malade emmi- « touflé, avec une plume dans une main et de la rhubarbe « dans l'autre, entre un médecin et un secrétaire, avec des « livres et une seringue, donnez-moi la préférence. » (1753.)

Il écrit depuis à Thiriot : « Avouez qu'il est plaisant « que j'aie attrapé ma soixante-seizième année en ayant « toujours la colique. Mon ami, nous sommes des roseaux « qui avons vu tomber bien des chênes. » (1769.)

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES.

DÉDICACE.

I.

ÉLOGE DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS.

II.

DEVOIR. MORALE. PHILOSOPHIE.

III.

PORTRAITS ET PARALLÈLES. BIOGRAPHIE.

IV.

PHYSIOLOGIE.

V.

HYGIÈNE.

VI.

DESCRIPTIONS. TABLEAUX. NARRATIONS.





